

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Téléphone : PLateau 8511

Administrateur : PIERRE ASSELIN
Secrétaire de la Rédaction : PIERRE BOUCHER

On est prié d'envoyer toute correspondance à la
case 4018 de l'Hôtel des Postes en mentionnant
sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Adminis-
tration) auquel on veut s'adresser.

L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal)	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Royaume-Uni, France et	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Espagne	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud	\$6.50	\$3.50	\$1.85
Autres pays	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Première année — No 302

Le numéro: 5 sous

Montréal, samedi 9 mars 1935

Réformes financières et administration

par Edouard MONTPETIT

LE CHOIX des dépenses à éviter est une des responsabilités de la politique. De quels moyens dispose le gouvernement dans le domaine parlementaire et ses prolongements administratifs pour découvrir les chances d'économie et les établir?

La Constitution confie au Conseil des ministres la préparation et l'exécution du budget.

Le Parlement détient le vote. Celui-ci ne participe donc aux engagements qu'au second degré. Il vote à peu près tout, autant dire tout ce qu'on lui demande. Avoir lutté des années pour la conquête d'un pouvoir et ne pas l'exercer! Apaisante grisier de la théorie: le peuple, bon géant repu de son succès, se contente de penser que, par ses représentants, il reste libre de secourir le joug et de repousser, s'il lui en prend fantaisie, les propositions d'un exécutif auquel il laisse, en attendant, la plénitude de ses mouvements. Comme le gouvernement a, somme toute, carte blanche, c'est lui qui prendra l'initiative des économies, à moins que la Chambre n'use du contrôle pour diriger la conduite financière du cabinet.

On aperçoit tout de suite les avantages qu'aurait une action plus ferme sur l'université du budget, sur la spécialité des articles, sur les mandats ou les décrets financiers et même sur les budgets supplémentaires, ces trompe-l'œil des fins de sessions anesthésiques; — quoiqu'on pense, d'ailleurs avec raison, qu'il est impossible de renoncer tout à fait à ces procédés.

Quelques-unes des attributions du Conseil de la Trésorerie seraient exercées avec avantage par un organisme de moindre importance: c'est de la brouille administrative, par exemple, que de s'occuper des fonctionnaires. Que le Conseil se borne à réglementer la comptabilité dans le sens d'un contrôle uniforme, et à corriger, comme en Angleterre, les abus que lui signale l'auditeur général. Il sied aussi de ne pas se faire illusion sur les appels que l'on porte devant ce Conseil, ou devant le ministre de la justice: comment ces deux autorités rompraient-elles avec la politique d'un gouvernement qu'elles personnifient? Mais la Trésorerie, et sans doute le fait-elle assez volontiers, peut tirer de ces appels des leçons d'expérience. On nous dit que le Conseil du Trésor exerce une influence modératrice sur la préparation du budget; excellente pratique, si elle est suivie, car le cabinet tient compte des décisions de son comité.

Notre ministre des finances a moins de pouvoirs que le chancelier de l'Echiquier qui, dans la préparation du budget, impose ses volontés. Sans doute y a-t-il plusieurs sortes de ministres des finances, des forts et des faibles; l'influence d'un ministre fort, jointe à celle du premier ministre, finit par contracter les dépenses quand il le faut. D'autre part, le ministre des finances, qui prélève les recettes, engage les dépenses par l'entremise du contrôleur du Trésor, et dirige la comptabilité par l'entremise de son sous-ministre, possède bien des moyens de maintenir l'ordre, et d'empêcher, en particulier, les dépassements de crédits auxquels les ordonnateurs, c'est-à-dire les ministres, se laisseraient entraîner. Les banques, liées désormais à la Banque du Canada pour les opérations de comptabilité publique, ne sont que des organes enregistreurs dont il suffit de surveiller la précision.

Nous voici au contrôle. La vérification préventive est à peu près abandonnée au contrôleur du Trésor, chargé de tenir à date les engagements et de faire disparaître les dépassements de crédits: intentions excellentes qui prennent corps avec le temps.

Le contrôle administratif, institué en 1873 et confié à l'auditeur général, a été élargi: il s'étend aux recettes et aux dépenses, aux valeurs et aux matières, et révèle un esprit sans cesse en éveil, préoccupé de supprimer les abus. L'auditeur général réclame avec instance des règlements qui faciliteraient son action; il les obtient parfois, mais souvent sa voix n'est pas entendue. C'est le point névralgique. Que n'applique-t-on au Canada la pratique anglaise? Le comité des comptes publics, sans arrière-pensée politique, étudierait systématiquement le rapport de l'auditeur général et exigerait du Conseil de la Trésorerie qu'il tranche, au moins pour l'avenir, les problèmes soulevés par la vérification. Ainsi la Chambre exercerait vraiment le contrôle qui lui revient, et elle l'exercerait par l'entremise de son représentant, j'allais écrire, après M. Gonthier, de son « employé ». Pour quoi pas, quand le Sénat, sans autorité, n'a fait il y a peu de temps, en consti-

tuant un comité spécial qui s'est entretenu avec l'auditeur général et de hauts fonctionnaires sur l'état des finances publiques et sur l'efficacité des méthodes comptables de l'administration? Sous le régime actuel, la Chambre se contente de voter les crédits sans contrôler les dépenses. Elle les contrôle, comment dirai-je? — de fait, non d'esprit. Elle reçoit les comptes de l'auditeur général, et laisse au Conseil de la Trésorerie, cellule de l'exécutif, de régler les cas douteux; si bien que le gouvernement, responsable de ses actes, je le veux bien, reste maître de la dépense ainsi que du budget; et comme nous n'avons pas de Cour des comptes ni de sanction législative des budgets révolus, tout s'arrête là. Qu'on ne s'y méprenne pas. Il ne s'agit point que le comité des comptes publics s'insurge contre la politique du gouvernement, ce qui serait d'ailleurs inutile puisque celui-ci retrouverait sa majorité en Chambre; mais que, se conduisant comme en Angleterre puisse son caractère même l'y invite, il veille à l'application des réformes demandées par l'auditeur.

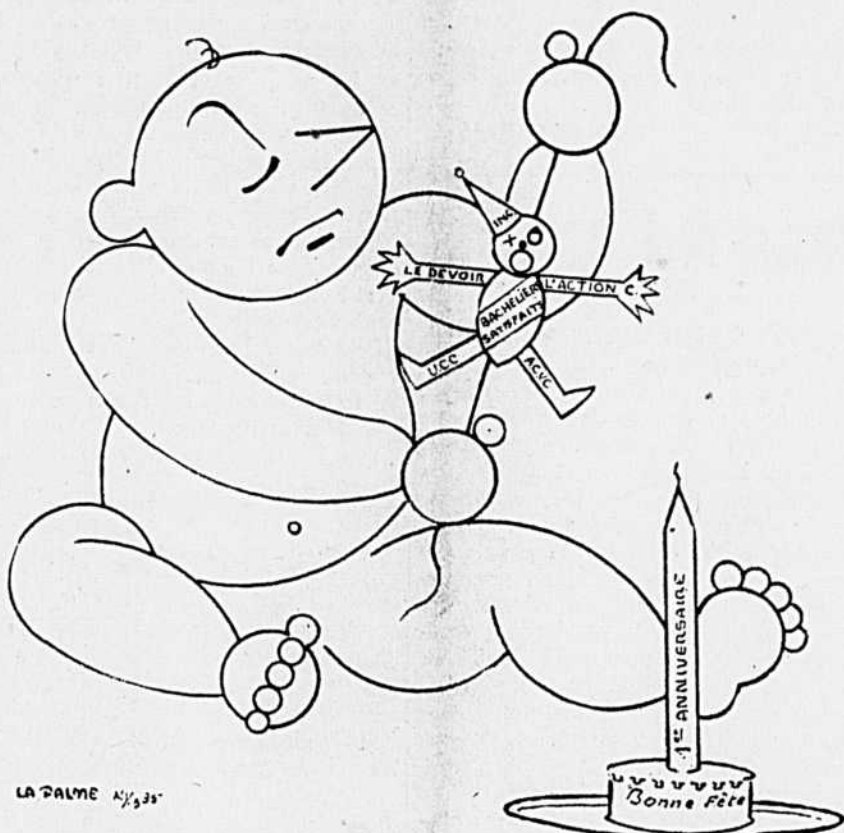
Autre avantage: en portant plus d'attention aux dépenses, la Chambre, fût-ce après coup, s'intéresserait à la perception des recettes, dont elle a peu idée parce qu'elle s'en tient éloignée; elle connaîtrait le jeu de l'impôt, son incidence, son rendement; tout en protégeant les rentrées par des mesures d'ordre administratif, elle se ferait une conception générale de notre système fiscal, elle en distinguerait les éléments, les apprécierait, et elle serait mieux préparée à les modifier au lieu de voter sans mot dire des impôts de fortune. Elle se formerait un esprit financier, propre à une action plus réfléchie.

Les événements ont bouleversé le régime des impôts établi par la Constitution. Il n'existe plus. Le Gouvernement fédéral recourt à l'impôt direct; les provinces, à des impôts hybrides; et les municipalités sont à la veille de réclamer tous les impôts, sans se soucier de leur caractère. Il faut répartir de nouveau les sources d'impôt, après les avoir délimitées, sinon même énumérées. La position des provinces et des municipalités n'est plus tenable. Les responsabilités assumées par les provinces au moment de la Confédération se sont alourdies et multipliées à la suite du progrès et à cause des cristallisations provoquées par le néo-fédéralisme. Les municipalités, chargées de fonctions nouvelles, ont dû contribuer, sans qu'on les consultât, aux institutions sociales préconisées, imposées par le gouvernement central. C'est la pagaille.

Dénouer cette situation par des moyens empiriques, imaginés sous le coup de la nécessité, n'est-ce pas risquer le tout pour le tout, troubler l'activité économique si sensible à la moindre atteinte en ces moments de crise? On ne fera rien contre cette vérité fondamentale: l'impôt, élément du prix de revient, réagit sur la consommation. On ne refait pas les budgets en profondeur, côté recettes et côté dépenses, sans une patiente adaptation.

Que donnera l'emprunt? Nous ne devons pas l'exagérer: c'est déjà fait; et la dette publique, grosse chaque année, s'appesantit sur nos épaules. La jeunesse des Etats-Unis puise sa valeur dans le nombre et ne surveille pas devant les milliards de déficit qu'elle accumule. Nous sommes plus prudents parce que nous sommes saturés de crédit. Mais, si on en juge par l'empressement du public à souscrire aux derniers emprunts, à des taux de rendement plutôt bas — il est vrai que les banques y sont pour beaucoup, qui gardent dans leur portefeuille la partie inabsorbée de ces emprunts au point que le mode de leurs placements en est changé — il paraît possible de puiser dans les fonds hésitants que toute crise accumule de quoi alimenter des « emprunts de soudure », des conversions avantageuses. Ne comptons pas trop sur ce moyen pour liquider nos « arriérés de déficit » ou nourrir une partie de la population en attendant la prospérité. Le fameux pouvoir d'achat dont on espère le salut ne résultera pas d'allocations consenties par l'Etat et puisées dans l'épargne que ceux qui ont encore le bonheur de travailler accumulent, mais bien du pouvoir de production restauré. Les Etats-Unis en reviennent. L'expérience qu'ils ont tentée pourrait bien leur apporter, avec des désillusions, des surcharges pour l'avenir, parce qu'ils ont visé à un retour artificiel des années d'abondance en tablant sur hausse des prix, peu propice à la reprise des consommations courantes.

LA PREMIÈRE ANNÉE DE L'« ORDRE »



LE PANTIN. — Autrefois, on me secourait beaucoup moins fort!...

Notre anniversaire

AU dire de beaucoup de gens, il n'en avait que pour quelques semaines, tout au plus pour quelques mois. Et ce n'est pas la faute de quelques-uns de ses confrères s'il peut fêter aujourd'hui son anniversaire. Comme il avait peu promis, il n'a pas eu de peine à tenir ses promesses. Maintenant qu'il a eu le temps de réfléchir sur les événements sans cesse changeants et quelquefois imprévus, il espère pouvoir ramasser en quelques articles la seule doctrine politique qui lui paraisse convenir au groupe canadien de langue française: c'est ce qu'il fera dans quelques jours, si Dieu lui prête vie. Cela ne sera pas davantage un programme, cependant, et les partis anciens et nouveaux, les groupes qui se disputent la faveur de la jeunesse, seront libres d'en extraire à pleines brassées les matériaux nécessaires à la construction de leurs « plateformes ». A notre âge et avec notre expérience, on peut prétendre à ce rôle de conseiller, sans crainte de scandaliser ni de contrarier personne, si ce n'est les sots, les tartufes et les menteurs, qui sont, hélas! innombrables.

Le directeur-fondateur,
Olivar ASSELIN.

Longue vie à l'« Ordre »!

PENDANT que des millions de philanthropes, sages-femmes, vieilles filles, badauds et cœurs tendres se demandaient si les cinq petites Dionne, venues d'une seule portée, étaient toutes viables, des esprits perspicaces, dans la province de Québec, supputaient les chances de vie du plus substantiel et du moins volumineux de nos journaux, L'ORDRE, mis au monde et dirigé par mon ami Olivar Asselin.

Né de parents pauvres, ce quotidien de quatre pages n'aurait évidemment pas nourri à la soupe aux pois et au lard sale: sans nouvelles à sensation, presque sans annonces, sans papier d'emballage, sans portrait de Mac West, de Marlene Dietrich ou de Bruno Hauptmann, sans le secours de la flatterie et sans la suralimentation du baïsement de pieds, il s'entre-drait fatalement, disait-on, au cours de sa première année. C'était là l'opinion d'hommes reconnus pour leur infaillibilité en affaires.

Voici que L'ORDRE a vécu une année entière, et, comme les cinq Dionne, il a bonne envie de vivre. A cette époque où partout le journalisme croit nécessaire de se commercialiser pour éviter le désastre, n'est-il pas prodigieux de voir un journal d'idées se tenir à flot en dépit de difficultés sans nombre?

On peut ne pas partager toutes les opinions d'Asselin, on ne saurait s'empêcher d'admirer sa persévérance à diffuser des idées, à crever des vessies soufflées et à juger des événements, des opinions et des gens avec le bon sens, la clarté et la vigueur qui distinguent le caractère français. Il est un des rares Canadiens français qui aient eu assez de cœur au ventre pour durer dans la poursuite d'un idéal intellectuel. D'autres se sont laissés gagner par le dégoût et le mépris, en face des obstacles et des déboires; mais lui, arrivé à la soixantaine, à cet âge où la plupart des hommes, même les plus combattifs, se retirent dans leur tour d'ivoire, il refuse de quitter l'arène et continue à lutter. Il lui fallait une arme: il crée L'ORDRE.

Depuis un an qu'il existe, ce journal, il faut le dire, a soulevé plus de questions intéressantes que tous ses autres confrères réunis. Dans la politique provinciale, nationale et internationale, dans l'étude des problèmes d'économie, de langue, d'éducation, de littérature, il s'est placé tout de suite au premier rang, même si on admet

qu'il ait pu contenir des erreurs ou commettre quelques excès. On y a les mains plus libres qu'ailleurs, et cette indépendance, beaucoup plus accusée que celle de la soi-disant « bonne presse », est quelque chose de bon, de sain, de réjouissant, dans un pays où chacun se croit obligé de plier l'échine devant n'importe quoi ou n'importe qui.

Ce succès est dû non seulement à Asselin, mais à un groupe de tout jeunes gens qui ont mis leur talent et leur culture au service de la cause, et qui, malgré d'inevitables lacunes, se sont montrés capables de relever le niveau du journalisme dans la province de Québec. Ces jeunes, formés à bonne école, cherchent à faire bien, se renseignent nécessairement sur toutes les questions du jour, et émettent des opinions en une forme correcte qui contraste avec l'allure générale de nos « gros » organes. Ou je me trompe fort, ou ils auront une influence considérable sur la presse canadienne-française, qui, depuis au moins vingt-cinq ans, méprisait cyniquement l'élite ou négligeait la formation d'une élite, et ne cherchait qu'à flatter des instincts populaires, généralement mauvais. J'ai été journaliste pendant près de vingt ans. Je sais ce que je dis. L'ORDRE est une réaction qui vient à son heure. Je souhaite que nos compatriotes l'encouragent de leur mieux, afin d'éviter l'avachissement d'un peuple à qui on ne ferait entendre que des billevesées.

Longue vie à L'ORDRE et succès à tous ses collaborateurs!

Jean-Charles HARVEY

IMPORTANT

Certains articles de collaboration extérieure n'ayant pas trouvé place dans ce numéro, l'« Ordre » paraîtra samedi prochain à six pages. On est prié de retenir d'avance son exemplaire chez son dépositaire.

Vers la restauration économique

par Henry LAUREYS

IL PEUT paraître audacieux de parler de restauration économique alors que rien ne fait présager une amélioration prochaine de la situation: les millions de sans-travail restent partout à charge de l'assistance publique ou privée, le commerce international se maintient péniblement au tiers de ce qu'il était en 1929, les taux de change erratiques font régner la plus grande confusion partout et empêchent les rapports commerciaux suivis entre peuples, les efforts de rétablissement de nos voisins — qu'en certains milieux canadiens on semble cependant désireux d'imiter — s'avèrent de plus en plus stériles! Pourquoi donc parler de restauration? Parce que, dans mon humble opinion, le nombre grandit de ceux qui commencent à voir clair dans le désordre actuel. Demain, formons-nous le vœu, ils seront en mesure d'imposer leur volonté.

L'époque d'affolement qui a suivi le déclenchement de la crise est assez éloignée pour qu'il soit possible de raisonner froidement et de nous demander si, à la fin de cette liquidation de la guerre à laquelle nous assistons depuis plusieurs années, nous verrons l'humanité marcher vers de nouveaux progrès ou courir vers l'abîme. Pour ma part je vois l'avenir avec optimisme, si ceux qui ont en mains le destin des peuples veulent bien se convaincre qu'il est temps de prendre les mesures que la gravité des événements impose au lieu de se soumettre timidement aux volontés d'un électoralat qu'aveuglent partout les luttes de classes et de partis.

Que n'a-t-on dit, depuis quelques années, au sujet des causes de la dépression économique dont nous souffrons, et que d'affreux remèdes ou pseudo-palliatifs n'a-t-on pas suggérés? L'attaque contre le capitalisme paraît être la plus dangereuse. Si celui-ci a commis des erreurs et des abus, il n'est pas seul responsable de l'état de choses actuel. Et à côté des maux qu'il a pu causer — auxquels il est d'ailleurs facile de porter remède — n'est-il pas juste de mettre en vedette les bienfaits qu'il a procurés à tous les peuples? Les capitalistes eux-mêmes sont dans un tel désarroi qu'ils ne prennent pas la peine de se défendre contre les attaques du communisme. Ils sont devenus craintifs, margués le pas, tandis que les théories les plus subversives prennent corps, trouvent des protagonistes et s'implantent même dans les milieux qui paraissent les plus stables. C'est là un grave danger. Le capitalisme tel que l'a conçu le XIXe siècle est pour nous une nécessité. Sa disparition ferait rétrograder l'humanité. Il ne peut en être question. Mais il est temps que des voix autorisées s'élèvent partout pour le défendre contre les furieux assauts qu'il subit. Un régime tombe, a-t-on dit, non parce qu'il est attaqué, mais parce qu'il n'est pas défendu! Hâtons-nous de le défendre, avant qu'il ne soit trop tard, car le capitalisme se meurt. Or pour cela il peut être utile de réfuter certaines erreurs qui se sont facilement propagées dans les masses grâce aux élucubrations des économistes de fortune, les marchands d'orviétan économique de M. Germain Martin, qui ont fait florès depuis 5 à 6 ans et dont les absurdités se répètent à l'envi, tandis que l'on néglige les avis pondérés et éclairés des économistes les plus sérieux.

Il n'est pas dans mon intention d'épuiser la question en ce court article. Je me limite forcément aux points qui, pour moi, sont les plus saillants et les plus évidents.

On a tout à tour accusé de la crise: le capitalisme, le machinisme, la monnaie. Tout cela est faux, au moins partiellement.

Si le capitalisme a, en certaines circonstances, abusé de sa force, il est facile de le mettre à la raison et de l'utiliser, dans l'avenir, pour le bien général de l'humanité et non pour une seule fraction. Le machinisme, que l'on accuse d'avoir mis sur le pavé de nombreux ouvriers, peut lui aussi être asservi. L'homme ne doit pas être l'esclave de la machine, c'est lui au contraire qui doit la commander. Au lieu d'enrayer ses progrès, comme certains l'ont proposé, j'estime plutôt qu'il vaut mieux tendre à perfectionner l'outillage afin de libérer l'ouvrier, de lui donner plus de loisirs, mais aussi de fabriquer au prix le plus bas toutes les nécessités de l'existence, et même ce que nous appelons aujourd'hui des articles de luxe, de façon à augmenter le bien-être matériel de l'humanité tout entière. Le chômage d'ailleurs a toujours existé. Il est plus apparent depuis que la grande industrie a groupé les masses ouvrières en énormes agglomérations. Une meilleure répartition de la population pourrait donc, dans une certaine mesure, apporter remède au chômage des villes, pour

autant que l'industrie marche normale et que les échanges soient actifs. Mais le déséquilibre actuel tient à d'autres causes dont je parlerai plus loin. L'aspect le plus grave de la question du chômage me paraît être celui de la déformation mentale de l'ouvrier. Se posant en victime à la fois du capitalisme et du machinisme, l'ouvrier s'immobilise dès qu'il manque de travail dans son propre métier. Il accepte difficilement le salaire réduit que l'industriel se trouve forcé de lui imposer à cause des circonstances. Très souvent même, il le refuse. Au lieu de s'adapter à la situation du moment et d'effectuer n'importe quel travail, il se contente des secours officiels ou privés qu'il peut obtenir. Au besoin, sûr du droit acquis qu'il se reconnaît, il les exige par la violence. La distribution des secours de chômage ne fait qu'aggraver ces abus. Le chômage tend à devenir une « profession négative » qui pèse lourdement sur tous les budgets publics. Montréal n'a-t-il pas ses « sociétés de chômeurs » avec des présidents, vice-présidents, etc.? Les plans de grands travaux publics me paraissent tout indiqués pour sortir les ouvriers de l'inertie et redonner de la vie à l'industrie. Mieux vaut faire travailler les chômeurs que leur distribuer des secours.

Quant à la monnaie, que les économistes anglo-saxons surtout ont voulu rendre responsable de la plupart de nos maux, elle me paraît bien inoffensive sous ce rapport. Toutes réserves étant faites quant aux difficultés qui résultent, au point de vue du commerce international, de l'instabilité des monnaies, il faut bien admettre qu'en fait la monnaie n'est qu'un instrument d'échange. L'argent n'est que le signe de la richesse et non la richesse elle-même. Il sert à exprimer la valeur des choses. La vraie richesse ce sont les marchandises. Les politiques monétaires ne peuvent donc pas changer le cours des phénomènes d'ordre économique et c'est bien à tort que l'on a reproché à certains Etats d'accumuler l'or à leur guise. Ce reproche, d'abord adressé aux Etats-Unis, fut ensuite à la France. Ni l'un ni l'autre de ces pays n'étaient directement responsables de l'afflux d'or chez eux. Ces mouvements de flux et de reflux sur la confiance que le pays inspire aux financiers étrangers. Il faut être bien ignorant en économie politique pour voir autre chose et en faire grief aux pays momentanément détenteurs d'importants stocks d'or. Que de théories ont cependant vu le jour à la suite de tous ces errements: monnaie dirigée, stabilisation des prix, politique des hauts salaires, diminution des heures de travail, avec ou sans fléchissement correspondant des salaires, économie dirigée sous toutes ses formes. Aucune, depuis plus de cinq ans qu'on les essaie, n'a donné le résultat attendu, ni même atténué la crise. La plupart l'ont aggravée. C'est donc qu'il y a autre chose dont il faut tenir compte et que l'on semble avoir perdu de vue.

Cette autre chose c'est le rajustement économique, c'est-à-dire industriel et commercial, auquel le monde aurait dû se soumettre depuis 1918. Par toutes sortes de moyens tous les peuples ont ajourné sans cesse cette inéluctable liquidation. Les nations européennes bouleversées par la guerre ont, de 1919 à 1925 à peu près, restauré et modernisé leur outillage industriel. Cela fait, leur production s'est superposée à celle, considérablement augmentée pendant les années de guerre, des Etats-Unis et de nombreux pays neutres ou éloignés des champs de bataille. Ces mêmes nations ont, avec un acharnement très compréhensible, tâché de reconquérir leurs débouchés perdus. Des réactions violentes se sont produites chez ceux qui se croyaient les maîtres du monde, au point de vue économique bien entendu: le nationalisme économique était né. Depuis lors, par un aveuglement que l'on s'étonne de rencontrer avec autant d'unanimité chez les dirigeants de tous les peuples, ce nationalisme a été partout exacerbé. Il est aujourd'hui la cause déterminante de la longueur de la crise. Aucune reprise sérieuse n'est possible, en effet, tant que le commerce international continuera d'être entravé par les innombrables mesures restrictives qui l'étranglent de toutes parts. J'ai exposé cette question à diverses reprises, notamment dans « L'Actualité Économique ». Je n'y reviendrai donc pas, mais j'exprime néanmoins le vœu que toutes les nations s'entendent bientôt pour stabiliser leurs monnaies respectives et s'accorder des avantages réciproques qui redonneront de la vie au commerce international, mais nécessiteront partout le sacrifice des industries non viables ou arriérées. La fin de la crise sera proche dès que les capitaux,

les marchandises et les hommes pour-
ront à nouveau circuler librement.
Aussitôt que les mesures restrictives
qui entravent aujourd'hui le commerce
international seront abolies et que, dans
le monde entier, seront réprimés les
excès du protectionnisme, la reprise des
affaires sera possible.
A quand cette évolution du cycle et
le retour à l'équilibre économique ?
Henry LAUREYS
7 mars 1935

Réformes financières et administration

SUITE DE LA 1ÈRE PAGE

La crise est le fait des hommes, a-t-on
fini par dire de tout côté, exprimant
cette idée qui est le fondement de
l'économie saine: la psychologie hu-
maine, semblable partout et en tout
temps, est un élément que l'on ne peut
pas négliger sans mécompte, parce qu'il
est la raison profonde de l'action. Or,
les hommes sont partout, dans leur pays
et en dehors de leur pays; leur activité,
par le commerce, dépasse les bornes de
la nation où elle s'exerce d'abord. Il y a
donc un problème économique dont
les données sont internationales, et la
crise se noue à l'intérieur comme à
l'extérieur. L'organisme, ainsi consi-
déré dans son complet épanouissement,
présente des points affectés à cause du
développement du moteur central. La
crise est « mondiale ». Que voit-on se
produire ? Une rupture sans cesse
accentuée entre les peuples, un refus
devenant maladif de coopérer, une diver-
gence des intérêts qui se replient sur
eux-mêmes dans des nationalismes
jaloux. L'autarchie! c'est-à-dire l'auto-
nomie économique pour et dans chaque
pays, sans souci du voisin, réalisée par
les gouvernements en dehors de toute
relation avec l'étranger. L'autarchie
amène fatalement l'artificialité. Il faut
libérer l'électeur de l'horrible cauche-
mar. Faites quelque chose! Les cer-
veaux s'exercent à des solutions théo-
riques, les cerveaux désillusionnés par
l'Etat. Si encore ils se mettaient d'ac-
cord sur le remède à prescrire. Infla-
tion ou déflation ? Ils préconisent l'une
et l'autre parce qu'ils se préoccupent de
guérir avant d'avoir établi un diagnos-
tic. Ils sont de bonne foi, certes, et il
n'est personne qui ne suive leur con-
duite avec une sorte d'angoisse. Un
caricaturiste a représenté un homme
d'Etat parcourant la piste centrale d'un
cirque, un pied sur un cheval blanc,
l'inflation, l'autre sur un cheval noir,
la déflation. Comment maintiendra-t-il
deux forces aussi disjointes ? On
propose de ramener les hommes à
l'usine et, du même coup, d'augmenter
leur salaire et de diminuer leurs heures
de travail. C'est grossir le prix de
revient et décourager l'acheteur. Si l'on
ne veut rien faire dans le domaine in-
ternational, quoique, assez comiquement,
tout le monde soit d'accord sur la néces-
sité d'une action de ce côté; si l'on
décide de s'ancrer dans l'autarchie, que
l'on choisisse l'une ou l'autre des poli-
tiques que l'on veut imposer fut-ce par
des procédés artificiels.

Tenons-nous en à la déflation, si
c'est elle que les événements ont finale-
ment établie comme on devait s'y
attendre puisque c'est le procédé, dès
longtemps défini, qui conduit à la liqui-
dation normale d'une crise. A la défla-
tion, mais avec un retour à la stabilité
monétaire, à la liberté des échanges, à
l'équilibre budgétaire et, si possible, à
la limitation des armements. Si l'on
tient à une économie dirigée, qu'elle soit
établie dans un même sens, à la manière
de Mussolini, dictature à part. L'infla-
tion, l'autre porte de sortie, est plus
dangereuse. Elle précipitera la révolu-
tion ? Qui nous dit qu'elle ne la retar-
dera pas tout simplement, en la répor-
tant après la faillite. Et quelle faillite!
Celle de l'épargne, de toutes les
épargnes, celle des classes bourgeoises,
des revenus fixes, des compagnies déte-
nues de valeurs accumulées en garantie.
Changera-t-elle d'ailleurs quelque
chose ? Empêchera-t-elle la contrainte,
le sacrifice que la déflation exige ? Je
ne le crois guère. Elle multipliera
l'état de crise par deux, cinq ou dix. Et
après ? Elle réduira à rien l'acquis de
plusieurs générations. Et après ? Elle
provoquera une hausse des prix, qui
enfantera la hausse de l'impôt, puis la
hausse des salaires, affolant le prix de
revient jusqu'à l'exaspération. La dé-
flation au contraire, qui est, je le ré-
pète, à peu près accomplie, abaisse les
prix, permet au producteur de vendre,
de retrouver ses profits, de reprendre
de la main-d'œuvre, pourvu que l'on ne
décourage pas la confiance par des
manipulations monétaires.

Ces conclusions, je les ai données
dans *Sous le signe de l'Or*. Pres de
trois ans se sont écoulés, et j'y reviens.
Elles sont plus proches de la réalité
qu'elles ne l'étaient. Un long détour,
presque désespéré, y ramènera. Ce ne
sont les conclusions ni d'une école, ni
d'un *brain trust*, mais de ceux qui ne
courent pas après des ombres et cher-
chent à retrouver sous le brouillard la
solidité de la côte. Elles sont vieilles
comme la psychologie humaine, seule
vérité des sciences qui prétendent à être
sociales.

Edouard MONTPETIT

Pourquoi ne pas dîner au Queen's Hotel
le dimanche soir ? Vous trouverez là cette
atmosphère franchement canadienne-fra-
nçaise que vous avez peut-être cherchée sans
succès ailleurs. — Outre que vous y pren-
drez le succulent dîner que l'on y sert pour
90 sous, vous aurez le plaisir d'entendre
l'excellente musique du trio composé de
Maurice Oudet, directeur.

Simple réflexions

La critique littéraire est affaire de goût
et de culture. Appréhender une doctrine,
apprécier et expliquer pour autant que
cela est possible une œuvre littéraire,
cela suppose des principes soli-
dement établis, de l'expérience, une échelle
de valeurs, un humanisme.

On ne se forme pas le goût rien qu'en
réfléchissant. Il faut vivre dans une atmo-
sphère propre à son développement, un con-
tact direct et quotidien avec des œuvres
d'art. De même qu'il faut autre chose que
cela pour la formation de l'intelligence :
une métaphysique.

Mince est le profit qu'on tire d'un livre
qu'on se contente de lire et d'éprouver. Pas
de critique littéraire sans culture, mais aussi
pas de culture sans la critique littéraire qui
oblige l'homme à des efforts renouvelés de
réflexion et de jugement.

Le jeune homme qui achève ses études
classiques dans l'un de nos collèges se croit
capable de comprendre et de juger les livres
et les écrivains aussi bien qu'un étudiant
français. Hélas ! à la première tentative
il se rend compte qu'il se trouve, au con-
traire, dans l'impossibilité d'analyser un peu
profondément une œuvre. Il s'irrite d'abord
de se voir incapable d'exprimer ce qu'il
croit savoir. Plusieurs fois il se remet au
travail. J'en ai connus qui se sont acharnés
sur un même livre pendant des mois. A
quoi bon ? N'avait-il pas senti dès le pre-
mier essai qu'il n'était pas en état de dé-
gager l'esprit de ce roman, de ce recueil de
vers, qu'il n'avait pas ce qu'il fallait pour
dire ce qu'il avait obscurément éprouvé ?
Quelques-uns qui ont refusé de s'avouer à
temps leur impuissance s'obstinent quel-
ques fois jusqu'à finir par se surprendre dans un
misérable jeu, plaçant, remplaçant et dé-
plaçant des mots, dans l'espoir que le
hasard fera peut-être ce que n'a pu faire
leur intelligence. C'est une sorte d'ivresse.
Triste spectacle en vérité mais qui annonce
de belles choses.

Ce sont là des prémices de notre re-
naissance. Jamais on n'avait vu jusqu'ici
une aussi grande partie de la jeunesse
reconnaître et souffrir de son anémie in-
tellectuelle, observer aussi lucidement son
rachitisme. Elle réagit brusquement et se
tourne contre les générations qui l'ont pré-
cédée. L'apreté de sa révolte est le signe
de cette souffrance.

Dans la lumineuse préface de *L'Avenir
de l'Intelligence* Charles Maurras fait cette
réflexion bien propre à nous stimuler :
« Constater la puissance, ce n'est pas la
subir, c'est se mettre en mesure de lui
échapper. Mais on la subit, au contraire,
lorsqu'on la nie par hypocrisie vaniteuse. »
Et reprenant la même idée sous un autre
aspect dans *Un débat sur le Romantisme*
il écrit : « L'erreur soufferte et reconnue
induit, par son crochet, aux vérités utiles.
(...) Un échec ressenti et compris instruit,
perfectionne. »

La critique littéraire, la vraie, est très
récente chez nous. Cela s'explique par l'ab-
sence d'atmosphère intellectuelle et d'un
véritable enseignement secondaire jusqu'à
ces dernières années. Et sauf de rares ex-
ceptions elle est encore très superficielle.

Il n'est pas nécessaire de réfléchir bien
longtemps pour voir que la difficulté que
nous éprouvons à comprendre, à analyser
une œuvre vient en grande partie de la
pauvreté et surtout de l'imprécision de notre
vocabulaire. Si bien qu'il arrive que la
pensée des critiques et des essayistes fran-
çais nous échappe. Pourtant tous les mots
qu'ils emploient, nous les connaissons. Mais
souvent ces mots ne représentent dans notre
esprit rien de défini ou du moins de suffi-
samment clair et l'on n'ose pas les employer
parce qu'on ne sait pas bien s'ils signifient
ce qu'on voudrait leur faire dire. Ou bien
on les emploie à contresens ou d'une façon
équivoque.

L'équivoque est la première qualité de
notre vocabulaire. Un moment de réflexion
nous permettrait souvent de l'éviter. Et ce
n'est pas une excuse de rappeler qu'on
ne nous a pas habitués à cet effort. Or la
critique littéraire qui veut être honnête ne
suffre pas d'équivoque.

Il y a aussi les préceptes littéraires et
la philosophie de l'art qu'on enseigne à la
diabole et dans des manuels de fossiles dans
la plupart de nos collèges. L'état actuel de
la critique littéraire dans les journaux du
Québec interdit toute discussion sur ce
sujet.

Ceux qui ont lu la *Réponse* à Jean
Cocteau, de Maritain, son « petit livre »,
mais combien substantiel, *Art et Scolastique*,

et ses deux essais intitulés *Dialogues* et
Frontières de la Poésie, publiés dans les
chroniques du « Roseau d'Or », savent que
personne n'a mieux étudié que lui, c'est-à-
dire avec plus de logique, d'évidence et de
subtilité, les principes universels qu'il faut
préétablir à toute critique d'art. La partie
de son œuvre que Maritain a consacrée à
l'étude des problèmes littéraires et artis-
tiques en général, en est l'une des plus
durables. Il me semble que la lecture com-
mentée de ces ouvrages conviendrait par-
faitement au programme des études de nos
collèges catholiques et de nos petits sémi-
naires. Pourquoi la très grande majorité de
nos éducateurs ignorent-ils Maritain ?

Déplorer que la critique littéraire soit
si pauvre chez nous, c'est déplorer notre
manque de culture. C'est en même temps
admettre la nécessité d'une réforme de
notre enseignement secondaire. Il n'y a pas
moyen d'en sortir.

Gérard DAGENAIS

Place à l'esprit !

PLUSIEURS essayistes contemporains ont
signalé l'aspect moral de la crise ac-
tuelle. L'homme, étouffé par la magnificence
des inventions modernes, s'est attaché aux
biens terrestres d'une façon désordonnée.
Le cinéma, l'automobile, le téléphone, la
radio pouvaient être des instruments de
bonheur ; ils nous ont, au contraire, asservis
à la richesse, l'éternel sujet de plainte des
hommes. Pourquoi les politiques, pourquoi
les écrivains, pourquoi, trop souvent, les
ministres religieux, négligent-ils de prému-
nir la foule contre le matérialisme ambiant,
et se bornent-ils à réclamer, qui des ré-
formes politiques, qui des réformes écono-
miques ? Sont-ils eux-mêmes tellement ma-
térialistes qu'ils ne trouvent point d'argu-
ments pour combattre l'erreur ? Leur paraît-il
plus aisé de corriger la politique et l'éco-
nomie que de restaurer parmi nous le sens
chrétien ?

Ce n'est pas d'hier que le matérialisme
trompe l'humanité sur le bonheur, car nous
sommes enclins à chercher la joie dans les
plaisirs faciles. Rarement comme de nos
jours le matérialisme a-t-il grangé toutes
les classes de la société. La presse, le ciné-
ma, la radio, renseignent les pauvres sur
les amusements des riches et excitent sans
cesse l'envie parmi le peuple. La démocratie,
en supprimant les honneurs sous prétexte
d'assurer l'égalité entre les citoyens, fait
porter seulement sur les riches ce sentiment
naturel à l'homme, la considération. Autre-
fois quelques privilégiés avaient accès aux
livres et l'erreur ne se propageait que len-
tement, aujourd'hui la foule aborde, sans pré-
paration, la lecture des ouvrages les plus
versatiles.

Quelles pensées agitent en nous ce pro-
verbe : « Place à l'argent n'est pas mortelle ? »
L'homme nouveau est rongé d'ambition, et
dès que la fortune ne répond plus à son
attente il devient amer. Personne ne se croit
heureux à moins de posséder le « confort
moderne ». Au XVIII^e siècle, s'il faut en
croire une comédie de l'époque, on deman-
dait d'un noble ou d'un banquier : Combien
vaut-il ? Maintenant, on demande cela de
tout le monde.

Il ne faut mépriser aucune tentative sé-

ESPACE À LOUER
AMHERST
dans
l'immeuble
Angle des rues Ste-Catherine et Amherst
S'adresser
1010 est, rue Sainte-Catherine
Chambre 601 Tél. : Harbour 6577

rieuse de redressement économique. Tou-
tefois le chef d'Etat qui n'applique ses efforts
qu'à la restauration économique commet
une erreur profonde, tel le jardinier qui,
voulant guérir un rosier attaqué dans ses
racines, en saupoudrerait les feuilles d'un
insecticide quelconque. N'oublions pas que
le retour aux conditions d'avant 1929 ne
satisferait pas longtemps les chômeurs de
1935.

Il serait ridicule d'affirmer que rien ne
se fait pour sauver le peuple canadien-
français du matérialisme. On a confié l'in-
struction religieuse, en notre province, aux
différents clergés. Il ne m'appartient pas de
critiquer leurs méthodes. Je ferai observer
tout au plus que c'est la doctrine, le dogme,
plus que la morale, qui nous tirera de la
matière. Le gouvernement de Québec, grâce
à un ministre éclairé, comme c'est d'ailleurs
son devoir, s'efforce de propager la culture
intellectuelle et le goût de l'art parmi nous.
Mais que font les autres gouvernements ?
que font les journaux et les associations
patriotiques ? Le gouvernement de Québec
lui-même a-t-il rempli tout son devoir ?

La première et la plus constante pré-
occupation, chez nous, c'est la politique
alimentaire, savamment appelée la politique
économique. Pourquoi ne pas intéresser le
peuple à autre chose qu'à telle ou telle me-
sure de législation sociale ? pourquoi ne pas
l'initier à autre chose que les doctrines
économiques ? est-il donc si réfractaire à l'art
? n'êtes-vous pas fatigués d'entendre
continuellement discuter de politique et
d'économie ? Encore quelques années de ce
régime, et ce sera l'abrutissement final ou
la folie collective... Ce n'est pas la grâce
que je nous souhaite.

Dollard DANSEREAU

10, Downing Street

Tout le monde sait ce que signifie 10,
Downing Street. C'est la résidence du pre-
mier ministre anglais. C'est là qu'il habite,
c'est là qu'il réunit le cabinet. On va bientôt
fêter le deuxième centenaire de l'installa-
tion du premier ministre dans cet immeuble.

C'est en 1735, en effet, que le roi
George II offrit cette maison à son premier
ministre, Robert Walpole. Tous les succes-
seurs de celui-ci l'occupèrent jusqu'à lord
Grey, qui, vers 1835, renonça à l'habiter.
Disa-t-il, en 1877, s'y installa. Gladstone
imita son exemple. Et depuis, tous les pre-
miers ministres sauf lord Salisbury, ont ha-
bité cette vieille petite maison noire et triste.

Elle est très inconfortable. Dans cer-
taines pièces, la lumière du jour parvient si
faiblement que l'électricité doit y rester allu-
mée à toute heure. Le chauffage y est très
dispensable. Le charbon est fourni gratuite-
ment par l'Etat, mais seulement pour les
pièces du rez-de-chaussée. Aux étages supé-
rieurs, le premier ministre doit se chauffer
à ses frais ! N'importe. Aussi peu moderne
qu'elle soit, la vieille petite maison sombre
du 10, Downing Street, cœur véritable de
l'immense Empire britannique, ne manquera
jamais d'aspirants locataires.

L'acier au manganèse, marque « Sorel »
d'un alliage spécial, pour mâchoires de con-
casqueurs, revêtement intérieur de malaxeurs
d'asphalte, semelles de chemilles pour exca-
vateurs et tracteurs, outillages miniers,
etc. est reconnu de qualité supérieure ; il
est employé par la majorité des entrepre-
neurs de pavage. En général, l'industrie
minière du Québec fait aussi grand usage
de ce matériau.

Aucun Canadien ne doit oublier qu'en
achetant des marchandises ou des produits
fabriqués par nos manufacturiers il accom-
plit un devoir social et contribue à l'expa-
nion de nos propres industries. C'est là
du patriotisme bien compris. (r)

L'ordre par l'impondérable

Le nombre, la teneur et la qualité des
articles qui paraissent aujourd'hui même dans
l'ORDRE justifient amplement le titre du
présent billet et en rendraient même inutile
toute explication. Il ne s'agit d'ailleurs en
aucune façon de philosopher, car c'est pré-
tentieux ou inutile, non plus que de remplir
une fonction conventionnelle en célébrant un
anniversaire. La convention n'a jamais plus
de valeur, semble-t-il, que lorsqu'on l'évite,
car alors, à l'écart de ceux qui la suivent,
on en peut mieux comprendre la portée, on
en peut mieux saisir le symbole.

S'il est vrai que l'impondérable est la
qualité de ce que l'on ne peut peser, il serait
cependant absolument faux de croire qu'il
soit ce qu'on ne peut évaluer. Bien au con-
traire, il est évaluable essentiellement, non
pas selon sa valeur propre, mais selon la
valeur de l'évaluateur. Pour l'impondérable
il n'est point d'étalon de mesure, point
d'unité fixe et universelle à laquelle on puisse
le comparer. C'est le privilège de chacun
d'employer son sens de l'abstrait, de s'en
servir comme d'une mesure précieuse qui
jamais plus ne servira. La mesure que nous
trouvons, par exemple, à la Beauté, n'est
pas la mesure de la Beauté. Elle dépend de
notre propre grandeur, morale ou intellec-
tuelle, elle est rigoureusement semblable dans
sa forme, à la nôtre, dans sa force, à la
nôtre, dans sa vigueur, à la nôtre, dans son
mouvement, au nôtre. Elle est rigoureusement
ce que nous appelons notre « conception »
de la Beauté.

Il s'ensuit des conséquences quelque peu
effrayantes, tant à cause de la responsabilité
que nous assumons vis-à-vis des idées, des
abstractions, des impondérables, qu'à cause
du devoir dans lequel nous nous trouvons de
nous grandir sans cesse, pour agrandir du
même coup notre conception des immaté-
rielles qui nous dépassent, et dont la connais-

sance que nous en avons engendré l'intuition
de ce que nous n'en savons pas encore.

Le sens de l'impondérable se traduit
donc par un potentiel de dilatation, un don
de réceptivité, un besoin de connaître, une
faim de comprendre, un droit naturel de
posséder quelque chose dans l'abstrait. Et
le pondérable n'est qu'un misérable lest...

Tout est à dire sur le sens de l'impon-
dérable, car on n'en parle guère que pour
regretter son absence. Nul ne le définit, ja-
mais on n'en détermine la puissance, jamais
on n'explique que lui seul civilise individus
et collectivités. On semble même oublier que
le sens de l'impondérable est spécifiquement
humain, qu'il nous différencie, lui seul, du
régne animal auquel nous appartenons par
quelque autre manière.

Le sens de l'impondérable ? Mais nous
lui devons le libre arbitre qui est notre
régime. De l'initiative que nous lui laissons
dans notre activité multiple dépend l'har-
monie dans l'arrangement de nos choses, qui s'ap-
pelle l'ordre, ordre dans tous les domaines :
individuel, social, national, politique, voire
économique, voire encore... journalistique.

André VERRIER

Les budgets de l'air et de la marine en Italie

Les prévisions budgétaires des ministres
de l'Air et de la Marine ont été présentées
à la Chambre. Le budget de l'aéronautique
s'élève à 849,605,000 livres, avec une aug-
mentation de 129,605,000 livres sur les pré-
visions de l'exercice en cours. Celui de la
marine, qui s'élève à 1,304, 881,000
livres, est supérieur de 80,100,523 livres à
celui des prévisions de l'exercice en cours,
augmentation provenant principalement de
nouvelles constructions prévues.

1868
Chez DUPUIS
C'est à l'ORDRE
du jour d'annoncer la
67^e anniversaire
VENTE
lundi 11 mars et les jours suivants



1935
Nous profitons de l'occasion pour
féliciter l'« Ordre » qui célèbre
aujourd'hui son premier anniversaire

Dupuis Frères
ALBERT DUPUIS, président
A.-J. DUGAL, v.-p. et dir. gér. ARMAND DUPUIS, sec.-trés.

Quelques aubaines
pour hommes

- chaussettes \$3.07
- chapeaux \$2.47
- chemises 95c
- complets \$21.67
- paletots \$14.67

UN BON COMBUSTIBLE . . . À BON MARCHÉ . . . ADOPTEZ LE COKE LASALLE



**Essayez ce combustible
prompt à chauffer . . .**

Vous serez étonné de la rapidité avec laquelle vous
pouvez rendre votre maison chaude et confort-
table, aux premières heures du matin, en brûlant du
COKE LASALLE. Il répand sa chaleur avec une promp-
titude sans pareille et tient chaudes et accueillantes
toutes les pièces de la maison.

Le COKE LASALLE est un combustible propre, lent
à se consumer et économique. Il coûte moins cher
par tonne et considérablement moins cher par
saison. Prompte livraison.

**DE VOTRE FOURNISSEUR OU DIRECTEMENT
DE MARQUETTE 6221**

Lettres
Arts

L'ORDRE

Politique
SciencesLa Confédération
et nous

Pour de nombreuses et fortes raisons, tout nouveau départ des compétences entre les gouvernements provinciaux et la Confédération ne peut être, pour nous, qu'un pis aller et un équilibre provisoire. D'abord, il n'y a pas de mots assez résistants pour protéger le droit contre l'abus: cela, toute notre histoire politique en témoigne. Après avoir pris en main des pouvoirs que la constitution n'avait pas prévus, l'Etat central a peu à peu faussé le texte même du pacte fédératif, comme dans le cas de la législation sociale, ou l'a tout simplement ignoré, par exemple en matière d'imposition. Qu'on le veuille ou non, la coexistence de pouvoirs distincts est un mythe, vu la force d'attraction, politique et physique, qui les pousse vers un centre. Supposé que, de l'agrément unanime des gouvernements provinciaux et de la Confédération, le texte de 1867 soit abrogé au profit d'un statut constitutionnel où nous soyons traités avec justice, eh bien, il y a tout lieu de présumer que cette constitution nouvelle s'écroulerait comme l'ancienne sous la pression des événements. Il faut avoir les yeux enduits de cire pour ne pas voir cette vérité fulgurante. D'autre part — Langlois l'a établi dans son travail démographique — la loi du nombre joue contre nous avec une puissance que le temps ne fera qu'accroître. Il suffira que l'Etat fédéral ouvre le Canada à l'immigration pour qu'une marée de nouveaux venus, étrangers ou hostiles à notre culture, nous submerge définitivement comme minorité politique. A l'époque de profonde ignorance et d'inégalable légèreté où nous croyions représenter dans la Confédération une valeur fédérale, non pas un élément fédéré, une puissance constituante, non pas un groupe constitué, nous formions la moitié de la population totale du pays, et les « patriotes » nous assuraient que par notre étonnante natalité nous ne tarderions pas à dominer en nombre. Soixante-sept ans ont fait de cette fraction sensiblement amoindrie, sans force active, divisée en sous-fractions hostiles ou indifférentes, que même les ondes du sang ne relient plus entre elles. J'ose imaginer que cela même eût été secondaire si une conception primaire et bornée de la politique n'avait, par surcroît, opposé nos hommes publics jusque sur le terrain fédéral.

Nous voici donc en présence d'un état de fait dont la sagesse est de tirer parti. Par sa situation géographique, le nombre et la puissance de ses cours d'eau, ses richesses intactes, l'étendue de son territoire, l'importance de son domaine boisé, la province de Québec pourrait se gouverner elle-même avec une chance certaine de passer au premier rang. Les avantages économiques d'une sécession sont indiscutables; les avantages spirituels et moraux, dont nous avons déjà parlé, le sont davantage. Mais nous ne sommes pas prêts à organiser cette indépendance. Et le jour où nous le serons est encore trop éloigné pour que nous nous résignons à subir, en attendant, un régime constitutionnel où nous jouons les paillasses. C'est à ce point de vue que tout homme sensé doit envisager la révision du pacte de 1867, c'est-à-dire comme une passerelle nécessaire pour atteindre la terre ferme.

Lucien PARIZEAU

¹ Georges LANGLOIS: *Histoire de la population canadienne-française*. Montréal, Albert Lévesque, 1934.

« Agitons des idées »

M. Albert Pelletier nous y invite dans la revue qu'il vient de fonder et à laquelle il a donné un titre de combat: LES IDEES. Des idées, il veut en agiter, « pour garder en branle le pendule de l'esprit chez plusieurs, pour le mettre en branle chez nombre d'autres dont la bonne volonté n'est pas morte ».

En effet, M. Pelletier veut apporter un remède à « l'état d'impuissance où la vie intellectuelle en est arrivée » chez nous. De cet état, il dessine un sombre tableau. A son avis, notre vie nationale est ratée, notre vie religieuse, au témoignage même de ceux qui ont la compétence nécessaire pour la juger, se résume à un ensemble de mouvements purement grégaires. D'autre part, dans la finance, l'industrie, le commerce de gros et de détail, l'agriculture même, les qua-

lités morales et intellectuelles sont à la manœuvre, par suite du tarissement de la vie intellectuelle et de l'absence de discipline de l'esprit.

Voilà un bien sombre tableau. M. Pelletier a-t-il raison d'être à ce point pessimiste? Avant de répondre à cette question, il faut voir ce que disent ses collaborateurs.

Dans un style qui ne manque certes pas de personnalité, mais dans une langue qu'on voudrait plus souple, plus élégante, Mlle Viviane Décarie examine sous son aspect social le problème du suffrage féminin. M. Jean-Charles Harvey se demande ce que nous retirons de l'étude des langues mortes. Mon camarade Lucien Parizeau, dans une langue pure, élégante, articulée — la meilleure certes de toute cette revue — nous présente *Matar*, être tragique, et cherche à nous faire comprendre que l'homme est né mauvais. Un autre de mes camarades, Jean-Marie Nadeau, aborde ensuite le problème de notre renaissance économique. Enfin, M. Roger Brien nous montre, en Barbey d'Aurevilly, le catholique.

* * *

Faut-il croire que notre vie intellectuelle soit à ce point inexistante? Je soupçonne M. Pelletier d'être pessimiste. Je lui accorde que « le rendement des presses détermine quotidiennement le niveau de notre classe instruite ». Mais qu'une revue comme les IDEES puisse naître et vivre, qu'un quotidien comme L'ORDRE ait déjà un an d'existence, n'est-ce pas là un signe de réveil?

C'est un point sur lequel reviendront nos rédacteurs, comme sur les divers articles des IDEES. C'est une revue qu'il faut lire.

Pierre BOUCHER

Échos

Les chaînes

● La S.D.N. « coûte si peu cher que nous en avons sûrement pour plus que notre argent », écrivait l'autre jour E. T. dans « le seul grand quotidien français d'information publié le matin à Montréal ». Leçon bien apprise! Combien de fois l'a-t-il copiée? — Vous qui entrez, laissez toute indépendance; vous avez « la promesse des anges... aux hommes de bonne souplesse — oh, pardon! — de bonne volonté ». — P. B.

C. B. E.

● Depuis que « Son Honneur le maire Camillien Houde » (et allez donc, c'est pas mon père!) a été fait quelque chose comme chevalier de l'Empire britannique, il ne se passe guère de jour que l'incomparable feuille qui défend, commente et illustre les doctrines (!) houdistes, ne cite son nom en le faisant suivre des fameuses initiales C.B.E. C'est cela qui donne de la valeur au pitre sans vergogne qu'est notre maire! — J.-C. M.

L'ois... obligatoire

● En Lithuanie, les éleveurs d'ois avaient vu leurs bénéfices fondre presque totalement à la suite de la fermeture du marché allemand. En désespoir de cause, ils se sont adressés... au gouvernement. Celui-ci a examiné leurs doléances et il a trouvé, pour donner satisfaction aux impétrants, le moyen que voici: Désormais, tous les fonctionnaires et agents de l'Etat seront astreints à manger un certain nombre d'ois suivant un « barème » établi par les autorités en tenant compte de l'importance des appointements de chaque catégorie d'employés. C'est ainsi que les chefs de service devront consommer au minimum sept ois chaque année.

Anecdote soviétique

● Mme Marika Sternstads, journaliste suédoise, rapporte de l'U. R. S. S. cette anecdote: Un Anglais, un Américain et un Russe vantent la culture de leur pays respectif.

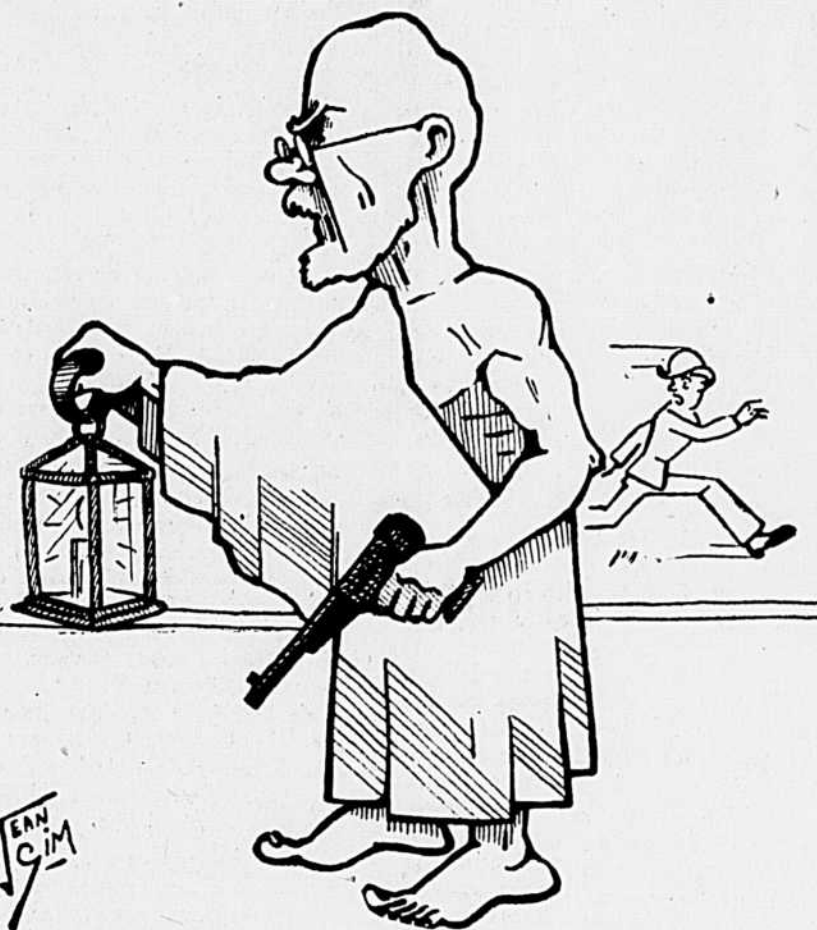
L'Anglais prétend que dans la Grande-Bretagne il existe une voiture par 10 habitants. L'Américain déclare que cette moyenne est depuis longtemps dépassée en Amérique, où l'on compte une voiture par quatre têtes de population. Vous appelez cela la culture, réplique le citoyen soviétique, sachez que nous avons chez nous deux voitures par personne... une pour être conduit à l'hôpital, et l'autre pour être emmené en prison...

Remerciements

L'« Ordre » remercie vivement tous ceux qui, par leur collaboration, lui ont permis de publier ce numéro d'anniversaire.

Le secrétaire de la rédaction, de son côté, exprime sa reconnaissance à ses camarades qui lui ont tous prêté leur concours, en particulier à M. Parizeau qui lui a été d'un grand secours pour la mise en pages.

SI DIOGÈNE REVENAIT...



— Je cherche un homme... Le cochon qui a inventé le « crooning »...

Pour une plus juste
appréciation des faits

En vingt-cinq ans de journalisme, on accumule une documentation suffisante pour remplir quelques gros infolios. On a le temps de réformer plusieurs fois quelques-unes de ses opinions premières et d'élargir ses horizons. La pratique continue et surtout variée du journalisme sous toutes les latitudes permet d'avoir des aperçus personnels, elle donne un sens nouveau qui est celui de l'appréciation des faits et leur réduction à de justes proportions. A la suite d'expériences répétées, et aussi un peu par la force des choses, on arrive à saisir le relief des événements. On en arrive à une conception du journalisme, qui n'est certainement pas en honneur sur le continent américain, mais que L'ORDRE défend de son mieux depuis un an. Un quart de siècle d'expériences, petites et grandes, éclaircit singulièrement la vue et porte à accepter les choses qui paraissent les plus évidentes que sous bénéfice d'inventaire.

A une époque où la politique dirige les journaux, à moins qu'en dernière analyse ce ne soit ces derniers qui finissent par la mouler, il est indispensable de savoir distinguer le vrai du faux, dans la nouvelle quotidienne aussi bien que dans l'article de rédaction, si l'on veut comprendre les grands courants de l'heure, si l'on veut déterminer le vrai visage d'un peuple ou les intentions réelles d'un gouvernement. C'est une tâche difficile que cette discrimination, et la portée des graves événements qui se déroulent à notre époque ne semble guère être comprise que par une infime élite qui, malheureusement, ne tient pas les rênes du pouvoir. Le grand public se contente de lire les manchettes que les journaux publient sur plusieurs colonnes et de tirer une conclusion erronée d'une nouvelle brutalisée par un rédacteur ou un traducteur qui n'est pas toujours au courant des faits. Et le petit trépan de l'existence se poursuit, jusqu'au moment où arrive quelque pénible surprise.

C'est ainsi que personne en Russie ne s'était exactement rendu compte de l'évolution politique du pays, et jusqu'au moment des grandes fusillades, la population croyait en la pérennité des institutions tsaristes, au maintien de l'ordre social et politique établi. La révolution rouge-sang des bolcheviks fut un dur réveil. Personne n'avait rien prévu, les dirigeants moins que tout autre, et l'on assista à l'agonie d'un peuple parce qu'on n'avait pas déterminé la situation exacte d'une évolution, ni découvert le véritable sens de la Révolution. Quant à l'étranger, il ne comprit rien à la signification du mouvement, sans quoi il serait intervenu à temps et aurait empêché la diffusion du bolchevisme. L'ignorance de la situation réelle permit à la tragédie de s'accomplir sans intervention. La même ignorance égare actuellement l'opinion publique qui est portée soit à sous-estimer, soit à surestimer la puissance de la Russie soviétisée, mais évoluée.

La même erreur de jugement s'est répétée quand on a fait des pronostics sur la situation de l'Allemagne, et il semble que cette méprise ne soit pas confinée qu'à ces pays. Il est probable que l'immense majorité de la population canadienne ne se rend pas bien exactement compte de la formidable ébullition des Etats-Unis, pourtant si proches. Trop de nouvelles insignifiantes noient les faits caractéristiques de l'époque actuelle pour permettre une juste appréciation de l'évolution américaine. Et comme le public ne possède pas précisément le sens de l'interdépendance des nations, la masse ne

prévoit pas les répercussions de l'évolution américaine sur le Canada.

On peut deviner à quel point la réalité est déformée quand on a affaire non plus à un pays limitrophe, mais à des contrées éloignées, aux populations fondamentalement différentes des populations avec lesquelles on était familiarisé.

Je me demande s'il existe dans toute l'Amérique du Nord cinq cents personnes qui soient réellement au courant de la situation en Extrême-Orient, la formidable surprise qui se prépare pour toute la race blanche, et qui aura été provoquée par les Blancs eux-mêmes, ignorants de la psychologie des peuples de l'Asie. Que n'ai-je entendu dire sur le problème du Pacifique, sur la « démocratisation » de la Chine, sur l'impérialisme nippon, sur le nationalisme indou! J'ai lu des dizaines de livres de globe-trotters, et probablement une bonne centaine d'ouvrages divers sur les pays d'Extrême-Orient. En laissant de côté quelques livres techniques, je crois avoir feuilleté cinq volumes dont l'auteur traitait quelque compréhension de la psychologie des Jaunes ou des Indous. Le mirage est le grand danger de l'Orient et les auteurs, professionnels ou non, en sont presque toujours les victimes. Malheureusement, ils ne sont pas les seuls à l'être et ils induisent leurs lecteurs en erreur. Qui a jamais écrit quelque chose de plus inexact sur l'Asie que Pierre Loti, si fort à la mode il y a quelques années encore?

Les journaux aggravent la situation en déversant sur leurs lecteurs quantité d'informations fantaisistes qui ne contribuent certainement pas à éclaircir les problèmes à résoudre, d'autant plus que ces dépêches sont souvent rédigées dans le but de créer une sensation. Nous n'avons qu'à nous rappeler les histoires de massacres d'Arméniens par les Turcs, avant la guerre, pour voir à quel point la vérité est tronquée en traversant les mers. A en croire les journaux, les Turcs auraient fini par tuer plus d'Arméniens qu'il n'en existait sur toute la surface de la terre.

On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Qu'il me suffise de dire qu'après vingt-cinq ans de journalisme, je n'ai plus grande confiance dans la nouvelle à sensation et que je ne vois de salut que dans le commentaire écrit par des gens au courant de la situation qu'ils sont appelés à exposer. Alors seulement on parviendra à une meilleure appréciation des événements qui chaque jour remuent quelque coin perdu du monde.

André BOWMAN

Le crédit national
et les lois d'exception

IL Y EUT au cours de l'année dernière une reprise appréciable des affaires. Pour indiquer la valeur de cette reprise, renvoyons nos lecteurs à l'exposé, clair et précis, du bulletin mensuel de la Banque Canadienne Nationale pour le mois dernier. Les industries de base, qui comprennent l'agriculture, les entreprises de biens capitaux, l'industrie du bâtiment, ont toutes enregistré des augmentations appréciables du volume de leur production. Ce sont les entreprises élaborant des biens de production qui suivent de plus loin le mouvement de reprise des affaires.

On constate aussi une reprise dans l'ensemble de l'industrie manufacturière. L'embauchage est plus actif. Cette amélioration

offre-t-elle des éléments de durée? Si la reprise constatée est due, en partie du moins, à l'augmentation de nos échanges avec l'étranger, il faudrait, semble-t-il, porter surtout l'effort de notre politique commerciale dans le sens d'un accroissement de notre commerce avec les pays de l'Europe continentale. C'est alors qu'il faudra compter avec les accords d'Ottawa. Les conventions d'échange interimpériales reposent, avant tout, sur un compromis qui ne saurait durer indéfiniment. Tant que nous ne serons pas libérés des accords commerciaux d'Ottawa ou que nous ne les aurons pas remaniés pour les adapter aux nécessités de l'heure, nos gouvernements publieront en vain, dans les journaux, des déclarations par lesquelles ils se reconnaissent prêts à négocier des ententes commerciales avec les clients d'autrefois, que nous sommes en train de perdre. Peut-être un jour finirons-nous par nous apercevoir que les accords d'Ottawa sont contraires à ce que nous pourrions appeler la géographie de nos échanges avec les pays étrangers. Des négociations sont déjà engagées avec les Etats-Unis et d'autres viennent d'être conclues avec la France.

Pour que la reprise constatée au cours de l'année dernière continue son mouvement ascendant, il est de toute nécessité que l'action politique à l'extérieur soit accompagnée de mesures destinées à ramener, à l'intérieur, la stabilité et l'équilibre dont nous avons tant besoin. C'est alors qu'une saine politique de crédit est d'importance primordiale. Il ne faut pas que l'Etat et les autres pouvoirs publics continuent à canaliser les capitaux vers leurs caisses, comme ils l'ont fait depuis quelques années. La politique du bas loyer de l'argent ne doit pas être contrariée par des lois d'exception qui arrêtent la circulation normale des capitaux. Pour savoir à quoi s'en tenir à ce sujet, il suffit de demander à un jeune cultivateur qui veut établir quelles sont les possibilités de crédit sur lesquelles il peut compter. Il répondra qu'il n'en est aucune. Les rentiers de village — ceux qui n'ont pas encore perdu leurs économies — font désormais la sourde oreille à ceux qui leur adressent des appels de fonds. Comment nier après cela que la loi sur les dettes agricoles est en train de détruire le crédit à l'agriculture?

Si, aux difficultés du crédit, on ajoute les menaces constantes de certaines municipalités de ne pas satisfaire à leurs obligations, on aura une idée à peu près juste de la cause du marasme actuel des capitaux et des échanges. Il est inutile d'espérer une reprise durable tant que ne sera pas appliquée une politique de crédit national délivrée de la menace de lois d'exception, hélas! trop nombreuses.

Jean-Marie NADEAU

GAZETTE RIMÉE

Anniversaire

HIER enfant, maintenant homme, L'Ordre paraît depuis un an. Ah! vrai, c'est une époque, ou comme Dirait l'autre, c'est un tournant. On a beau vivre en temps de crise, Notre journal n'a pas de prix; L'habitude en est déjà prise. On tient à se rincer... l'esprit.

C'est son premier anniversaire, Mais non pas sa première dent. « J'en sais quelque chose, confrère », Ronchonne tout bas maint pédant. Et comme l'agneau de la fable Qui s'abreuve en aval des eaux, L'Ordre passe pour seul coupable Chez les loups du monde des sots.

Le bachelier subit sa crise Comme le reste des humains. Hélas! tout se dévalorise, Terre, monnaie, et... parchemins. « A huit pages? Faut en rabattre! » Soupire-t-il d'un cil chagrin; « J'en avais bien assez de quatre Pour m'humilier chaque matin. »

Un an déjà que cela dure: Tourment des uns, plaisir des autres. Et pour demeurer le même aigre Oppose leurs désirs aux nôtres. Un an que nous sommes en route! On n'y songeait pas autrement. Saut le lecteur qui doit, sans doute, Renouveler l'abonnement.

Donc, ce matin, grande revue, Les « collaboros » sont en gala; Partout on sent que ça remue, L'Ordre prépare un coup d'éclat: Double format, double tirage. Même en ayant l'air de copier; Dame, faut bien être à la page, Ce sont des noces de papier.

Oia rajuste ses lunettes; Parizeau renonce à Matar; Langlois, distrait par des vedettes, Se remet à lire au « harsard »; Boucher, en artiste, dispose De Nadeau, Bowman et Bazin, De ci, de ça, et d'autre chose, Entre l'écho et le dessin.

Et l'impaquo au teint de bronze, Flanqué de Brunet le blagueur, Forme le bataillon des onze: Avec Martin et... serviteur. Puisqu'on mobilise l'armée, Du moussaillon au commandant, Faut bien la gazette rimée... Voilà, c'est fait... à l'avenant.

Noël BUREAU

¹ Licence poétique pour fixer arbitrairement le nombre des collaborateurs de L'Ordre. Vous permettez, mon cher Directeur? — N. B.

Personnel

M. Paul Baby, ancien assistant de feu M. Raoul Carignan à la compagnie d'assurance-vie Dominion Life, vient d'être promu gérant de la succursale du square Dominion.

Le problème
politique

Le premier devoir d'une génération c'est, en assurant sa propre sécurité, de préparer, matériellement et spirituellement, l'avenir de celle qui la suivra. Triaisme élémentaire, certes, et reconnu en principe. Dans la pratique il en va autrement. Le dogmatisme des *Jeune-Canada*, par exemple, n'est compréhensible, venant d'un groupement de jeunes que dans la mesure où, forcés d'assurer leur propre sécurité d'abord, par l'imprévoyance et l'impuissance de la génération nantie, ils sentent le terrain peu sûr, à vrai dire inexistant, et, conséquemment, doivent marquer un temps d'arrêt, scruter l'horizon, perdre un temps précieux à établir un fondement au moins sommaire, tremplin fragile dont les erreurs initiales restent lourdes de conséquences. C'est la période des tâtonnements « à la recherche du temps perdu ».

Tout cela, qui coupe le lien ombilical des générations, si je puis dire, brisant ainsi les lois profondes de l'évolution, parce que la génération en place a trahi. Volontairement ou non, consciemment ou non, elle a trahi, et trahi par peur. Par peur des idées.

Papineau, Lafontaine, laissèrent quelques jalons qui, repris, puis développés par les générations postérieures, auraient pu nous donner la suite dans les idées, la continuité dans l'effort propre à l'éclosion d'une mystique, indispensable même à cette éclosion. Au lieu qu'un trou s'est creusé entre les générations, chacune travaillant uniquement pour elle, ne laissant rien derrière elle qui pût être repris, crevant même de faim du double point de vue matériel et spirituel, rendant impossible toute continuité, tout effort soutenu dans un sens déterminé, toute évolution par le bout, jetant, pièce-mé, corps et âme, dans un fouillis indéchiffrable de formes creuses, de mots d'ordre à faire crier d'horreur une momie, bref dans un désordre d'idées qui n'est pas, je vous prie de le croire, un effet de l'art, tout un peuple désaxé, fatigué de se suspendre à des nuées historiques ou jénabapistardes, et qui attend presque impatientement le moment de se laisser tomber, la tête en bas, dans le pot de chambre américain ou anglosaxon (*melting pot* pour les timorés), n'écouter plus, à l'heure actuelle, que d'une oreille distraite ceux qui ont encore le courage, sans la puissance, hélas, de vouloir le relever.

Lorsque, par surcroît, s'ajoute une déformation totale de l'intelligence, de l'esprit, de la morale et de la religion, qui ne reposent alors sur aucun fondement, la chute est verticale, le choc ou réveil douloureux, sinon éphémère. C'est notre cas. Une mystique ne s'improvise ni sur commande, ni à la petite semaine, par n'importe qui, fût-il de la meilleure volonté du monde. Elle naît. Son apparition peut être fulgurante, comme elle peut être lente et sinueuse, d'autant plus tenace, sa force, détonante ou étouffée, couvant sous la braise. Personne n'y peut rien, et tout le monde y collabore. Ce sont les circonstances, l'atmosphère, l'ambiance, filles de la nécessité, qui la font surgir de l'ombre, et comme cette atmosphère et cette ambiance sont ici inexistantes, les chances sont minces...

Ajoutez qu'une presse, vénale comme toutes les presses, mais entachée en plus d'une bêtise à fendre le cœur et rédigée en un charabia immonde, entretient du seul point de vue national, chez l'élément populaire, qui n'en demande pas plus, une sensibilité à fleur de peau à tendance dite patriotique, avec des ragots empruntés de l'Ecole du soir, et vous aurez une idée de notre misère intellectuelle.

« La politique, disait Albert Thibaudet, ce sont les idées. » Cette formule s'ajoute au tempérament latin. Mais si les idées ne signifient absolument rien, même pour l'élite, surtout pour l'élite, comment assurer leur triomphe, ultime ressource de sauvetage? Je dis bien « ultime ressource de sauvetage », parce que d'aucuns prisent au-dessus de tout la conquête économique. « Enrichissons-nous, répètent-ils, emparons-nous de la finance, de l'industrie, etc. » Facile à dire. Prenons garde qu'avoir conquis trop tôt l'économie — si jamais conquête il y a, ce dont je doute fort — l'économie à ce tour ne nous plie à une conception nouvelle de la vie, je veux dire ne nous anglicise. Certes, mieux vaudrait un triomphe matériel que rien du tout. Sommes-nous réduits à cette alternative? Tout est là. Rabaisser ou négliger les valeurs spirituelles au point de les faire passer au second plan, c'est une erreur impardonnable, irréversible. Elles ont sur toutes les autres, pour une nation, l'immense supériorité d'être immortelles. Ce sont des civilisations en puissance, l'héritage commun. Rien ne dure que par elles et la conquête économique elle-même leur est étroitement subordonnée. Former le cadre intérieur des individus, puis de la nation, sans lequel l'édifice économique croulerait de lui-même, très bien. Maîtres de la place chez nous, soit, mais pas les idées, contrôle suprême. S'il est un triomphe nécessaire et immédiat, c'est celui-là et celui-là seul, qui importe d'abord. Le reste, soyons-en assurés, s'ajoutera en superfluité.

Mais le triomphe des idées exige d'abord des idées, et, imbriquant les idées, une mystique. Où les trouver? Pénurie d'idées, pénurie d'hommes capables de les mettre en lumière et d'en assumer, avec les responsabilités, tous les sacrifices.

Tel est le problème politique. Fernand LACROIX

ABRÉGÉ HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE DE LA BOTANIQUE LAURENTIENNE 1

L'HISTOIRE de la science est indissoluble à celui qui veut établir sa pensée dans le domaine scientifique. L'histoire, en effet, nous rappelle sans cesse une notion fondamentale, que nous sommes toujours en train d'oublier, à savoir: la science n'est pas quelque chose de statique, de dogmatique, de révélateur d'un bloc, mais bien plutôt quelque chose de dynamique, une marche ascensionnelle, longue et pénible, vers une vérité toujours incomplète et relative. Et c'est surtout à l'histoire de la science qu'il faut rapporter la magnifique conception pascalienne « que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ».

La connaissance de la flore laurentienne, ne couvrant qu'une petite partie du champ de la Botanique, il n'est pas question de donner ici un aperçu, même succinct, de l'histoire de la science, ni même de l'histoire de la Botanique. Mais il nous a paru utile de grouper, dans l'esprit indicé plus haut, quelques notes sur la suite des travaux botaniques qui, depuis la découverte du Canada, ont amené à leur état actuel nos connaissances sur la flore laurentienne. Nous y avons ajouté l'indication des principales sources bibliographiques auxquelles doivent revenir ceux qui se livrent sérieusement à cette étude.

Période prélinéenne

On peut dire, sans trop solliciter les faits, que la Botanique américaine est née chez les Canadiens français, et que le premier botaniste de l'Amérique fut Louis HÉBERT, l'apothicaire-herboriste de Paris, devenu le premier colon de Stadacona.

Les récits de voyage de Jacques CARTIER, de CHAMPLAIN, de LESCARBOT, du FRÈRE SAGARD et de plusieurs autres, les lettres de missionnaires connues sous le nom de *Relations des Jésuites*, et quelques autres documents encore, intéressent l'histoire de la Botanique. Une étude d'ensemble de ces sources s'impose, et donnera certainement des résultats de grande importance. Peut-être faut-il joindre aux écrits parascientifiques que nous venons de citer, *l'Histoire Naturelle et Vénérable de la Nouvelle-France* (1601) où la plume naïve de Pierre BOUCHER détaille, pour le bénéfice des cousins restés en France, les particularités frappantes de la faune et de la flore du pays.

Dans le domaine des travaux botaniques proprement dits, nous trouvons que, dès 1635, Jacques CORNU, de Paris, publiait son *Canadensium Plantarum Historia*, dont la majeure partie traitait de plantes canadiennes au moyen de textes descriptifs, et de gravures excellentes pour le temps. Dans cet ouvrage sont décrites et figurées pour la première fois certaines de nos espèces les plus remarquables: *Actaea alba*, *Actaea rubra*, *Apocynum androsaemifolium*, *Rhus Toxicodendron*, *Aquilegia canadensis*, *Asarum canadense*, etc. Le livre de CORNU est le premier ouvrage imprimé sur la flore de l'Amérique extra-tropicale.

Le dernier quart du XVII^e siècle semble avoir été une période de grande activité botanique en Nouvelle-France. C'est le moment épique de la grande aventure coloniale de la France. Missionnaires, traités et soldats poussent les carottes d'écorce jusqu'au cœur du continent, ouvrent les routes, jalonent l'immense empire. Partout, depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, des hommes instruits interrogent l'inconnu et sont jetés dans l'étonnement par la révélation d'une nature opulente et nouvelle. Là-bas, en France, dans la tranquillité du Jardin du Roi, TOURNEFORT règne sur la Botanique. Il a des correspondants au Canada, et tous les navires lui apportent des matériaux nouveaux. Michel SARRAZIN (1659-1735), médecin du Roi à Québec, le plus connu de ces correspondants, est en rapport constant avec TOURNEFORT et lui envoie les plantes les plus remarquables du pays, dont la plus célèbre, la Sarracénie, a immortalisé son nom. Un autre de ces correspondants, le sieur de DIÈREVILLE, visite la côte de l'Amérique en 1705; TOURNEFORT légua son nom à la postérité en lui dédiant le genre *Dièrevilla*.

C'est d'ailleurs à ce moment (1700) que l'illustre botaniste français publie ses *Institutiones Rei Herbariae* où la notion du genre est définitivement établie. Cet ouvrage est intimement associé à l'histoire de la Botanique laurentienne, car il porte de nombreuses traces des travaux botaniques qui se poursuivaient alors en Nouvelle-France. C'est au moyen de ce grand ouvrage, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature botanique, que nous saisissons les processus gradués par quoi se sont élaborées nos connaissances sur la flore laurentienne.

De cette même période, nous avons encore un très important manuscrit (circa 1708) resté inédit: *Histoire des plantes de Canada*. C'est l'œuvre anonyme d'un correspondant de TOURNEFORT, œuvre de botaniste professionnel, et qui témoigne à la fois d'une vaste science et d'une grande finesse d'observation. Ce document, propriété du Séminaire de Saint-Hyacinthe, n'est probablement pas un original, mais bien plutôt une copie exécutée par un calligraphe professionnel de l'époque. *L'Histoire des plantes de Canada* est le plus précieux document scientifique que nous ayons de la période prélinéenne. Des portions considérables de ce manuscrit se

retrouvent intégralement dans CHARLEVOIX: *Description des Plantes principales de l'Amérique septentrionale*, supplément au tome 4 de *l'Histoire et description générale de la Nouvelle-France*.

TOURNEFORT meurt en 1708. Le mouvement botanique semble s'arrêter de ce côté-ci de l'Atlantique. Cependant, en 1716, le P. LAFITAU, de la Compagnie de Jésus, publie un mémoire sur « la précieuse plante du Ginseng de Tartarie » qu'il vient de découvrir au Canada. Puis c'est le vide durant quarante ans, jusqu'à la visite du suédois Pehr KALM, disciple de LINNÉ. En 1749, au cours d'un voyage en Amérique, Kalm s'arrête à Québec où il se lie d'amitié avec le comte de LA GALISSONNIÈRE, lui-même grand amateur de Botanique.

Le témoignage que KALM rend au comte de LA GALISSONNIÈRE vaut d'être cité: « Quand je songe à toutes les belles qualités qui brillaient en lui, je ne puis en faire assez d'éloges. Il a des connaissances étonnantes dans toutes les sciences, mais surtout dans les sciences naturelles où il est tellement versé que quand il commençait à me parler sur ce sujet, je m'imaginais voir notre grand LINNÉ sous une nouvelle forme ». Ce parallèle du comte de LA GALISSONNIÈRE et de LINNÉ, établi par un contemporain qui les a connus tous deux, nous permet d'inscrire ce gentilhomme français parmi les grands noms de la Botanique laurentienne.

C'est à Québec aussi que KALM connut le sieur Jean-François GAULTIER, médecin du Roi comme Michel SARRAZIN, et en l'honneur de qui il créa le genre *Gaultieria*. KALM a écrit un *Flora Canadensis*, resté inédit, et dont le manuscrit a disparu. Mais ses collections sont la base des espèces canadiennes décrites par LINNÉ dans son *Species Plantarum*.

Ainsi se termine, sous une nouvelle impulsion imprimée par les travaux de KALM et la présence animatrice du comte de LA GALISSONNIÈRE, la période prélinéenne de l'histoire de la botanique laurentienne. Cette période, qui dura plus d'un siècle, fut féconde, grâce surtout au rayonnement des puissantes personnalités de TOURNEFORT et de ses associés du Jardin des Plantes. TOURNEFORT, Sébastien VAILLANT, DANTY D'ISNARD, MARCHANT, dirigeaient de loin les études et les explorations, et leurs travaux sont publiés dans les mémoires de l'Académie des Sciences de Paris.

Période post-linéenne

Avec la publication du *Species Plantarum* (1753) de LINNÉ, et l'adoption du système binaire de nomenclature, la Botanique prend une orientation nouvelle. La gloire de LINNÉ a fait oublier le génie de TOURNEFORT, et la Botanique française subit un recul dont le Canada français ressent le contre-coup. D'ailleurs, à ce moment même, nous changeons d'allégeance. La classe instruite repasse les mers, laissant les soixante mille paysans qui furent nos pères à des préoccupations matérielles immédiates peu favorables aux recherches scientifiques. Leur Botanique se réduira désormais à cette systématique parascientifique et tout utilitaire engendrée par le besoin, systématique dont nous avons analysé la genèse dans la préface de cet ouvrage (p. 4-7), à propos de la partie onomastique du folklore botanique canadien-français.

Durant les cinquante années qui suivent la cession du Canada à l'Angleterre, la Botanique laurentienne n'a que peu ou point d'histoire écrite. Mais voilà qu'au fort de la Révolution française, en 1792, nous arrivons à Montréal, après avoir étudié la flore des États-Unis durant sept années, l'un des plus ardents disciples de Bernard de JUSSEU, le botaniste-voyageur André MICHAUX (1746-1892). Comme son prédécesseur KALM, il était en mission officielle, et la sienne consistait à recueillir les plantes nouvelles pour les jardins royaux. Il est permis de croire que les événements qui se déroulaient en France, en faisant perdre de vue les jardins du malheureux Louis XVI, modifièrent le genre de recherches du distingué naturaliste.

André MICHAUX nous arrive par le lac Champlain et le Richelieu; il herborise aux environs de Montréal, où il découvre des plantes remarquables comme *Lancharis canadensis*; il descend à Québec, parcourt le bas Saint-Laurent, se rend au lac Saint-Jean et au lac Mistassini, où il découvre le *Primula mistassinica*. Du lac Mistassini il essaie, mais en vain, d'atteindre la baie d'Hudson; engagé sur la rivière Rupert, il doit tourner court à mi-chemin, à cause de l'approche imminente de l'hiver. Voyage considérable pour l'époque, difficile encore aujourd'hui! Les matériaux recueillis par André MICHAUX au cours de ses divers voyages servirent à la publication d'un ouvrage classique d'une grande perfection, le *Flora borealis-americana*. Cet ouvrage eut deux éditions conformes (1803, 1820). Il est dû à la plume d'un maître botaniste, Louis-Claude RICHARD, qui, pour une raison inconnue, ne voulut pas le signer. Cette première édition date des flores de l'Amérique, généralement attribuée à André MICHAUX, contient la description de 1700 espèces. L'herbier MICHAUX, aujourd'hui au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris, est d'une extrême importance pour les études critiques sur la flore américaine.

Le fils d'André MICHAUX, François André (1770-1855), fut également un botaniste remarquable, et, comme son père, il passa de nombreuses années en Amérique. Il a laissé un important ouvrage, *Histoire des arbres forestiers de l'Amérique septentrionale* (1810-1813), qui fut aussi publié en anglais sous le titre de: *The North American Sylva* (1859).

La seconde flore de l'Amérique, *Flora Americae septentrionalis*, a été écrite par Frederick PURSH (Friedrich PURSCH) et publiée à Londres en 1814. PURSH était né en Saxe en 1774. Il mourut à Montréal en 1820, après avoir vu ses grandes collections faites dans notre province détruites dans un incendie. Un modeste monument, à gauche de celui de sir William Dawson, marque l'endroit de sa sépulture définitive dans le cimetière Mont-Royal, à Montréal. Pour la rédaction de sa flore, PURSH fut à même d'utiliser les plantes récoltées par MENZIES (1786) au cours du voyage du capitaine VANCOUVER, celles du voyage transcontinental de LEWIS et CLARKE (1804-1806), et celles du voyage de BRADBURY (1809) aux sources du Missouri, ce qui lui permit de doubler le nombre des espèces de MICHAUX.

Les vingt années qui suivirent la publication de la flore de PURSH furent des années de grande activité en Amérique. NUTTALL, AMOS EATON, JACOB BIGELOW, TORREY, DARLINGTON écrivent des ouvrages classiques. Puis entre en scène ASA GRAY, qui toute une génération a reconnu comme l'arbitre des questions botaniques, l'auteur du fameux *Manual of the Botany of the Northern United States* (1848), sans cesse réédité, même après sa mort.

L'impulsion donnée aux études botaniques par la publication de cet ouvrage eut son retentissement chez nous, en ce sens que, quatorze ans après, en 1862, l'abbé LÉON PROVANCHER, qui néanmoins était surtout un entomologiste, publiait sa *Flora canadienne*, directement inspirée des ouvrages de GRAY et de TORREY. Ce livre fit redécouvrir la Botanique aux Canadiens français, qui l'avaient complètement délaissée depuis la conquête anglaise. Il a été, durant trois quarts de siècle, le bréviaire des amateurs de botanique canadiens-français.

L'abbé PROVANCHER était né à Bécancour en 1820; il mourut au Cap-Rouge en 1892. C'était un homme d'une initiative et d'une activité incroyables. Malgré un ministère paroissial très chargé, il se livra à des entreprises fort diverses, allant depuis la fondation d'une compagnie de navigation, jusqu'à l'introduction au pays du tiers-ordre de saint François et à la rédaction de gazettes rurales et religieuses. Mais ce n'est là qu'un côté de sa personnalité. L'homme de science qu'il était en plus, trouva le moyen de publier de grands travaux d'histoire naturelle, surtout entomologiques et botaniques, de fonder et de diriger la première revue scientifique publiée au Canada français, le *Naturaliste canadien*.

La *Flora canadienne* de PROVANCHER était un ouvrage étonnant pour le temps où elle parut et son mérite est d'autant plus grand que l'auteur travaillait seul, loin des grands centres intellectuels et loin des bibliothèques techniques; de plus, personne autour de lui ne s'intéressait vraiment à ses études. Les travaux et les découvertes des trois quarts de siècle écoulés depuis, ne permettent plus d'intituler un ouvrage comme celui de PROVANCHER: *Flora canadienne*, d'autant plus que, du fait de la Confédération, le mot Canada a reçu une toute autre signification. En 1862, PROVANCHER ignorait et devait ignorer que la flore du Canada, d'un océan à l'autre, comprend plusieurs domaines absolument distincts entre eux, et que la flore laurentienne n'intéresse que l'un de ces domaines. La *Flora* de PROVANCHER ne traitait en somme que de la partie moyenne de la province de Québec, telle que connue et interprétée de son temps. L'herbier de PROVANCHER, peu important, est au musée de l'Université Laval de Québec.

À côté du nom de PROVANCHER, se place celui d'un contemporain, l'abbé OVIDE BRUNET, né à Québec en 1826, et qui fut titulaire de la chaire de Botanique à l'Université Laval, de 1858 jusqu'à sa mort, survenue en 1876. Bien qu'il n'ait laissé aucun ouvrage important, BRUNET possédait une bonne culture botanique, et il a publié un certain nombre d'opuscules. Son herbier est également à l'Université Laval. Malgré le peu de cordialité des relations de PROVANCHER et de BRUNET, circonstance regrettable qui les empêcha de collaborer, il y avait donc au milieu du XIX^e siècle, chez les Canadiens français, une certaine atmosphère botanique. Ce n'était là d'ailleurs que l'une des manifestations d'un mouvement scientifique intéressant qui s'éteignit par la suite. Après PROVANCHER et BRUNET, la Botanique laurentienne subit encore une longue éclipse et durant plus d'un demi-siècle encore, nous vivrions sur ce très modeste capital.

Les documents publics (1886-1890) contiennent des rapports de D.-N. SAINT-CYR, conservateur du Musée de l'Instruction Publique, à Québec. SAINT-CYR (1826-1899) fit des explorations botaniques dans la région montréalaise, dans la région québécoise, sur la Côte-Nord et à Anticosti. Les rapports de la Commission de Géologie du Canada contiennent aussi, de temps en temps, des listes de plantes récoltées au cours d'explorations géologiques par J. RICHARDSON (1857), W.-S. M. D'URRAN (1860), B. BILLINGS (1861), R. BELL (1857-58, 1861 et 1879-80), A. P. LOW (1896). Il faut ajouter ici d'importants articles de George LAWSON et de A. T. DRUMMOND publiés vers la même époque dans divers périodiques de ce pays et de l'étranger.

En 1871, l'abbé J. MOYEN, sulpicien français, publie son *Cours élémentaire de Botanique* et *Flora du Canada*, réédité en 1885, et qui a été jusqu'à ce jour, c'est-à-dire durant plus d'un demi-siècle, en usage dans les maisons d'enseignement secondaire et supérieur du Québec.

Un autre sulpicien, M. H. DUPRÉ (1853-1932), a été notre principal bryologue. Il a laissé une liste fortement annotée des Mousses de la région montréalaise, liste qui dénote une grande maîtrise du sujet, et qui fait regretter qu'il n'ait pas écrit davantage.

En 1904, le Dr Joseph SCHMITT publie une thèse sur l'histoire naturelle d'Anticosti, où il donne une liste annotée de la flore phanérogamique et cryptogamique de la grande île du Golfe.

À l'Université McGill, H. D. PENHALLOW crée l'herbier de cette institution et publie des travaux de paléobotanique. Cet herbier contient aussi les collections locales du Dr A. F. HOLMES et du Rev. Robert CAMPBELL. Ce dernier a, de plus, publié de nombreuses notes dans le *Canadian Record of Science*.

Il reste à mentionner le nom de John MACOUN (1831-1920), naturaliste de la Commission Géologique du Canada, qui a fait des explorations botaniques dans le Québec et a publié le *Catalogue of Canadian Plants*; son fils, James MACOUN, a fait aussi des travaux botaniques sur le terrain et publié divers travaux. Les noms de James FLETCHER (1852-1908), botaniste de la Ferme Expérimentale d'Ottawa, et du Dr M. O. MALTE (1880-1933), directeur de l'Herbier National à Ottawa, appartiennent aussi à l'histoire de la botanique laurentienne.

Nous terminons ce rapide abrégé sans toucher à l'œuvre des naturalistes actuellement vivants. Nous avons d'ailleurs mentionné le plus grand nombre d'entre eux, comme maîtres ou collaborateurs dans la préface de cet ouvrage. On ne peut cependant omettre ici le nom du professeur M. L. FERNALD, de l'Université Harvard, qui s'identifie avec la période contemporaine des études sur notre flore. La majeure partie de ses admirables travaux est contenue dans *Rhodora*, organe du *New England Botanical Club*, qui est devenu, de ce fait, une source indispensable de renseignements pour les botanistes du Québec.

Avec la fondation des Ecoles de Science dans nos Universités du Québec, un nouveau chapitre commence dans l'histoire de la Botanique laurentienne. Le champ est vaste et presque vierge, qui s'ouvre devant les pas de la présente génération. Les seuls inventaires, phanérogamique et surtout cryptogamique, du Québec demandent l'effort concerté et longtemps continué d'une pléiade de chercheurs entraînés. Que dire des disciplines générales: Morphologie et Physiologie, Ecologie et Génétique, Phytogéographie et Paléobotanique, sillons ouverts par les grands botanistes du passé, et que nous pouvons pousser toujours un peu plus loin, vers l'infini de l'horizon, là où toutes les lignes se rejoignent dans la grande synthèse de la Nature des Choses!

Frère MARIE VICTORIN

Un an de critique faillible mais sincère

DEPUIS un an que l'ORDRE existe le titulaire de la rubrique des spectacles n'a pas chômé. Il a assisté à un nombre impressionnant de spectacles et de concerts dont il a rendu compte de son mieux. Sa seule ambition a été de servir l'art et les artistes, de rendre justice aux uns et aux autres et d'éclairer le public dans la mesure de ses modestes moyens. C'est sans doute beaucoup de prétention et ce n'est pas sûr qu'il ait toujours atteint son but.

Un critique qui ne croit pas que des artistes puissent se maintenir toujours au même niveau, surtout quand ils paraissent souvent en public, n'a pas non plus la vanité de penser qu'il se maintiendra lui-même à un égal degré de justesse dans ses appréciations en ayant presque quotidiennement à rendre compte d'un spectacle ou d'un concert. Pas plus que les autres il ne peut tout savoir ni tout connaître, et lorsque l'actualité l'oblige à parler de choses qu'il connaît moins que d'autres il peut se tromper même en s'armant de prudence et en recourant à diverses sources de renseignements. Mais au critique de l'ORDRE on rendra le témoignage qu'il ne s'est jamais trompé sciemment, qu'il n'a jamais cherché volontairement à induire ses lecteurs en erreur, à brouiller dans leur esprit l'échelle des valeurs, à leur présenter comme admirable ou simplement intéressant ce qui ne l'était pas, ou comme nul ce qui, d'après lui, méritait des applaudissements.

Malheureusement comme on a trop longtemps été habitué, dans notre pays, à tout présenter sous de faux brillants et à faire prendre des vessies pour des lanternes, le titulaire de la présente rubrique a cru devoir réagir contre cette sorte de tradition qu'il tient pour néfaste. Cela l'a obligé à appeler un inapte un inapte et un cabot un cabot. Or le nombre des cabots est infini et leur coterie puissante, bien que divisée, surtout dans un pays où la tradition dont je parlais il y a un instant permet aux médiocres de s'enrouler de nullités afin de s'assurer une supériorité relative et de mieux briller aux yeux d'un public insuffisamment averti. Un journal comme l'ORDRE ne pouvait encourager cette sorte de charlatanisme artistique ni même simplement fermer les yeux devant ce spectacle. Cela a entraîné la critique à arracher, parfois un peu brutalement, les masques.

Métier moins agréable qu'on pourrait le croire et que compense mal l'avantage d'assister gratuitement aux spectacles, surtout quand cet avantage se transforme en l'obligation d'assister à de trop nombreux spectacles dénués d'intérêt et d'y perdre son temps. Métier où l'obligation d'empêcher parfois l'émotion esthétique de vous gagner et de garder toujours son esprit en éveil même quand il y aurait lieu de dormir

ou de s'en aller, — où cette obligation, dis-je, empêche souvent de jouir pleinement d'une belle manifestation artistique. Métier étrange parce qu'aussi il vous oblige parfois à dire des choses désagréables des gens et même d'amis, ce qu'on vous pardonne difficilement même quand on sait que cela est juste ou du moins de bonne foi. Mais à cela il y a une compensation, car si ce métier vous vaut d'irréconciliables inimitiés, il vous gagne aussi d'indéfectibles amitiés et particulièrement celle des véritables artistes et des vrais amis de l'art.

Ce serait bien plus commode, bien plus simple d'avoir l'éloge facile et de distribuer les compliments à tout le monde. Mais à quoi cela servirait-il? Quand on sait que l'art chez nous est resté mort-né à cause du cabotage qui l'a atrophié, de la médiocrité triomphante qui l'a anémié et de l'indifférence générale qui l'a asphyxié, on n'hésite pas à tenter un effort de réaction, même si cela doit nous valoir quelques éclaboussures.

Être discuté, c'est déjà pour un artiste une assurance qu'il n'est pas nul et cela manque rarement d'attirer l'attention et de susciter l'intérêt de gens qui, sans cela, l'aurait ignoré ou méconnu. C'est en cela qu'il y a une critique, même rude, — et je serais presque tenté d'écrire: surtout rude — mais à condition qu'elle soit sincère et désintéressée, est en vérité beaucoup plus constructive qu'on ne le dit souvent. C'est la conviction du titulaire de cette rubrique, c'est ainsi qu'il entend son métier, tout en regrettant de blesser trop souvent des susceptibilités. Qu'on soit du moins assuré que s'il y met parfois de la rudesse, de l'âpreté ou de la malice, il n'y met jamais de méchanceté ni de malhonnêteté.

Georges LANGLOIS

POUR tout travail de
reliure de luxe et de
bibliothèque — art moderne ou ancien —
adressez-vous à

La Reliure
Philippe Beaudoin
limitée

Toute commande est remplie
avec soin et promptitude

La plus importante maison du genre au Canada LIBRAIRIE et PAPETERIE

fondée il y a cinquante ans



Nos divers rayons sont à votre service. Venez
visiter notre vaste établissement ou écrivez-nous.

LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature. Histoire. Romans. Économie sociale. Théâtre. Sciences. Arts. Manuels. Guides.

ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums. JEUX et JOUETS.

ARTICLES DE BUREAU: Meubles. Livres perpétuels. IMPRESSIONS.

ARTICLES RELIGIEUX artistiques et pratiques. ENCADREMENT

ARTICLES DE CLASSES. Dessin. Globes. Cartes murales. Tableaux d'histoire. MUSEES.

LIVRES RELIGIEUX. Musique et chant grégorien. RELIURE.

LIVRES DE CLASSES: français, latins, grecs. Saynètes et Drame.

TAPISSERIE. Papiers peints. Reliefs et vitraux. LINCRUSTA

Les catalogues de chacun de nos rayons sont envoyés
gratuits sur demande. Bien spécifier lesquels on désire.

GRANGER FRÈRES

LIBRAIRES — PAPETIERS — IMPORTATEURS

54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

1 Texte tiré des pages liminaires de la FLORE LAURENTIENNE, que publie actuellement le directeur de l'Institut Botanique, le Frère Marie-Victorin. Cette synthèse, réalisée pour la première fois, pensons-nous, est un chapitre inédit de l'histoire du Canada. Elle ne manquera pas d'intéresser les lecteurs de l'ORDRE.

LES BEAUX-ARTS

L'Ecole des Beaux-Arts

par Charles MAILLARD

LES succès répétés de l'Ecole des Beaux-Arts dans les concours interprovinciaux de l'Institut Royal d'Architecture nous dispensent, semble-t-il, d'insister sur le rôle qu'elle joue depuis sa fondation, non seulement auprès de la jeunesse qu'elle a formée, mais, par le rayonnement de son influence, auprès du grand public. On n'ignore pas que ses boursiers d'Europe ont rapporté au Canada tous les éléments nécessaires à la création des industries du fer forgé, de la poterie et de la céramique; on sait aussi que, depuis onze ans, elle a formé quarante architectes et trente-huit professeurs de dessin ou de modelage qui continuent l'influence de l'Ecole à l'extérieur.

L'enseignement de l'Ecole est gratuit. Dès la première année, il y eut 500 inscrits; en 1934, 936 élèves ont demandé leur admission. Sur ce nombre, 534 ont été admis après une sélection sévère des aptitudes, car nous nous attachons à écarter les aspirants qui regardent les arts comme un simple amusement, pour ne pas disperser inutilement nos efforts. Les talents sont nombreux et dignes d'être cultivés. Le professeur s'attache surtout à les discipliner. Ici, il doit parfois lutter contre le laisser-aller des élèves les mieux doués, dont le travail se ralentit dès qu'il se sont prouvés leur talent à eux-mêmes.

Afin de montrer au grand public le rôle dévolu aux Beaux-Arts, l'Ecole présentait, l'an dernier, les travaux variés d'un programme entièrement régionaliste; les commentaires furent unanimes devant les spécimens exposés. Projets de panneaux en émaux céramiques pour le Bureau du Tourisme de la Province; affiches annonçant le tourisme; enseignes en fer forgé ou en bois ajouré et peint pour auberges; toiles découpées pour parc zoologique ou camp de pêche; modèles de cretonnes imprimées et tapis canadiens; bas-reliefs de pierre sculptée représentant la prière au calvaire ou une scène de vie rustique; figurines de bois découpé et peint présentant des scènes et des types familiers: autant de modèles significatifs dont quelques-uns exécutés dans la matière. Nos élèves se sont mis au travail avec beaucoup d'ardeur, et nous pouvons dire que leur succès a dépassé nos espérances. Grâce à la bienveillance du gouvernement provincial, auquel nous avons conscience de rendre ici un hommage mérité, l'Ecole des Beaux-Arts s'est placée au premier rang des institutions de même ordre au Canada.

Mais une institution, pas plus qu'un individu, ne saurait vivre en marge de la société. Notre Ecole des Beaux-Arts doit participer à la vie intellectuelle dans le cadre des autres institutions. Les règlements qui la régissent n'ont pas été improvisés. L'improvisation est néfaste à toute entreprise d'éducation. Nos méthodes ont subi l'épreuve du temps, elles se sont assouplies et purifiées au creuset de l'expérience. C'est ainsi que nous avons visé, avant tout, à cultiver chez l'élève le goût du travail et la personnalité qui lui permettront, une fois sorti de l'école, d'évoluer librement dans son nouveau milieu.

Quand nous disons que l'Ecole des Beaux-Arts doit participer à tous les courants de la vie intellectuelle, nous pensons notamment au rôle bienfaisant que peut et doit exercer la critique d'art, ne serait-ce que pour compléter les enseignements de l'Ecole. C'est la critique, ne l'oublions pas, qui établira entre l'artiste et le grand public les liens de sympathie nécessaires au progrès des arts. L'œuvre plastique, comme l'œuvre littéraire, ne s'élaboré pas en vase clos, sans communications avec la vie. Pour faire office de médiatrice, la critique a besoin, elle-même, de l'autorité que confèrent la culture, l'intelligence du métier et l'amour du beau. Est-ce exagéré de dire que la critique d'art digne de ce nom n'existe pas dans notre province? Faisons observer que l'improvisation en cette matière ne saurait être profondément utile à l'artiste et au grand public. Il faut donc souhaiter la naissance de la critique d'art éclairée et bienveillante sans faiblesse. Professeurs, critiques et élèves se doivent de collaborer à une cause commune: la propagande du beau sous toutes ses formes.

Petits avantages d'un ordre royal

● Pour avoir élevé des colombes (sans être à Genève), un Hollandais, M. Fabricius, qui se rendait au Siam, se vit conférer par le roi, ardent colomophile, l'ordre de l'Eléphant Blanc.

Or, dès le lendemain, vingt jeunes filles, d'ailleurs charmantes, venaient provoquer M. Fabricius.

Il connut qu'un chevalier de l'Eléphant Blanc a pouvoir de prendre vingt femmes en légitimes noces.

Le bon Hollandais argua qu'il était déjà marié et qu'une seule épouse lui suffisait.

La sagesse, pour une fois, venait de l'Occident, au grand dam de vingt jolies Siamaises.

M. ATHANASE DAVID NOUS ÉCRIT

Cabinet du Secrétaire
de la Province

Le 8 mars 1935

A M. Olivier Asselin,
directeur de l'« Ordre »,
Montréal.

Monsieur le directeur,

Toute initiative qui vise à cultiver dans la jeunesse le goût du beau et la conscience du travail mérite des éloges. Je prends donc un plaisir sincère à vous féliciter d'avoir fait appel aux étudiants des Beaux-Arts qui se destinent au dessin publicitaire. Il ne faudrait pas croire que l'art de l'annonce soit négligeable à une époque où tout le système économique repose sur la publicité; mais ce serait aussi une erreur de négliger une occasion de cultiver, par l'entremise de la réclame, le goût d'un public nombreux, constamment sollicité par les formules américaines. Je dirais que le dessin publicitaire est de même ordre que la caricature, l'un et l'autre exigeant de l'artiste l'esprit de synthèse, le sens du relief et de l'opportunité. Ces qualités sont les premières que l'enseignement des beaux-arts doit cultiver chez les élèves, et l'initiative de l'« Ordre », en fournissant aux jeunes talents le moyen de s'affirmer, aidera dans une large mesure le travail même des professeurs.

Dans le passé, le gouvernement de Québec s'est intéressé profondément aux mouvements littéraires et artistiques et y a apporté, dans la mesure de ses moyens, une collaboration matérielle et morale de tous les instants. Personnellement, je crois pouvoir dire que je n'ai rien négligé pour assurer à la vie intellectuelle du Canada les assises matérielles dont elle a besoin, et mon seul regret est de ne pouvoir faire davantage. L'enseignement des Beaux-Arts a connu un essor considérable depuis quelques années. Je crois qu'il convient d'être optimiste. Toute une armée de talents incultes se présentent chaque année aux cours de dessin et de modelage, et, au témoignage des professeurs eux-mêmes, le nombre de ceux qui persévèrent s'accroît dans des proportions consolantes. Je ne saurais trop encourager, pour ma part, l'orientation de la jeunesse vers ces carrières réputées à tort ingrates, car le champ est toujours libre pour le talent solide ou original, soit en architecture, soit en peinture, soit dans le domaine encore peu encombré du dessin publicitaire. Là comme ailleurs, que notre jeunesse soit fidèle à la tradition française, la seule qui, en face de l'esprit anglo-saxon ou américain, assurera à ses œuvres une originalité.

Encore une fois, monsieur le directeur, je vous exprime mes félicitations pour l'œuvre utile que vous avez entreprise. Que les jeunes talents répondent à votre invitation: c'est le meilleur moyen qu'ils aient de s'affirmer.

Agréé, monsieur le directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Le Secrétaire de la province de Québec,

Athanase David



Les neuf dessins qui ornent cette page ne sont pas des annonces commerciales, mais des esquisses préparées par des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts. C'est une initiative de l'ORDRE qui, dans son édition du 23 février, proposait aux étudiants de lui adresser, à titre de suggestions, des dessins publicitaires qui donneraient à l'esprit français sa place dans un genre où l'esprit yankee a jusqu'ici régné en maître. L'ORDRE offrait aux élèves de l'Ecole des Beaux-Arts de faire les démarches nécessaires pour les mettre en relation avec les maisons d'affaires que leurs suggestions pourraient intéresser.

Voici quelques-unes de ces suggestions: les valises aux pieds du voyageur sont de M. W.-J. Browne, Greta Garbo de M. Jacques Pelletier, la chaussure que se disputent les chiens de M. Robert Pelletier, les cigarettes que le grimpeur met « au-dessus de tout ! » de M. Ernest Leduc, l'élégante à la parfumeuse de Mlle Germaine Bigras, la victime de l'insomnie de M. Joseph Lajeunesse, la théâtre engagante de M. Rhea Paul, le colosse aux bras d'acier de M. Georges Bédard, le pauvre diable enrhumé de M. Joseph Lajeunesse.

G. L.

La leçon d'un concours

par Emile VENNE

SANS vouloir accorder une importance plus grande qu'il ne sied à des travaux d'élèves, il est bon, je crois, de souligner le succès qu'ont remporté les élèves-architectes de 4^e et 5^e années à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal, dans le concours annuel et interuniversitaire de l'Institut royal d'Architecture. Car si nous devons espérer un jour avoir une architecture nationale caractérisée, le travail des écoles n'y aura pas été étranger. Pour la seconde fois en trois ans ils ont décroché toutes les timbales. Sur onze projets soumis au concours de la classe A, cette année, sept ont été primés.

Les principales écoles d'architecture au Canada participaient au concours: Universités du Manitoba, de Toronto, McGill, et les Ecoles des Beaux-Arts de Montréal et de Québec.

Trois architectes anglais de haute réputation, MM. Somerville et Lyle, de Toronto, M. Hugh Jones, de Montréal, et deux architectes canadiens-français, MM. Lucien Parent et Marcel Parizeau, formaient le jury. Pour assurer l'indépendance et l'équité du jugement, l'Institut avait pris toutes précautions d'usage: le concours était anonyme. Mêmes les noms des écoles n'apparaissent pas sur les dessins identifiés seulement par un numéro.

Le sujet proposé: Une gare maritime. Le programme très détaillé, très sévère, imposant jusqu'au cube total des constructions, souffrant même de quelques ambiguïtés, semblait, de prime abord, susceptible de brider et de restreindre l'imagination des concurrents. Il situait la gare à l'extrémité d'un môle près de l'embouchure d'une rivière et à une quinzaine de milles d'un port important. L'accostage des grands transatlantiques devant être possible de chaque côté du môle, le programme exigeait aussi une route flanquant la gare et reliant deux parcs d'automobiles prévus à chaque bout de l'édifice. Le débarquement devait s'effectuer au niveau de la gare proprement dite qui comportait un grand hall, une salle d'attente commune aux passagers de 1^{re} et 2^e classes, les services de douanes, une salle d'attente de 3^e classe avec services spéciaux, et tous autres services utiles, tels que bureaux de tourisme, de compagnies de navigation, salle de police, buffet, etc., etc. Au niveau du môle les services ferroviaires en communication directe et facile avec la gare maritime.

Il faut bien comprendre le rôle essentiel de l'architecte pour apprécier les solutions proposées par les concurrents. On considère trop souvent l'architecte comme un simple « faiseur de façades ». Il peut l'être, on le lui demande et l'on a raison. Mais il est d'abord beaucoup plus que cela. Jean Labatut en donne une définition juste et imagée: « organisateur de l'espace ». Le problème de l'architecte se résout en plan. C'est en plan qu'on détermine la viabilité d'une construction, les services, les possibilités de circulation et d'éclairage. La façade, c'est-à-dire le visage d'un édifice, solution esthétique, résulte des dispositions en plan, comme le visage de l'homme résulte de la disposition de la structure osseuse et des muscles, problèmes de solidité et de circulation.

A première vue, seuls les projets des élèves des Beaux-Arts et de McGill apparaissent viables. Les gares s'établissent en longueur sur le môle. Evidemment, comme les transatlantiques sont tout en longueur, il faut que la gare le soit aussi pour permettre une utilisation normale. Les solutions des élèves du McGill manquent d'ampleur et ne résistent pas à l'analyse. Une gare maritime où évolueraient des foules doit être vue largement, les circulations doivent être simples, directes, faciles. Mais ici, quelles complications! On passe d'un grand hall à une grande salle par un dédale de petits couloirs, de véritables boyaux. Pour s'y reconnaître il faudrait un fil d'Ariane. Les services d'une gare ne sont jamais trop facilement accessibles. On n'imagine pas des passagers débarquant d'un transatlantique et tous obligés de courir après les employés galonnés pour se reconnaître et trouver les services.

Les projets des élèves des Beaux-Arts ont fière allure. Sans discussion, ils se placent nettement à part. Les solutions sont souples, la vision est large. Ce sont des plans aérés, équilibrés, où les circulations sont aisées. Le plan de M. Morency, première médaille, est particulièrement intéressant. C'est un grand hall autour duquel tout se passe.

LA SUITE À LA 6^e PAGE

NOTA

Outre les neuf dessins qui paraissent dans cette page, l'« Ordre » a reçu d'autres travaux dignes d'intérêt et qu'il espère pouvoir publier dans quelque temps. Il en remercie vivement les auteurs et invite leurs confrères à suivre cet exemple.

La leçon d'un concours

SUITE DE LA 3^e PAGE

Symétrique, un dégagement central permet d'atteindre aussi facilement l'un ou l'autre côté de la jetée. La route d'automobile est la même des deux côtés. Ainsi, quelque soit l'accostage, la circulation des voitures peut se faire sans embarras le débarquement ou l'embarquement des voyageurs, suivant le cas. Les salles d'attente sont fort bien placées aux deux extrémités du plan. Les accès à la gare de chemin de fer sont facilement trouvés, faciles et larges. M. Morency est parvenu à concilier ce qui semblait s'exclure dans le programme : accostage possible de deux côtés du môle et circulation des autos le long de l'édifice. Sa façade est d'une belle venue. Elle exprime bien le matériel imposé : le béton armé. L'aspect marin n'est pas exagéré. C'est du bon modernisme. Le rendu, qui n'est pas à négliger dans un travail d'élèves, est très adroit et très franc.

Le projet de M. Dumais, plan second, est plein d'esprit. C'est encore un grand hall qui groupe d'enfilade tous les grands services. Le plan suggère un plan de paquebot très joli d'aménagement et de présentation. Le problème de circulation des automobiles est moins bien résolu que dans le plan précédent. Quant à la façade, elle est bien composée, elle exprime bien le béton armé et suggère aussi un navire arrêté. Il y a un peu plus de fantaisie que dans le premier projet, mais c'est une solution viable. Tout au moins il faudrait peu de chose pour la rendre viable.

Le projet de M. Lambert, première mention, offre un parti semblable de disposition. La façade se compose aussi très bien avec le môle. Par contre, M. Gariépy, seconde mention, a pris de grandes libertés. Gardant des circulations larges, les services principaux en enfilade, il fait entrer dans la gare par le petit côté : la douane, à l'extrémité opposée, forme un beau bâtiment carré qui donne comme une tête au plan. Le défaut de son parti est qu'il supprime un des parcs d'automobile et la circulation latérale. L'étude est tout en souplesse et le rendu très habile. La façade, très caractéristique, n'est pas suffisamment poussée pour lui rendre justice.

Respectant tous les grands principes d'un bon plan, c'est-à-dire l'espace largement attribué aux grands services, la souplesse et l'aisé des circulations, les projets des élèves des Beaux-Arts présentent quand même une grande variété. Ainsi, préoccupés par l'exigence du programme demandant une circulation latérale pour les automobiles, en même temps qu'il prévoyait l'accostage des deux côtés du môle, MM. Paquette et Charbonneau ont imaginé d'ingénieuses solutions conciliant ces apparentes impossibilités. Il font circuler, l'un les autos, l'autre les piétons, dans des galeries à l'entresol. (A Québec on avait trouvé aussi cette solution). Ce dispositif amusant conduit à compliquer un peu trop les escaliers.

Le projet de M. Tremblay mérite aussi la mention que lui décerna le jury. Il comporte les principales qualités des projets précédents. Il est une solution viable, assez largement comprise. Il conviendrait de signaler le plan de M. Bayard aussi, qui bien que non récompensé a de grandes qualités. Son vestibule central est un peu étriqué peut-être, et les circulations verticales ne sont pas symétriquement placées dans les deux sens, bien que la composition générale du plan soit sur deux axes. La façade, intéressante en soi, n'exprime pas le matériau avec assez de vérité. Des arcs plein-centre ne sont pas une expression juste d'un matériau moulu. On sait bien que les frères Perret ont ainsi déjà construit, mais c'était au temps des expériences, et leurs arcs étaient des membrures. Cette réserve faite, sa façade a un certain charme, elle est bien composée, bien équilibrée. La tour de l'horloge est l'une des plus jolies parmi tous les projets présentés au concours.

Des autres projets des élèves des Beaux-Arts, aucun n'est négligeable. Tous mériteraient une analyse; ils forment une classe par eux-mêmes. Il est un peu étonnant que l'un des projets soumis par l'école de Québec n'ait pas obtenu une mention. Dans l'ensemble, le plan est bien vu, il s'apparente vaguement à celui de Dumais. Mais les circulations verticales sont mesquines, et la façade est hors d'échelle. C'est dommage.

A Toronto et au Manitoba, au lieu de disposer la gare sur le môle du côté du large, ils l'ont placée à la racine. L'idée est pour le moins cocasse. Les solutions ne pouvaient plus être viables. Seulement, le jury leur a accordé une couple de mentions, avec raison, pour certaines qualités d'étude et d'arrangement sans doute.

Sculs, donc, les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts ont su traiter le programme proposé avec toute la logique et la souplesse nécessaires. C'est là un résultat de l'enseignement qu'il reçoit. A ce concours, deux enseignements étaient confrontés. L'un, français, qui subordonne les détails à l'ensemble et cherche à développer chez l'élève l'esprit d'initiative et la faculté créative; l'autre, anglais, qui subordonne l'ensemble aux détails, prêt à être « pratiqué », mais qui place l'esprit et ferme les horizons. Nous croyons que le premier est le meilleur. Les résultats du concours de l'Institut royal d'architecture nous le confirment.

Il convient aussi de remarquer l'esprit particulier, la qualité de l'enseignement de l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal. On signale ou l'on confesse

tant de défauts dans l'enseignement, chez nous, qu'il peut être consolant de découvrir des qualités quelque part. Ce peut être un cordial. Cependant n'oublions pas que ce qui constitue la qualité principale de l'enseignement à l'Ecole des Beaux-Arts, c'est qu'il est français. Cela ne serait peut-être pas suffisant. Mais il est, en outre, adopté aux malheureuses conditions de notre pays, s'il est basé sur celui de la fameuse école de Paris, la première au monde suivant l'Encyclopédie britannique, peu susceptible de partialité. En son état présent il est le résultat d'un travail patient de plus de vingt-cinq années, et c'est à M. Jules Poivert, qui m'en voudra certainement de le mettre ainsi en cause, qu'il a dû être constamment à la page. Rendons aussi cette justice au directeur de l'Ecole, M. Charles Maillard, qui l'a fait tout en son pouvoir pour rendre cet enseignement efficace.

Français ou Anglais, artiste, lettré ou pékin, s'agit-il de l'architecture canadienne prise en vrac, tous sont d'accord pour la déclarer mauvaise. A peine un tout petit lot de vieilles pierres trouvera gloire devant notre ombreuse critique, et c'est sans aucun doute de « ce besoin de respect qui s'attache aux murailles vénérables », comme disait le vieux Gradet.

On a blâmé nos architectes pour notre architecture, ils ont été chargés de tous les péchés d'Israël. Ils n'ont guère protesté. C'est que leurs responsabilités sont grandes : jusqu'aux vices cachés du sol, dit votre loi. Mais ils ne sont pas les seuls responsables. L'occasion se présentera de montrer que le marasme actuel et le détestable visage de nos villes ne leur sont pas imputables en totalité. L'architecture n'exprime jamais autre chose qu'une civilisation, et l'architecte n'est pas maître d'imposer sa pensée. « Nous ne sommes que les instruments dociles des goûts et des idées de notre temps », écrivait avec raison Viollet-le-Duc.

A nous donc de développer une civilisation, nous aurons des architectes pour l'exprimer. Nos écoles de Beaux-Arts y travailleront.

Aux élèves des Beaux-Arts de continuer leur bel effort. Qu'ils prennent garde cependant de s'endormir sur leur lauriers, car on ne chôme pas dans les écoles anglaises.

L'Université du Manitoba a remporté tous les prix en Classe B, avec des projets très bien étudiés. Et ce n'est pas la première fois que dans la classe élémentaire elle remporte des récompenses. Il est vrai que ceux qui cette année ont remporté tous les succès en classe A avaient été battus en classe B par les Universités anglaises. Ils ont plus progressé. Mais il faudrait que les élèves des Beaux-Arts sachent donner le coup de collier, l'effort brillant qui les ferait vaincre, même en classe B, toutes les écoles du pays. Alors ils auront terminé leur preuve.

Emile VENNE

Scapinades

Le gentilhomme est celui qui sait rire d'un bon mot qu'il a déjà entendu.

On dit que MM. Dupré, Sauvé et Durand sont les lampes Berger du cabinet Bennett.

L'amour ressemble à un phare d'automobile : souvent il aveugle son homme au lieu de l'éclairer.

Exemple de « merger » : un père de 12 enfants qui épouse la mère de 8 enfants.

Pourquoi les gens toussent-ils tant à l'église pendant le sermon, et pas du tout au cinéma ?

Un américain 100%, m'a-t-on dit, c'est un fou 99%.

Au comptable, il faut la grâce des états.

Différence d'atmosphère : un livre français prend souvent de la valeur en vieillissant, un livre canadien perd ordinairement la sienne.

La dernière statistique des décès nous apprend qu'il y a un mort par personne.

Les dentistes sont des gens bien à plaindre, dit Abcs. Ils en arrachent toute leur vie et sont toujours sur les dents.

TIT-PIC DE PIQUE-HARDI

Un merjaelen islandais

Une expédition organisée cet automne a exploré pour la première fois les effets d'un phénomène nouveau survenu il y a cinq ans en bordure du grand glacier de Lang Jokull, en Islande. Une extension de ce glacier avait provoqué la formation d'un lac qui ne trouvait plus son écoulement naturel. Un retrait de cette partie du glacier a livré passage aux eaux de ce lac ; on calcule qu'une masse de 700 millions de tonnes s'est écoulée en quelques jours. L'effet de cette vidange, phénomène d'ailleurs périodique, a été de créer une fort belle cascade haute de 20 mètres tombant verticalement entre les deux falaises rongées par elle.

Cadeau utile et agréable : un abonnement à l'« Ordre ».

SONNETS

Des profondeurs du vice où pourrit la vertu
Dont vous aviez, Seigneur, investi mon enfance,
Je jette un dernier cri vers votre transcendence.

Sans votre aide, je suis le chevreuil abattu
Que retient le marais gluant de la savane
Et qui meurt en languissant, comme une fleur se fane.

Dieu de jadis, voyez ma détresse ! Aidez-moi
A retrouver la vie et la voie et la flamme !
Si, comme je le crois, vous pouvez tout, ô Roi,
Arrachez ma faiblesse à son destin infâme !

L'appel des eaux a pénétré jusqu'à mon âme :
S'il n'existe d'amour ni d'espoir ni de foi,
Si tout n'est que néant, que m'endorme une lame
Et que je suive enfin l'universelle loi !

Mes jours ont la couleur du mercredi des cendres :
Il y vibre, montant de mon cœur tourmenté,
Des oraisons sans fin, repentantes et tendres.

Comme il la connaissait, ma faible humanité,
Celui qui, trois mille ans passés, dit ces antennes
Dont j'empris aujourd'hui mes oreilles chrétiennes !

Je retrouve par lui le chemin désappris
Et mon courage en ses cadences se retrempe :
C'est le sang de Joël qui bat contre ma tempe
Et qui souffre toujours d'attendre Jésus-Christ.

Comme lui, je promets de remettre le prix
Pour raviver le feu vacillant de la lampe :
Mon orgueil, j'en ferai le chien couchant qui rampe ;
Ma mollesse, une serve aux poings endoloris.

Mon âme est lasse des maximes mensongères
Et des mots dépourvus de sens : il faut lutter ;
C'est quand il est debout, seul, dans l'adversité,
Que l'homme atteste ses vertus libres et fières !

Fier et libre ? De quoi ? De crever de misères,
De souffrir et souffrir sans répit, de porter
Des cailloux à sa bouche ? Il n'est de liberté
Que pour l'âme sachant où sont ses fins dernières.

Je redeviens l'obscur paroissien de la Foi.
J'ai trop longtemps, hélas ! uni dans mens rêves
La tristesse des chairs au désespoir des livres.

Pour m'asservir encore à leur faillible loi.
Je replie aujourd'hui ma voyageuse tente
Et rentre dans vos rangs, Eglise militante !

Alfred DES ROCHERS

Extraits du
Retour de l'enfant prodigue,
recueil à paraître prochainement.

Notre paresse intellectuelle est-elle incurable ?

L'UN de nos aînés, qui durant toute sa vie a consacré à l'avancement des lettres et des sciences les loisirs que notre génération donne aux cercles d'abrutissement collectif et aux exhibitions barnumiques, écrit : « Je suis de plus en plus pessimiste, et la paresse intellectuelle des nôtres est telle que je me demande si notre atrophie cérébrale est devenue incurable. »

C'est le diagnostic d'un connaisseur et qui a le mérite d'être aussi franc que dénué de vantardise.

Pour vérifier s'il est juste, constatez que nos deux « mères patries », et avec elles le monde civilisé, admettent explicitement ou implicitement que notre force de résistance est un souvenir et que nous ne comptons plus. Songez aussi à l'éveil que sonnèrent avec succès le NATIONALISTE en 1904 et le DEVOIR en 1910, éveil dont profitèrent l'ACTION SOCIALE à Québec, le DROIT à Ottawa, et plusieurs feuilles régionales ; puis notez la corruption d'idéal qui voue désormais cette « bonne presse » à la culture vaseuse de l'aboulie chez les enthousiastes et les résolu de naguère. Avec dans l'esprit cette équation impossible du passé et du présent, peut-être même concluez-vous que « notre paresse intellectuelle » est un euphémisme, et qu'il serait plus vrai d'écrire : les barbouilleurs ont réussi à changer notre apathie coutumière en antipathie à l'égard des valeurs intellectuelles. Et ce qui, est encore plus désespérant, c'est que le zèle des bergers paraît aujourd'hui s'exercer par tous les moyens à la propagation des moutons les plus avariés et à l'étouffement systématique des sujets normaux.

Inutile de répéter qu'un tel état d'esprit nous mène fatalement à la mort : l'histoire universelle le montre à chaque page. Un peuple dépourvu d'intellectualité et de spiritualité ne constitue qu'une poussière d'individus, sans cohésion, sans force et sans durée. Il est la voie battue, ouverte d'avance aux hasards de tous les genres de conquête. Et le Québec ne fait pas exception : les annales des cinquante dernières années sont celles de l'affaiblissement et de la conquête de son âme par l'étranger. Les empiétements ininterrompus de nos alliés dans la Confédération et le dévouement continu de l'influence yankee effritent tous les jours silencieusement nos moines sans résistance. Le peuple américain a beau être le plus ventueux et sablonneux de la civilisation occidentale, il domine notre mollesse de caractère et notre absence d'habitudes mentales au point de nous avoir fait troquer déjà la meilleure partie de notre héritage moral pour la moitié la plus déguêlée de ses mœurs de parvenu. Pour toute richesse intellectuelle, il ne reste plus qu'à la Canada française que sa vieille manie de se contenter de très peu, mâtinée du bagout des innombrables sous-Babbits que forment nos associations.

On se doute bien que je n'esquisse pas ce tableau pour le plaisir de donner une forme quelconque à la nullité qui est informée par essence. Mais la gravité exceptionnelle de notre mal étant indiquée, elle devrait

poser d'elle-même, comme une mise en demeure exigeant une réponse immédiate, cette question : Voulons-nous vivre ou mourir ? Nous contenterons-nous de notre mortelle assiduité près du néant, ou bien déciderons-nous de recourir à l'œuvre de l'esprit, la seule force qui tire l'homme de l'enlèvement dans le matérialisme, qui lui donne une prise sur la nature, qui interpose sa résistance comme un écran entre un peuple et les influences dissolvantes du dehors ? Notre seule chance de survie, c'est que nous nous guérissions d'abord de notre paralysie infantile. Et si le traitement incombe d'abord à nos éducateurs, la presse pourrait y apporter le puissant concours de ses moyens et créer une atmosphère autour d'un idéal propre à remuer notre indifférence.

En fait d'éducation — je l'ai déjà écrit et je le répète — il ne peut suffire de nous jeter comme de la poudre aux yeux des réformes toutes matérielles de programmes. C'est l'esprit de notre système éducatif qu'il faut changer. On a déjà pris de grands airs pour montrer la stérilité de notre enseignement supérieur : on aurait mieux fait d'indiquer quels miracles la Providence s'est engagée à produire, à l'université, avec des étudiants sans curiosité intellectuelle, que l'on a dressés pendant huit à dix ans à passer des examens tout formels et à croire que cela seul importe. En fait, ce n'est pas à l'Université mais à l'école secondaire que doit se faire le choix d'une élite, l'éveil et la culture de ses facultés. Sans sujets possédant la volonté et les moyens de s'instruire, il n'y a pas d'espoir d'améliorer notablement ni les résultats universitaires, ni l'enseignement primaire, ni l'éducation familiale.

C'est pourquoi ceux qui ne veulent pas circuler jusqu'à épuisement dans un cercle vicieux se tournent vers l'enseignement secondaire d'abord. Aussi, tout ce que je redemande à nos universités, c'est d'être de leur influence prépondérante pour la rénovation de l'éducation classique. En d'autres mots, c'est ou bien de fermer leurs portes ou d'exiger que les baccalauréats soient désormais des enquêtes pures et simples sur l'éveil et le degré de croissance des facultés de l'élève, sur ses habitudes et méthodes de travail, tout cela au moyen de dissertations libres (non pas machinales ou apprises par cœur) sur les matières du programme. Sous le présent régime de baccalauréat et d'examen, où l'on s'enquiert seulement si l'élève fut bien obéissant à l'argument d'autorité, les véritables éducateurs resteront toujours d'infinies exceptions. Pourquoi ? Mais pour faire apprendre, d'autorité, des manuels par cœur, pour faire traduire mécaniquement, toujours d'autorité, des bouts de textes latins ou grecs, un automate est bien plus utile et bien plus souhaitable qu'un éducateur. Tandis que si l'on transforme l'esprit des baccalauréats afin de savoir si l'on a réussi l'éducation des facultés plutôt que le bourrage de crâne, les professeurs de l'enseignement secondaire, sous la poussée de l'intérêt, s'appliqueront à alimenter la curiosité de l'élève au lieu de la tuer. Par souci de réussir, ils dirigeront la jeunesse vers des lectures pro-

fitables au lieu de lui amarrer l'esprit à la stérilité des manuels et des livres insipides. Et plutôt que d'interdire toute appréciation qui n'est pas conformiste, toute objection qui révèle la vie de l'esprit, les professeurs chercheront d'eux-mêmes à éduquer le sens critique, principal moyen de formation scolaire et de culture post-scolaire. Tant que cette réforme, aussi élémentaire qu'essentielle, ne sera pas mise en vigueur, on accumulera en vain les réformes matérielles, soudées d'excuses à la camomille : la bêtise antipédagogique et meurtrière prévaudra à tous les degrés de l'enseignement, et notre peuple continuera de gauchir, de pencher sous le joug de la matière son âme hébétée.

Quant au journal, quoique tout vaut mieux que le spectacle d'une impuissance intellectuelle apparemment radicale, l'entée sur l'exploitation sans vergogne de la sottise, il ne devrait pas hésiter à tenir en vedette un problème qui met en jeu la vie même du Canada français. Les idéaux qui vivifient l'âme d'un peuple mourant, et qui ne s'en rend pas compte, ne semblent pas très nombreux. Ils ne sont pas moins d'une nécessité primordiale. Nos deux esprits les plus clairs-voyants, MM. Olivier Asselin et Lionel Groulx, sont tous deux convaincus de ce besoin immédiat d'un idéal chez notre peuple. Le premier suggère que nous pratiquions intensivement la greffe sur la culture française, le second que nous cultivions un dragageonage plus suivi sur notre passé. La puissance de ces deux moyens me semble d'autant plus limitée qu'elle présume un esprit déjà en éveil, je veux dire : qu'elle se subordonne à une irréalité. Ces éléments les plus traditionnels et les plus stables de notre nutrition, notre paralysie les rend aujourd'hui inefficaces. Quel sursis aura la vertu de tirer le Canada français de son insensibilité ?

M. l'abbé Groulx en a découvert un (en vérité, des fonctionnaires et étudiants québécois débattaient sans cesse la question du séparatisme dès 1916) : et s'il s'amuse à surfaire le prestige d'un passé adonné bien plus aux soucis matériels qu'aux valeurs spirituelles, c'est sans doute que son caractère sacerdotal lui interdit de diriger la campagne pour notre sortie de la Confédération. N'y aurait-il aucun journal qui ferait du séparatisme l'article premier de son programme et de ce sujet le problème le plus important du Canada français ? C'est, à l'heure présente, le seul idéal propre, sinon à conquérir tous les cœurs et à unifier toutes les âmes, du moins à secouer notre insouciance et à nous redonner le mouvement de la vie. Le seul fait de nous intéresser à notre propre sort nous tirera d'un abîme d'impuissance. Et alors, on pourra nous proposer avec de belles chances de succès les excellents toniques de la culture française et des leçons de notre histoire.

Aujourd'hui, notre passivité est telle que l'Etat fédéral peut impunément méconnaître nos droits fondamentaux, s'approprier les revenus qui nous appartiennent par le contrat fédératif, refuser de nous concéder la part des crédits à laquelle nous avons droit, s'immiscer dans notre droit civil et le transformer, installer son esprit hétérogène dans nos mœurs sociales et familiales, et nous donner de très menus coups de pieds au derrière par-dessus le marché. Et nous ne songeons même pas que l'habitude de tout subir fait taire bien vite ce qui d'abord nous oppresse et que ces empiétements bornent de plus en plus étroitement nos velléités et nos projets de réaction future.

Si le journalisme canadien-français n'a même plus le courage de discuter si nous allons vivre ou mourir, et si notre éducation continue de se faire à rebours, c'est que d'ores et déjà nous sommes radicalement vaincus et que, dans le Canada français, il ne faut pas même compter sur la puissance de l'esprit qui ressuscite ce qu'on a voulu tuer, qui rend à l'homme ce qu'il a quitté et qui fait toujours parler plus haut ce qu'on fait taire en lui. Attendons quelques mois, et nous verrons si nous devons sans espoir accepter la défaite et si mon correspondant a raison d'écrire que « notre atrophie cérébrale est devenue incurable ».

Albert PELLETIER

N. D. L. R. — Séparatiste, l'ORDRE l'est, mais il est encore davantage nationaliste, et il estime qu'on ne se sépare avec succès que les éléments capables de se tenir tout seuls. Commençons par préparer notre indépendance ; nous la réaliserons ensuite.

Patine artificielle

On avait jusqu'à présent, toujours considéré la patine comme étant du carbonate de cuivre basique et jamais encore on n'était parvenu à la reproduire artificiellement.

Après avoir fait des analyses très exactes de patines recueillies sur les toits et d'autres objets, Freeman et Kirby ont constaté que celles-ci étaient constituées de sulfate de cuivre basique.

Cette observation a permis de trouver des méthodes rapides de production de patine. Trois procédés peuvent être mentionnés : l'exposition du cuivre métallique à l'action d'un mélange d'anhydride sulfureux et d'anhydride carbonique ; l'utilisation de l'objet en cuivre à patiner comme anode dans un bain d'électrolyse contenant 2 pour 100 de sulfate de sodium, 4 pour 100 de soude caustique et 1 pour 100 de cyanure de sodium ; enfin, l'aspersion de la surface du cuivre décapé avec une solution à 10 pour 100 de sulfate d'ammonium.

Dans ces conditions, on obtient au bout de vingt-quatre heures une patine adhérente qui demanderait douze ou quatorze années pour se former par voie naturelle.

LES LECTEURS DE L'« ORDRE » VOUDRONT ENTENDRE

à l'IMPERIAL, jeudi soir le 14 mars, à 8 h. 30,

L'INCOMPARABLE **Chaliapine**

Billets en vente chez Lindsay, Archaubault et au Théâtre.

Places : \$1.15 et \$2.65 (taxe comprise)

Régie du réclat : PAGER-GOULET.

Le « duce » en famille

D'une intéressante lettre de M. Gentizon au TEMPS, sur « l'homme qui depuis treize ans imprime l'ordre et le rythme à la vie entière de l'Italie moderne », nous extrayons ce paragraphe sur sa vie de famille :

Il continue de vivre des plus retirés. Il est sérieux, honnête, vertueux. Sa vie familiale est le modèle des foyers italiens. Il passe généralement ses soirées parmi les siens. Il lit alors ou surveille les devoirs scolaires de ses enfants. En dehors de sa charge d'Etat, son existence est presque monastique. Ses repas se composent le plus souvent de légumes et de fruits. Il ne fume pas. Il ne boit un peu de vin que dans les réceptions officielles. A ce régime, complété par l'exercice journalier des sports, aucune trace d'embonpoint. Pas de graisse. Mais des muscles, de la vigueur. Ses goûts en somme sont restés villageois. Dédaigneux de toute richesse, il vit dans le plus simple appareil. L'argent lui est indifférent. Par une lettre en date du 22 novembre 1928 il a renoncé à tous ses émoluments de premier ministre. Il est vrai qu'il est resté propriétaire du journal qu'il a fondé, le POPOLO D'ITALIA. Mais son désintéressement n'en est pas moins absolu.

Vers l'application universelle du système métrique

La question de l'application universelle du système métrique décimal pour les poids et les mesures est actuellement à l'étude à la Chambre de commerce internationale, qui a constitué à cet effet, à la demande de son comité national norvégien, un comité dont la première réunion s'est tenue récemment. Depuis la guerre, une douzaine de pays se sont ajoutés à ceux qui appliquent officiellement le système métrique : l'introduction universelle du système pose principalement la question de son adoption dans l'Empire britannique et aux Etats-Unis d'Amérique.

Contrairement à certains journaux, l'« Ordre » n'est pas un journal où il n'est permis d'avoir de l'esprit que dans un certain « coin » et, pour la bonne réputation du journal, anonymement.

THEATRES ET CINEMAS

Théâtre STELLA

PL 1166 4652, rue St-Denis

2^e SEMAINE

Commençant lundi soir, 11 mars

VAS-Y, FRANCIS !

Revue en 3 actes et 24 tableaux par Henri Létourneau

Fred BARRY, Germaine GIROUX, Ernest LOISELLE, Lucile TURNER

Matinées : mardi, jeudi, samedi et dimanche

Soléc : 75c et 60c-Matinée : 50c et 35c

Saint-Denis

UNE FEMME, DES EMERAUDES... ET L'AMOUR

Il n'en faut pas plus pour faire un bon film

LE MIROIR AUX ALOUETTES

avec Pierre Brasseur et Edwige Feuillère

SECOND FILM A L'AFFICHE

Le héros de tant de succès fameux

Constant Rémy avec Marie Bell

dans

POLICHE

CINÉMA de PARIS

Seconde et dernière semaine

VICTOR FRANCON

dans

L'AVENTURIER

La critique locale, qui a la réputation d'être on ne peut plus sévère, n'a trouvé rien à reprendre à ce beau film.

Voyez-le avant qu'il quitte Montréal !

Ce qu'il faut à notre jeunesse

Ah! le mal de produire
obsède ma jeunesse!
(Robert Choquette)

TEL est le cri unanime qui devrait s'échapper de la poitrine de notre jeunesse comme dans un désir d'ultime libération. Libération par la pensée, libération par l'action. Tout jeune homme doit porter en lui une réserve d'énergie physique et spirituelle qui ne demande qu'à se dépenser. A celui qui entre dans la vie, libre de tout lien, le monde s'offre comme une bête à dompter. Tous les espoirs lui sont permis: aucun effort ne lui est défendu parce qu'aucune œuvre ne dépasse ses moyens. Tant il est vrai que l'enthousiasme ne connaît pas d'obstacle!

L'enthousiasme, tel est le sentiment qui devrait animer la jeunesse canadienne-française. L'enthousiasme, c'est-à-dire la confiance en soi et l'impétuosité d'agir. Or le nombre de ceux que le mal de produire obsède est infime. D'une part un petit groupe se donne des airs supérieurs parce qu'il pratique le dilettantisme; de l'autre, quelques individus de bonne volonté se heurtent à l'apathie générale, faite d'ignorance et de préjugés. Dans les yeux des jeunes ne brille pas la flamme de la passion; notre jeunesse végète, au sens littéral du mot; elle ne réfléchit ni ne s'émue: elle existe simplement. Morne et désabusée, elle ne songe qu'à ses propres besoins. Elle se lamente sur la triste sorte à lui fait et n'aperçoit pas l'avenir lumineux qui s'ouvrirait devant elle si elle voulait vraiment agir. Les difficultés actuelles devraient, au contraire, être pour elle un stimulant. Comme dit M. Abel Bonnard, les jeunes d'aujourd'hui « doivent sentir monter en eux l'orgueil de la nation dont ils font partie. Je n'ai garde d'oublier ce qu'ont de particulièrement rigoureux les conditions de leur vie présente. Du moins ils peuvent avoir la fierté de voir qu'il leur est beaucoup demandé ».

Le mal de notre jeunesse est de ne pas voir plus loin que son entourage immédiat; à cause de cela, elle ne se rend pas compte du rôle qu'il lui appartient de jouer dans la vie de la nation. C'est avec raison que certains pays ont le culte de la jeunesse. C'est celle-ci qui, par l'apport de forces nouvelles, permet à un peuple de se développer. Si le Canada français a si peu progressé jusqu'ici, c'est qu'on n'a pas su préparer la jeunesse. On constate chez celle-ci les lacunes qu'il est urgent de combler.

D'abord, notre jeunesse manque d'idéal. C'est là qu'est le point de départ. A l'origine de toute action se trouve le rêve: rien de positif et de durable ne peut être entrepris s'il n'y a, au début, un puissant désir engendré par une conviction profonde. Certains jugent les rêves des parasites de la société. Pourtant, ce sont eux qui, par la recherche de la perfection, font progresser le monde. Un idéal est une semence que chacun peut cultiver selon ses dispositions et ses capacités, selon ses goûts et ses aptitudes. Toute idée possède une force de rayonnement à laquelle on ne saurait opposer de limites: parce qu'elle est immatérielle de sa nature, donc susceptible d'être adaptée à tous les milieux et à toutes les circonstances. L'idéal est nécessaire à l'accomplissement de toute œuvre humaine parce qu'elle combat la tendance naturelle de l'homme au moindre effort. Si notre jeunesse n'agit pas, c'est qu'elle ne trouve aucune raison d'agir, qu'elle ne se propose aucune poursuite, en d'autres termes, qu'elle manque d'idéal.

Une autre chose manque aussi à notre jeunesse, c'est l'esprit d'initiative. Chacun comptant sur son prochain, il arrive que personne ne bouge ou à peu près. Surtout, on a peur d'être original. A l'âge où l'on n'a guère acquis d'habitudes, on devrait se signaler par l'audace de ses desseins. Au contraire, on se fige dans un conformisme étroit et stérile. Par une atrophie de l'esprit, on n'imagine rien de neuf et si parfois on trouve quelque chose, on craint de le manifester. Tout en ignorant le ridicule, on souffre d'un respect humain excessif. Il faudrait, pour le vaincre, un courage qui s'opposerait victorieusement à l'apathie populaire.

Il manque enfin à notre jeunesse la volonté. Le défaut de volonté est une paresse morale qui va de pair avec la paresse physique. Celle-ci qui se manifeste dans les moindres choses, par exemple dans l'allure insouciance de nos jeunes gens, est un signe certain de la parfaite indifférence de leur esprit. Notre jeunesse a peur de l'effort, elle a peur du travail. Pourtant, le travail n'est au fond qu'une affaire d'habitude. Car le travail, qui procure la satisfaction du devoir accompli, donne aussi, outre des résultats positifs, une plus grande facilité de travail.

Or les lacunes que l'on constate chez notre jeunesse viennent de ce qu'elle n'a pas appris à penser. En effet, faute de penser, elle est forcée d'imiter les autres et de se contenter de formules toutes faites; d'où manque d'initiative. Faute de penser, elle ne se rend pas compte de la médiocrité de sa situation; d'où manque d'idéal. Faute de penser, elle ne voit pas la nécessité d'agir; d'où manque de volonté. Mais qui donc lui apprendra à penser, si ce n'est les éducateurs?

Il faut le reconnaître, notre enseignement actuel ne force pas la jeunesse à penser. La science livresque qu'elle acquiert établit une cloison étanche entre son intelligence et sa volonté, entre son savoir et son action. C'est ce qui la fait douter de la valeur de la culture générale. Dans les matières qui devraient meubler le plus son esprit elle ne voit que des

données incohérentes qui ne sont pour elle d'aucune utilité. Elle considère les lettres, l'histoire et la philosophie par exemple, comme des éléments de culture purement spéculative, alors qu'il n'en est rien. S'il était parlé, au lieu d'être surtout écrit, notre enseignement serait infiniment plus effectif. Il ne saurait être question évidemment de supprimer tout à fait le manuel, mais il faudrait le réduire au rôle d'aide-mémoire.

Pourquoi se servir du latin dans l'étude de la philosophie? L'élève qui apprend cette science dans cette langue morte est porté à considérer cette matière comme morte également, d'autant plus que le latin philosophique est un latin barbare, qui est au latin classique à peu près ce qu'est le français du Canada au français de France. Ainsi l'élève doit faire un double effort pour étudier la philosophie dans une langue étrangère. Et puis, comment concevoir une éducation philosophique sans un enseignement de l'histoire de la philosophie? L'étude de l'évolution des doctrines philosophiques au long des siècles pourrait bien mieux insuffler à notre jeunesse l'esprit philosophique que l'assimilation patiente de thèses sèches. Evidemment on ne peut aujourd'hui enseigner la philosophie à la manière de Socrate; mais on peut reconnaître, avec le Père Césaire Forest, que chez nous « la science philosophique ou théologique ne se contente pas d'être intransigente sur le vrai indiscutable, ce qui est son devoir, mais qu'elle se fait trop souvent défiante, grincheuse, insuffisamment ouverte à tout ce qui pourrait l'enrichir et la nuancer »; il reste encore à « créer chez nous une philosophie vivante, rayonnante, qui puisse pénétrer toute notre vie nationale ».

En ce qui concerne l'histoire, son enseignement a fait l'objet de commentaires suivis dans les journaux. L'emploi trop répandu de la méthode mémoristique et le manque de coordination dans ses divers aspects ne permettent pas de tirer de cet enseignement les précieuses leçons qu'on pourrait en dégager.

Quant à l'étude des lettres, des maîtres compétents ont affirmé qu'elle ne fournit pas à ceux qui s'y adonnent une culture littéraire satisfaisante. La pratique des versions grecques et latines en vrac est rebutante et ne semble pas produire les résultats désirés. Au contraire, une traduction commentée des textes latins et grecs, avec une bonne version française en regard, rendrait impossible l'ignorance totale des œuvres et de la pensée de Cicéron, de Platon ou d'Aristote après cinq ans d'études.

Il faudrait que toutes les matières de notre enseignement aient une vertu éducative évidente pour tous. Si l'on veut faire saisir à la jeunesse la valeur d'une culture générale, il faut appuyer l'enseignement sur la réalité, le rendre en quelque sorte plus pratique, sans lui faire perdre de sa portée universelle. C'est alors que la jeunesse, se rendant compte de l'immense pouvoir d'action dont elle dispose et inspirée par les vastes horizons qui lui auront été découverts, mettra sa volonté d'agir au service d'un idéal digne d'elle. Cette méthode, appliquée à tous les degrés de l'enseignement, préparera une classe moyenne apte à seconder une classe dirigeante soucieuse de ses responsabilités.

C'est en cultivant sa faculté de penser qu'on fera disparaître les défauts de la jeunesse actuelle. Pour y arriver, il faut un enseignement dégagé des cadres étroits qui l'enserment et limitent son champ d'influence. Le jour où la jeunesse aura appris à penser, le Canada français sera sauvé. N'en avons-nous pas déjà quelques preuves?

Jean-Claude MARTIN

L'Iliade et la guerre de Troie

Sous ce titre, le général Dousmanis, ancien chef de l'état-major général de l'armée grecque, a publié, en grec, un ouvrage qui a l'exceptionnel mérite de découvrir à l'Iliade un intérêt nouveau. Il a étudié l'immortelle épopée au point de vue militaire. En technicien, il démontre, par exemple, qu'Agamemnon fut un déplorable tacticien, ne cherchant qu'à tuer des ennemis, alors qu'Achille tendit, plus intelligemment, à la rupture du front adverse. Cet ouvrage du général Dousmanis, appuyé de lumineuses citations, ouvre aux études homériques un champ inattendu. (Du JOURNAL DE GENÈVE)

N'insultez pas les postes allemandes

Une Tchecoslovaque résidant à Berlin a été condamnée à deux mois de prison — à trois en appel — pour avoir attenté à la majesté d'une administration allemande. Dans une lettre que la censure a ouverte, probablement afin de s'assurer qu'elle ne renfermait pas de valeurs, la dame racontait, en s'en plaignant, un différend qu'elle avait eu avec un bureau de poste. Le jugement porte que la mécontente méritait une dure punition pour avoir, elle étrangère, violé les lois de l'hospitalité et avoir manifesté une mentalité antigermanique.

Les cadeaux les plus agréables sont les plus utiles. Exemple: un abonnement à l'« Ordre ».

Les amateurs de beaux meubles s'adressent à

PAUL SMET

qui transforme leurs vieux meubles et en crée de nouveaux pour eux. Une visite à son atelier est convaincante. Prix modiques.

« SERVICE ANNIVERSAIRE »

LORSQUE Pierre Boucher m'a demandé un article pour le bout de l'an de l'ORDRE, j'étais fort dépourvu. Je fais mon ordinaire des écrivains canadiens, mais les écrivains canadiens n'écrivent plus. Mon ami M. Valdombre est muet depuis des semaines, et son ami M. Grignon semble avoir abandonné la carrière des lettres. Quand le lion des Laurentides est atteint d'aphonie, c'est un bien mauvais signe pour nos lettres. Et alors de quoi faire mon article anniversaire? J'ai ruminé pendant quelques minutes fumisteries et farces, mais aucune ne me paraissait drôle. Sauf peut-être de transcrire tout simplement un article de Fournier du temps où il écrivait dans l'ACTION: je le sais, parce que je compulse en ce moment les cinq années de ce journal; les moindres fantaisies de cette gazette, qu'elle soient signées par Fournier ou par M. Asselin, valent pour la langue, le ton et le bon sens ironique tout ce que nous avons lu depuis dans nos hebdomadaires ou quotidiens.

Mais tout cela ne m'a pas fait un article. Et, à court de sujet, je m'en suis rejointre l'ancien quatrième ou cinquième secrétaire de M. Duranleau, M. J.-L.-K. Laflamme, qui put m'obtenir une entrevue grâce aux bons offices du vingtème secrétaire de notre huronnesque amiral. Je voulais enfin savoir ce que M. Duranleau pensait de l'ORDRE.

M. DURANLEAU (postillonnant, il va de soi, et grattant la cicatrice héroïque de sa main droite). — Je lis l'ORDRE tous les jours. Vous savez que, tout amateur de golf que je suis, je suis un fils de la vallée du Richelieu, que je me targue partout de mes origines: je veux cependant rester. Et, à cause de l'ORDRE, je resterais. Ce journal ne fait pas grand état de mon intelligence, mais il ne rate jamais l'occasion de citer mon nom. Amateur de psychologie populaire que je suis, je ne saurais que m'en réjouir: répétant sans cesse que je suis le *minus habens*, pour tout dire, l'imbécile de mon ministère, votre journal finit par créer un Duranleau mythologique. Comme Chaplin avec ses godolits, je demeurerai dans l'histoire l'Amiral de navires qui ne sont jamais partis. C'est à l'ORDRE que je le devrai. Et puis (mais ne le répétez pas), l'ORDRE ne ménage pas cet être néfaste qu'il appelle Arthur Sauvé: c'est assez pour que je demande à M. Simard de renouveler mon abonnement.

Je m'en fus après rendre visite à M. Arthur Sauvé. Bien entendu, M. Sauvé, somnolant, rêvait à M. Duranleau. Son secrétaire, M. Grondin, un fez sur la tête pour lui faire croire qu'en un tournemain il était devenu M. Jean Bruchési, lui frappant la bave droite d'un numéro de l'ORDRE, l'éveilla.

M. ARTHUR SAUVÉ (pendant toute notre conversation, il tendra la main, comme pour saisir un verre de *ginger ale* absent). — L'ORDRE, oui, l'ORDRE... Vous savez que j'ai été journaliste, je n'ai jamais écrit une ligne, mais je fus cependant journaliste. Et je crois que je redeviendrai journaliste. Et journaliste militant. Duranleau m'agace: dans ses tiroirs, il a pour le moins quinze cents photos de lui, en windser, en pékin, et même en Duranleau; et quant à moi, c'est à peine si deux ou trois fois on m'a portraituré un verre de *ginger ale* à la main, ou à califourchon sur un chameau authentique. Mais laissez-moi dormir... Dites au directeur de l'ORDRE que je lis son journal à la Bibliothèque nationale: j'ai été assez longtemps dans la vie publique pour qu'au moins j'épargne au soir de ma vie...

La munificence de M. Duranleau, qui venait de toucher un enjeu confortable dans un concours de golf en chambre, me permit de revenir à Montréal. Tout de suite, pour me débarrasser de cette corvée d'interviews, je rendis visite à M. l'abbé Z., historien de toutes les paroisses de la province de Québec,

et, au surplus, de mauvaise humeur depuis le petit séminaire.

M. L'ABBÉ Z. — Ne me parlez pas de l'ORDRE. Ce journal est gallican, car il ne loue pas comme il se doit le Père Louis Lalande et l'abbé Gingras. Ce journal est janséniste, car M. Lucien Parizeau admire Pascal. Ce journal est schismatique, car M. André Bowman suit trop souvent les opinions de M. Jacques Bainville. Ce journal est hérétique, car son directeur est encore l'ami fidèle de feu Jules Fournier, qui fut irrespectueux à l'endroit des évêques irlandais. Ce journal est impie, car il recommande la lecture des journaux français. D'ailleurs l'ORDRE, qui n'a pas été encore condamné *ex cathedra* l'est de fait, si l'on veut s'en tenir aux règlements de la Congrégation de l'Index: ne me parlez pas de l'ORDRE.

Au sortir du presbytère, je rencontrai un placier en titres de mines. Je ne veux pas vous dire qu'il était, parce que je ne veux pas que le service de publicité de l'ORDRE augmente le montant de ma note: M. P. B. m'a proclamé le Don Juan du journal la semaine dernière, et cela suffit. Disons donc que je causai avec le courtier en titres de mines Albert Ferland (au fait, ce poète vit-il encore?).

ALBERT FERLAND. — Mon cher ami, vous collaborerez à un triste journal. On cherche chez vous le juste milieu, ce qui est la stupidité même. Etes-vous capitalistes, êtes-vous les défenseurs du peuple? Nous ne le savons pas. Et pourtant vous devriez être convaincus qu'on ne fait guère d'affaires en ce moment si l'on n'a pas une teinte de socialisme. Vous n'êtes pas à la page. Les articles qu'a donnés votre directeur sur les conseils d'administration et leur responsabilité... Quelqu'un me disait l'autre jour que l'ORDRE, tout en étant un journal d'ordre, faisait plus que tout autre pour l'honnêteté sociale et financière. C'est un ambigu qui ne me va pas. Vive le business et aussi vive le socialisme, pour nos affaires!

Ayant choisi le pseudonyme d'Albert Ferland pour camoufler quelque placier, je ne pouvais pas ne pas rendre visite à Albert Ferland en chair et en os. En os surtout, car ce poète que nous présente une réclame des cigarettes Buckingham n'a pas les bonnes joues d'Albert Drexel ou de René Chopin: sa maigreur est aussi poétique que sa stature est critique.

M. FERLAND. — Je lis l'ORDRE, cela va de soi. D'autant que je corrige la ponctuation de mes premiers poèmes et que je me propose bien de demander à votre directeur de les publier sous leur nouvelle forme: virgules et points d'exclamation inédits. Cependant votre journal ne me plaît pas. Vous semblez ignorer qu'il existe une littérature canadienne, qu'il existe des génies canadiens. Je ne veux pas parler inconsidérément de moi, mais vous savez cependant que j'eus, lors du Congrès eucharistique, une rougole pieuse et poétique, et que je publiai le *Christ à Ville-Marie*. Personne n'a cité mon nom depuis ce beau jour. J'attendais beaucoup de l'ORDRE, mais conspiration du silence. Cela juge.

Je voulais ensuite voir M. Pierre Boucher. Sa porte était close. Je soupçonne cependant qu'il était à la chasse des fautes d'orthographe qui émaillaient le dernier article que je lui ai soumis, et aussi le dernier que lui a soumis, sous le pseudonyme de Paul Angers, M. Dupire du DEVOIR.

Berthelot BRUNET

1 Quel menteur que ce Brunet! Il sait très bien que Ferland vit encore! — N. de la R.

La plus lourde épreuve de notre histoire¹

JE SUIS né dans un pays de colonisation, au milieu d'hommes rudes, courageux, forts et sains, dans un petit village accroché aux premières marches des Laurentides, sur les bords d'un lac magnifique et sauvage. Pas de chemin de fer, ni de tourisme à cette époque. Et ce petit monde isolé, peuple de gueux fiers, trempés par la pauvreté (pas jusqu'à la misère qui corrompt), parlait une langue savoureuse et colorée. Toute cette verdure qui sent et fleur la nature, nous pouvions la cueillir sur les lèvres de ces illettrés, jusqu'au fond du plus retiré du dernier rang de la paroisse. Ainsi, par la seule vertu de la tradition orale du français, ces hommes bien nés, racés, non gâtés d'anglicisme ni de puritanisme, de sensibilité catholique, raisonnaient sur le modèle d'un St-Thomas ou d'un Aristote, même s'ils n'en connaissaient pas le nom, tellement la tradition française, purement orale, chargée de bon sens, de sagesse, d'équilibre, de réalisme, d'expériences acquises au prix d'efforts séculaires. Et toute cette sève catholique et française, enrichie par l'environnement, par cette gigantesque nature, tour à tour hostile et envoiement, dévalait dans les esprits ce sens du mystère, ce goût du merveilleux, blotti à la pointe des arbres de ces immenses forêts, dans les rafales du vent norois, dans ces solitudes sylvestres illimitées, où s'entendaient par les nuits noires ou étoilées, le hurlement du loup, la brame de l'original, ou le grognement de l'ours.

Mais un jour, les passions politiques firent irruption dans ce petit monde fermé, paisible, laborieux, aux grandes auresques physiques. A partir de ce temps, l'atmosphère changea. On se divisa en deux camps. Ces hommes habitués à l'entraide chrétienne devinrent des frères ennemis. La dispute devint chronique et atteignit jusqu'aux violences les plus absurdes. La chicane dont vit tout régime électoral devint le postulat de ce petit hameau perdu. Des gens faits pour s'estimer et pour s'aimer, poussés par le mauvais exemple des chefs, se préparèrent à des haines tenaces et stériles, à des rancunes sans merci, prolongées jusque chez les petits-fils. En ai-je vu de ces horreurs! J'ai encore dans les oreilles ces cris de fureur des assemblées contradictoires où le ton était donné par les orateurs, avocats, médecins, notaires, presque tous gens de la classe bourgeoise, et qui stimulaient avec des mots vides de sens des appels au fanatisme, un peuple naturellement porté aux querelles de personne, après l'avoir gorgé de whisky.

Un jour, des deux extrémités du village où se tenaient les comités respectifs, partit cette rumeur sinistre qui fit pâlir les femmes et les enfants: les bleus et les rouges armés de rondins allaient s'affronter en bataille rangée, dans la grande rue qui mène à l'Eglise. Le curé eut une idée. Il sortit le saint Sacrement du tabernacle, et armé du divin fardeau, s'interposa entre les deux groupes. Et ces hommes avinés, aux yeux injectés de sang, ne purent être arrêtés que par le Christ.

Voilà une aventure qui pourrait vous servir de symbole: car, avec des variantes, la même chose se répète un peu partout. A partir de la confédération, les politiciens n'eurent plus qu'une ambition, nous diviser, qu'une crainte: mécontenter l'aile anglaise de leur parti. Toutes nos réclamations les

plus légitimes furent ainsi minimisées, jusqu'à ne former plus qu'une poussée confuse et divergente. Quand le politicien canadien-français pense, si on peut dire, il ne lui vient qu'une idée, une seule et qui se soumet toutes les autres: agir conformément au désir de la faction anglaise de son parti. Tout part de là, tout vient de là. De tous nos chefs, le plus coupable, le plus néfaste, ce fut certainement lui. C'est lui surtout qui a propagé cette mentalité à dosage savant, à 50 pour 100 canadienne-française, à 50 pour 100 anglaise. La confusion des esprits, conséquence de cette mixture, vient surtout de lui.

J'ai souvent cité cet ancien premier ministre qui avait sur les politiciens d'aujourd'hui la supériorité d'être un très honnête homme, et qui m'a souvent répété ce qu'il considérait comme une nécessité de notre situation. « Il ne faudrait pas enseigner l'histoire à nos enfants: ils se mettraient à haïr les Anglais... » Comme si l'histoire ne proposait pas plutôt l'amour du passé, et par la connaissance de soi-même, l'effort de persistance et de durée, raffermie et éclairée. Mais on a réussi à stériliser, par ces conseils perpétuels à la conciliation, les dons combattifs qui nous étaient dévolus. Nous aurions dû vivre dans l'angoisse: nous étions légers, enjoués. De toutes ces cruelles embûches qui poussaient notre route, nous détournions nos esprits vers ces querelles de parti que nous faisons surgir dans la moindre des assemblées, depuis celles des dames de Sainte-Anne ou des Enfants de Marie jusqu'à l'élection du plus humble des marguilliers. Nous perdions là nos énergies essentielles dans la fièvre des concurrences électorales. Un grand sentiment national qui aurait rallié tout le monde: une grande image de la patrie, de ce que nous avons été, de ce que nous devrions être, de ce qu'il ne faut jamais oublier, de ce qu'il faut penser tout le temps, d'une volonté tenace et armée: non! non! les politiciens, de toutes leurs forces, s'opposaient à un pareil mouvement d'ensemble. Plutôt mille fois les concours de brochettes, ou les histoires de chiens égarés. Oui, nous avons connu dans le passé les rigueurs d'un destin cruel, d'une lutte ardente et dont l'ombre nous domine toujours; mais nous n'avions pas encore été soumis à la plus grande épreuve de notre histoire: à l'inertie d'un petit peuple qui semble se laisser mourir pour avoir mis sa confiance en des mauvais chefs, borgnes et quelquefois aveugles.

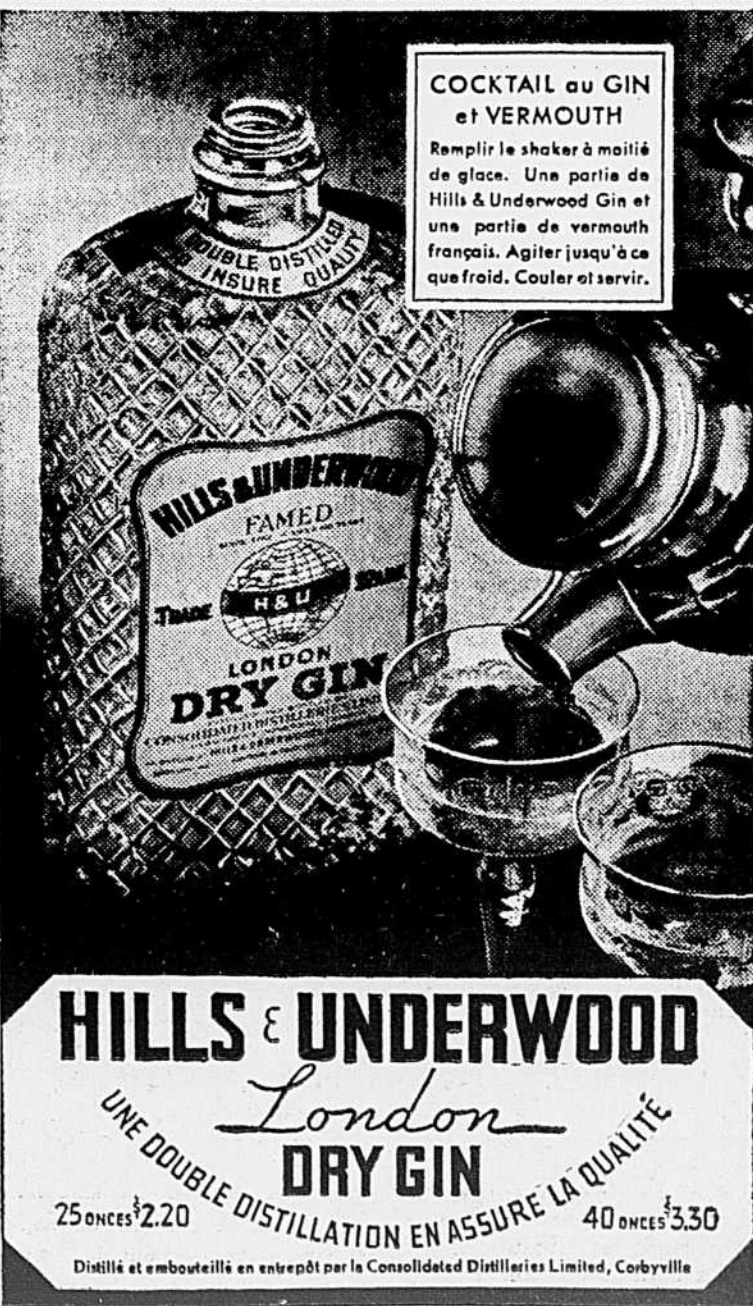
Arthur LAURENDEAU

L'imprimerie
de
La Patrie
exécute

les travaux les
plus difficiles

Demandez nos prix
Tel.: LA 3121

FOURNISSEURS BREVETÉS DE SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GÉNÉRAL



COCKTAIL au GIN et VERMOUTH
Remplir le shaker à moitié de glace. Une partie de Hills & Underwood Gin et une partie de vermouth français. Agiter jusqu'à ce que froid. Couler et servir.

HILLS & UNDERWOOD
London
DRY GIN
UNE DOUBLE DISTILLATION EN ASSURE LA QUALITÉ
25 onces \$2.20 40 onces \$3.30
Distillé et embouteillé en entrepôt par la Consolidated Distilleries Limited, Coburgville

Matériel d'artiste chez EATON

Vous trouverez chez Eaton, au comptoir de matériel d'artiste, un choix complet de peintures à l'eau et à l'huile, boîtes de peintures, papier d'architecte de couleur, crayons à dessin, couleurs pour pancartes, pinceaux "Red Sable", crayons pastels, craie blanche et de couleur à prix raisonnables.

Si vous ne pouvez venir au Magasin, téléphonez PLateau 9211.

Au rez-de-chaussée, rue de l'Université

T. EATON CO LIMITED
DE MONTREAL

A. Janin & Compagnie
limitée

ENTREPRISES GÉNÉRALES

1460 ouest, rue Sherbrooke, Montréal

Sociétés financières canadiennes-françaises

DEUX des plus importantes institutions financières canadiennes-françaises tenaient récemment leur assemblée générale annuelle, la Caisse Nationale d'Economie et la Société Nationale de Fiducie. On verra ailleurs dans L'ORDRE les bilans détaillés de ces deux sociétés. Nous voudrions seulement ici attirer l'attention de nos lecteurs sur quelques chiffres particulièrement brillants et souligner le fait que les opérations de ces deux institutions ont marqué une amélioration sensible. Ceux, d'ailleurs, qui ont tant soit peu de contact avec le monde financier de Montréal savent la réputation de sérieux que ces organisations se sont acquise par l'administration prudente et probe des fonds qu'elles manipulent.

Caisse Nationale d'Economie

A remarquer dans l'actif de la Caisse Nationale d'Economie la composition du portefeuille-titres, qui représente le tiers de son actif total. Les seules obligations qu'elle possède y trouvent place ainsi que les garanties hypothécaires prises dans notre Province. Chose à souligner, car elle marque bien ce que peuvent faire l'initiative et l'activité des notres lorsqu'ils gèrent, comme il convient, nos intérêts.

Il ressort de l'étude du bilan que l'actif total non seulement de la Caisse Nationale d'Economie, mais aussi de son auxiliaire la Caisse de Remboursement, s'élevait, au 31 décembre 1934, trente-six ans après sa fondation, à \$10,071,356.51. C'est une augmentation de \$739,071.83 relativement aux chiffres de l'année 1933.

Les réserves de la Caisse Nationale d'Economie sont passées de \$1,307,823.08 à \$1,629,938.18, soit une augmentation de \$322,115.10. En examinant le détail des réserves de la première et de la deuxième périodes, nous constatons qu'elles se sont toutes fort accrues: 1ère période, \$1,430,737.42 contre \$1,136,535.70, soit une augmentation de \$294,201.72; 2e période (réserves statutaires et surplus), \$199,200.76 contre \$171,287.33, soit une augmentation de \$27,913.38.

Si nous en venons maintenant à l'institution auxiliaire qu'est la Caisse de Remboursement, nous voyons que l'augmentation est ici de \$61,382.60: soit \$609,782.45 en 1933 et \$671,165.05 en 1934.

Société Nationale de Fiducie

Les profits nets de l'exercice écoulé, déduction des frais d'administration, honoraires et allocations, contingences et impôt sur le revenu, se chiffrent par \$37,813.50. En y ajoutant une réalisation d'actif d'un montant de \$1,720.50, et le solde créditeur des profits et pertes à la clôture de l'année précédente, \$42,301.17, nous constatons pour l'année 1934 un total disponible de \$81,835.17. A même cette disponibilité le dividende annuel de 10 p. 100 a été payé, soit \$12,500.00, et \$14,496.35 ont été portés à la réserve contingente, soit un total de \$26,996.35, ce qui laisse au 31 décembre 1934, au compte profits et pertes, un solde créditeur de \$54,838.82. Ces résultats ont été réalisés avec un actif de \$609,160.46 et des fonds en fiducie au total de \$387,708.18. Si l'on y ajoute le compte d'administration, d'un total de \$12,446,017.89, nous constatons que les opérations totales se chiffrent par \$13,442,886.53.

Deux facteurs de progrès: la voirie et les mines

LA POPULATION de notre pays a de fortes raisons d'espérer que l'année 1935 sera meilleure que celles que nous venons de traverser: la crise économique commence à desserrer son étreinte et il y a lieu de croire que le retour aux conditions normales s'accélérera encore au cours des prochains mois.

Pour juger combien les raisons d'espérer sont fondées, il n'est rien de mieux que de repasser les progrès accomplis, durant la dernière année, dans deux domaines importants de notre vie économique: la voirie et les mines.

LA VOIRIE

Le service de la voirie, avec un budget encore plus restreint que celui de l'année précédente, a exécuté plus de travaux en 1934 qu'en 1933, grâce surtout à une stricte économie, à un outillage et à des méthodes de travail perfectionnées, et à un personnel compétent.

Au cours de l'an dernier, le Service a continué sa politique d'amélioration du réseau routier, afin de l'adapter aux exigences de la circulation moderne, non seulement en entretenant durant la saison d'été toutes les routes améliorées, mais aussi en élargissant, redressant, pavant et améliorant de toutes façons un grand nombre de sections de routes où l'intensité de la circulation l'exigeait.

Grâce à la politique du Service de la voirie d'ouvrir le plus de routes possible, toutes les régions de la Province sont maintenant accessibles à l'automobile et les touristes peuvent voyager, des frontières inter-provinciales et internationales au lac Saint-Jean et à la côte nord du Saint-Laurent, et de la Gaspésie aux régions minières et agricoles du Témiscamingue et de l'Abitibi, sur des artères qui ne leur cèdent en rien à celles des autres provinces canadiennes et des Etats américains.

L'ensemble des chemins ruraux de la Province forme une longueur totale de 35,148 milles, dont 48 pour 100 ont été améliorés de façon permanente.

L'entretien des routes améliorées reste toujours la grande préoccupation du département de la voirie. En 1934, le Service a entretenu lui-même, aux frais du gouvernement, 15,444 milles de chemins, soit 91 pour 100 de toutes les routes améliorées de la province. C'est une augmentation de 270 milles relativement à l'année 1933. Depuis

dix ans, la longueur totale des chemins améliorés entretenus par le département a passé de 1,679 milles à 15,444 milles.

La suppression de la poussière sur les routes de gravier est un autre problème qui s'ajoute à celui de l'entretien et qui se complique à mesure qu'augmente la circulation. Le Service a résolu ce problème par des applications fréquentes de chlorure de calcium ou d'huile légère sur plus de 3,000 milles de routes à circulation intense.

Il convient de signaler la suppression d'un certain nombre de passages à niveau, le redressement des courbes et des angles prononcés, les travaux de défrichage à l'approche des virages, afin d'améliorer la visibilité, l'élargissement des sections étroites sur les grandes routes, l'abaissement des buttes et des côtes, etc.

Des travaux de construction ont été exécutés sur 70 milles de grandes routes, et les municipalités, grâce à une subvention de 50 pour 100 accordée par le département, ont construit ou amélioré 515 milles de chemins municipaux.

Le Service de la voirie, par son Office provincial de tourisme, a aussi continué d'attirer les touristes étrangers par des campagnes de publicité dans les journaux et revues des autres provinces et des Etats-Unis et par la distribution de brochures de propagande. Grâce à cette campagne, la Province a enregistré une augmentation considérable du nombre de ses touristes en 1934.

LES MINES

L'industrie minière de la province de Québec a fait des progrès fort appréciables en 1934. La valeur de la production annuelle tend à se rapprocher du niveau élevé qu'il atteignait en 1929.

De \$28,164,000 à peu près en 1933, elle dépassera probablement \$32,000,000 pour 1934.

Les minerais métallifères qui, il y a dix ans, étaient au premier rang des trois grandes subdivisions de notre production minière, constituent maintenant l'élément le plus important de toute notre industrie minière. L'or et le cuivre viennent en tête, comptant pour 96 pour 100 de la production totale. La plus grande partie provient de l'ouest de la Province, où la mise en valeur des gisements, qui ne date que de huit ans, a progressé avec une rapidité remarquable.

Les gisements métallifères de l'ouest du Québec, dans les comtés de Témiscamingue et d'Abitibi, se divisent naturellement en deux grandes classes: 1° les minerais complexes de cuivre et d'or, comme ceux de Noranda, Aldermac, Waite, Amulet; et 2° les minerais d'or proprement dits, comme ceux de Siscoe, Beattie, O'Brien, Granada, Bussière, plus cinq ou six autres mines, dont les dernières sont celles de Sullivan et de McWatters.

On a poursuivi l'exploitation des mines et la prospection des terrains avec une activité remarquable dans l'ouest du Québec. Le bénéfice que toutes les régions de la Province en ont retiré inspire une grande confiance dans l'avenir de l'industrie minière québécoise.

Cette confiance dans l'avenir de notre industrie minière est bien fondée. Le champ d'action du prospecteur dans notre Province s'étend constamment et cependant les possibilités de nos richesses minières commencent à peine à se révéler.

Ainsi que par le passé, le gouvernement provincial n'a rien épargné pour activer la prospection et aider à la mise en valeur des gisements exploitables. En 1934, il a déboursé \$164,000 pour la construction et l'amélioration de chemins conduisant aux mines, afin d'en faciliter l'accès. Les géologues du Service ont poursuivi le relevé géodésique des régions minières.

Il nous fait plaisir de rappeler à nos lecteurs de Québec que

M. Adélarde Crépault

39, avenue Taschereau, Tél.: 3-3355

est notre représentant dans cette ville.

Prière de communiquer avec lui pour tous renseignements.

L'épargne aidera grandement à maintenir
L'ORDRE
dans les foyers
canadiens-français



La Banque d'Epargne
de la Cité et du district de Montréal

La machine humaine

L'AUTOMOBILE est une des plus belles inventions des temps modernes, et l'homme, le chef-d'œuvre de la création. Les parties qui les constituent ainsi que le fonctionnement d'ensemble qui leur permet de se mouvoir d'eux-mêmes offrent une analogie des plus frappantes: il n'est point nécessaire d'être un expert en mécanique pour s'en rendre compte, il suffit tout au plus d'avoir un peu d'imagination et une certaine notion de leurs organes respectifs. Quoi de plus simple, en effet, que de comparer le moteur avec ses soupapes et ses pistons au cœur humain, le réservoir d'essence à l'estomac, le carburateur au pommou, l'accumulateur et les fils électriques au cerveau et aux nerfs! Donnez libre cours à votre fantaisie, et vous verrez une ressemblance entre les roues de la voiture et les membres, ses ressorts et les muscles et tendons, ses lanoux et les yeux; les coussins mêmes épouseront la forme des rondouins qui viennent s'y écarter; quant à l'intestin (nous nous en serions voulu de ne pas en parler), quoy de plus logique que de le comparer... au tuyau d'échappement.

Mais le parallèle ne s'arrête pas là, au contraire. Combien nombreux, en effet, sont ceux-là qui se soucient beaucoup plus de l'état de leur automobile que de celui de leur corps! Ils prêtent une oreille attentive au moindre bruit insolite de leur moteur en marche, tandis qu'ils restent sourds aux battements tumultueux de leur cœur, ils nettoient leurs bougies d'allumage avec un soin jaloux et laisseront leurs bronches s'encrasser; exigeants dans le choix de leur essence, ils font fi des règles les plus simples de l'hygiène alimentaire; indifférents aux craquements d'articulations asséchées, ils apaisent d'une huile émolliente, et avec un doigt de prélat, les grincements de leurs freins. Ils connaissent à fond le code de la route, encore qu'ils ne le respectent pas toujours, et ils ignorent celui de la santé. Enfin, il n'est guère de mesures de précautions qu'ils ne prendront pour assurer l'une et l'autre machines contre les accidents de toute nature, cependant qu'ils omettront de s'immuniser contre les microbes et leurs meurtrières toxines. La mécanique n'a pas de secrets pour eux et ils discuteront sans fin des mérites respectifs de telle ou de telle autre voiture, mais demandez-leur de vous décrire l'odyssée d'un repas à travers le tube digestif et leur faconde en sera du coup tarie.

Evidemment, il n'est pas essentiel d'être au courant des choses de la médecine et il convient d'ajouter que l'on peut très bien s'en passer et ne pas s'en porter plus mal, encore que l'intérêt qu'on y porte reflète bien l'intelligence d'une société dont le propre est de jouir et de souffrir en commun. On ne saurait rester indifférent à une science à laquelle on doit un Pasteur, un Roux, une Marie Curie qui est morte de s'être trop dévouée; arbre fécond qui étend ses chaudes ramifications à la surface du monde; force constructive qui prévaut sans cesse contre la méchanceté de l'homme et la furie des éléments; veilles dont la lueur douce et pâle caresse le front moite du moribond.

Sans vouloir prendre trop au sérieux notre rôle d'éducateur — nous savons un gré infini à L'ORDRE et à son courageux directeur de nous fournir l'occasion, en nous adressant chaque semaine à une élite, d'exprimer avec une candeur qui est vraiment rafraîchissante des opinions sur un sujet qui nous est familier — il nous semble cependant que ces articles remédieront, dans une certaine mesure, à la carence des notions médicales élémentaires. Il y a chez

nous un nombre malheureusement trop considérable de gens dont on peut dire, au sens figuré du mot, qu'ils sont indécrottables, qu'ils présentent une résistance invincible à la balnéation quand, dans l'occurrence, il s'agit de les débarrasser de l'ignorance crasse où ils crouissent; il est dommage que ce journal ne les atteigne pas, et c'est peut-être heureux car ils s'en serviraient probablement pour envelopper du saucisson!

On ne s'inquiète pas d'apprendre, on n'a pas soif de savoir. Le désintéressement pour tout ce qui est étranger aux modes coutumiers de penser, la marche lourde dans les sentiers battus, les réflexes paresseux, les réactions timorées, l'apathie, l'incertitude spirituelle, la perversion des sensibilités, la disette de directives scientifiques, voilà quelques-uns des facteurs de déperissement et de gâtisme de la race. C'est pourquoi nous ne craignons pas à l'occasion de piétiner les plates-bandes de l'ignorance et du préjugé, nous oserons ouvrir toutes grandes les serres chaudes où s'étiole la fleur de notre jeunesse pour y jeter à pleines mains le pollen fécondant.

Mais revenons à notre machine. Pascal tenait le corps humain pour une « misérable machine », et le fait est qu'elle ne vaut pas cher. Abstraction faite de l'eau qui en constitue plus des trois-quarts et des gaz, le corps d'un adulte de taille moyenne contient assez de matières grasses pour faire sept pains de savons, assez de carbone pour fabriquer trois cents crayons, assez de phosphore pour enduire deux mille allumettes, assez de fer pour fondre un clou moyen, assez de chaux pour blanchir un plafond de petites dimensions et assez de soufre pour traiter un chien galeux; et le chimiste anglais qui a fait ces recherches conclut, en évaluant à environ douze dollars la valeur du corps humain. C'est peu, et cependant voyez comme on y tient!

La mesure de dépréciation d'un automobile s'exprime en dollars, celle de l'usure de la machine humaine, en années d'existence.

Nous profitons du premier anniversaire de L'ORDRE pour remercier ses lecteurs qui nous ont encouragé dans le passé.

Emile Thisdale

CHENISIER

335 est, rue Sainte-Catherine

tence, et c'est ici que le parallélisme s'arrête. Quand on n'en est pas satisfait ou qu'on en a trop usé, on peut toujours changer de voiture, mais on ne peut pas changer de carcasse. Autant les intempéries et les accidents de la route endommagent l'une, autant les fautes d'hygiène minent la résistance de l'autre. Familiarisons-nous donc avec le mécanisme intime de ces deux machines, et conduisons-les à une allure modérée, telle est la morale qui découle de cette chronique médicale — qu'il ne faudrait cependant pas confondre avec une rubrique de l'Auto — c'est encore le meilleur moyen de ne pas faire, bien avant le temps, notre dernier voyage dans le plus macabre... et le plus lent des véhicules!

Docteur G.-A. SEGUN

Sur le mouchoir de poche

Au fond, pourquoi le mouchoir est-il l'un des seuls accessoires de toilette dont la forme originelle ne change pas avec la mode? Un mouchoir est toujours carré, jamais rond. Ne serait-il pas aussi pratique brodé en losange, par exemple? La tradition remonte à l'ancien régime, sous lequel l'industrie en France était soumise à des réglementations aussi formelles qu'attardées. Or jusqu'en 1784, des lettres-patentes très rigoureuses prescrivaient que la longueur des mouchoirs de poche, fabriqués dans le royaume, devait être égale à leur largeur. L'usage semble avoir prévalu... et les mouchoirs sont toujours carrés.

Etes-vous sûr que votre abonnement à L'ORDRE est payé?



PROFITEZ-EN!

Elégants complets à 2 pantalons

Complète avec deux pantalons en tissu de première qualité, d'une coupe élégante, parmi lesquels on peut choisir de très beaux modèles pour le sport et pour la rue, à devant droit ou croisé. Tailles de 34 à 44 pouces. Nuances: bleu, brun, gris-bleu et can. Prix régulier jusqu'à \$32.50. Aujourd'hui:

\$24.50

Versement initial: \$2.50 Mensualité: \$3.67

WOODHOUSE

Société Nationale de Fiducie

Montréal

Bilan au 31 décembre 1934

ACTIF

Compte Capital		
Equité sur propriétés achetées pour revendre.....	\$72,889.09	
Equité sur propriétés achetées à réméré.....	15,947.22	\$87,946.31
Ameublement et accessoires (moins dépréciation) et inventaire département des Fiducies.....		1,157.82
Placements		
Annuités à recevoir.....	169,225.83	
Hypothèques.....	82,484.47	
Effets garantis.....	18,023.33	
Actions—Valeur inférieure au marché.....	7,925.00	
Obligations—Valeur inférieure au marché: Municipalités, Commissions scolaires, Utilités publiques et autres.....	178,271.70	
Intérêts dus et accrus.....	455,330.33	
	8,097.87	464,028.40
Avances aux administrés.....		13,195.44
Comptes recevables.....	23,177.69	
Frais imputables à l'exercice 1935.....	8,834.18	
Argent en caisse et en banque.....	15,820.62	42,832.49
Fonds garantis en fiducie-commis		
Obligations—Valeur inférieure au marché		
provinciales.....	6,516.66	
municipales.....	202,472.07	
scolaires.....	105,727.25	
fabriques paroissiales.....	4,631.50	319,347.48
Effets garantis.....		688.55
Premières hypothèques.....		45,900.00
Argent en caisse et en banque.....		21,771.83
		387,708.18
Administrations, Successions, Fiducies et Agences		
Comptes des administrations, successions, fiducies et agences sous administration.....		12,446,017.89
		\$13,442,886.53

PASSIF

Compte capital		
Capital souscrit.....	\$250,000.00	
moins: solde non appelé.....	125,000.00	\$125,000.00
Réserve générale.....		150,000.00
Obligations 4% 1/148 et intérêts accrus.....		121,357.60
Comptes payables.....		4,542.04
Emprunt de banque—contre nantissement de valeurs.....		71,465.00
Revenus différés.....		9,106.67
Réserves—Contingente.....	63,633.39	
Responsabilité publique.....	3,600.00	
Impôt sur le revenu.....	5,616.74	72,850.33
Profits et Pertes—Surplus.....		54,838.82
		\$609,160.46
Fonds garanti en fiducie-commis		
Comptes des administrations et successions.....		200,506.55
Dépôts de clients.....		187,201.63
		387,708.18
Administrations, Successions, Fiducies et Agences		
Comptes des administrations, successions, fiducies et agences sous administration.....		12,446,017.89
		\$13,442,886.53

COMPTE DE PERTES ET PROFITS

Solde créditeur, le 31 décembre 1933.....	\$42,301.17	
Réalisation d'actif.....	1,720.50	
Profits nets de l'année, déduction faite des frais d'administration, honoraires, allocations, contingences et impôt sur le revenu.....	37,813.50	\$81,835.17
Approprié comme suit:		
Dividendes.....		\$12,500.00
Réserve contingente.....		14,496.35
Solde créditeur, le 31 décembre 1934.....		54,838.82
		\$81,835.17

Contrôlé par les administrateurs:

(Signé) Le président: Victor Morin, notaire.
(Signé) Le directeur général: J.-V. Desaulniers.

J'ai vérifié la comptabilité, les documents et valeurs de la Société Nationale de Fiducie, pour l'exercice terminé le 31 décembre 1934, et ai obtenu tous les renseignements demandés. Les valeurs déduites par la Société, tant pour son compte que la Société. Je certifie que le bilan et dessus est conforme aux livres, et représente, dans mon opinion, la situation financière de la Société.

Montréal, le 12 février 1935.

Le vérificateur
(Signé) Victor Pelletier, C.P.A.
(Hurlbut, Pelletier & Gravel)

Grandeur et décadence de M. Zéphirin Delérable

B. A. M. E. C. F. ¹

M. ZÉPHIRIN DELÉRABLE vivait heureux. Agé de quarante ans, célibataire, en excellente santé et bachelier, un père prévoyant l'avait nanti de rentes convenables. M. Delérable filait des jours dignes et réglés: l'avant-midi, il dormait; l'après-midi, il allait au cinéma. Invariablement, il consacrait les deux heures qui suivent le souper à se nourrir de la moelle d'un journal extrêmement bien-pensant. Cette lecture — la seule qu'il jugeât utile à un homme cultivé — lui avait inspiré un patriotisme farouche.

M. Delérable se serait cru criminel s'il avait manqué une réunion patriotique. A la lecture, le ron ron oratoire l'enivrait. Une belle période à la gloire de la Race — vous savez laquelle, il n'y en a qu'une — l'enflammait. Deux belles périodes le jetaient dans une transe sacrée. A la vérité, il se souciait peu du sens des discours; l'éloquence suffisait à le bouleverser. Le 24 juin, lorsque, en veston du dimanche, il assistait à la traditionnelle « parade », M. Delérable sentait le pénétrer la fine pointe de la jouissance. Le défilé de chacune des allégories élevait d'un degré sa ferveur patriotique. Elle rougeoyait au passage de l'allégorie si touchante de l'emblématique mouton. En ce glorieux jour — soleil, fanfare et spectacle, spectacle, fanfare et soleil — M. Delérable emmagasinait pour l'année sa provision de combustible. Ensuite, il n'avait plus qu'à arder... Il ardit.

II

M. Delérable ne pensait pas. Mais, fidèle miroir, il reflétait sans la tenir la pensée de l'ambiance. M. Delérable, dont le vocabulaire n'était pas très nourri, ignorait l'existence du mot critique. Il n'avait jamais ouï parler de cette opération de l'esprit. Et s'il en avait connu le sens, il l'aurait méprisée de son plus dominical mépris, car il était tout admiration.

De ses meilleures énergies M. Delérable admirait la Race aux vertus innombrables, et la légende dorée de la Race, et les institutions archaïques de la Race. La connaissance d'aucun des hauts faits de notre histoire ne manquait à sa culture. Il savait que tous les arbres de Montréal étaient autrefois des Iroquois. Maisonneuve avait quand même fondé Montréal. Il n'ignorait aucun détail de la défense héroïque du fort de Verchères par l'adolescente Madeleine, et il ne doutait pas que cette dernière éclipse en splendeur sainte Jeanne d'Arc. Il savait que Dollard n'était pas un homme; mais, probablement, l'archange saint Michel incarné dans une peau canadienne-française.

A ce vaste savoir, M. Delérable ajoutait de fortes convictions. Entre beaucoup d'autres choses, il croyait à la perfection définitive de nos collèges classiques. N'en était-il pas lui-même un brillant produit? Il savait que ce sont ces institutions, et elles uniquement, qui forment l'élite. Lui-même faisait partie de cette élite: son baccalauréat-piement encadré en constituait l'irréfutable témoignage. Souvent, dans la conversation, il prononçait: « Nous, les classiques. » Nul doute possible. Le ton qu'il employait alors le situait à son vrai rang: en pleine aristocratie de l'intelligence, et le séparait à jamais des misérables primaires. Comment M. Delérable n'eût-il pas vénééré de toute sa puissance « vénération » une institution qui lui avait permis d'accéder à pareille supériorité?

M. Delérable, reflet intégral de l'ambiance, haïssait les Juifs et les Anglais de tout son amour de la Race. Il croyait fermement à l'Union Catholique et Incorporée des Barbières, à la Société pour la Propagation du chômage, à la civilité des magasins en série et de la prostitution, etc... Qui ne doute de rien est heureux: admirable justification de ce axiome. M. Delérable nageait dans le bonheur pur.

III

Ne croyez pas que M. Zéphirin Delérable se contentât d'aimer passivement la Race. Son biographe devra conter pour la postérité la part active, apostolique, de sa vie, et marquer que son zèle rivalisait avec son amour, son action avec sa foi. Membre au moins honoraire de toutes les sociétés à enseignement national, détenant son certificat de membre de l'élite, M. Delérable croyait que celui qui sait et monopolise la bonne parole a le devoir de diffuser son savoir et de répandre les enseignements de vie. En conséquence, il tenait sans défaillance le rôle du « Chevalier des lieux communs historiques ».

Chaque soir, dans un restaurant populaire, un petit groupe d'ahurés, ratés de cent professions et de mille métiers, faisait cercle autour de M. Delérable. Celui-ci, de neuf heures à deux heures du matin, s'abandonnait alors avec ferveur et délices à son démon oratoire. Le visage apoplectique, le geste exubérant, la voix tonnante, il suspendait à ses lèvres l'auditoire. Il ponctuait vigoureusement de « maudits », de « torrieux », de « batêches », ses brillants exposés.

En ces moments de noble inspiration, le moindre contradicteur aurait peut-être changé en assassin le doux M. Delérable. Lorsque

les grandeurs de la Race fécondaient son verbe, il ne discernait plus rien, ni personne. Ainsi, en des temps reculés, la pythie sur son trépied; ainsi toute la phalange de nos orateurs de tréteaux et de carrefours; ainsi, dans le magasin général d'un petit village de campagne, un voyageur de commerce entouré d'un groupe « d'habitants »...

M. Zéphirin Delérable fulminait au-dessus de dix figures paralysées d'ébahissement et d'admiration, c'est un spectacle qui s'élève à la hauteur du symbole. Le populisme exigeait du pain et des jeux. Nous n'exigeons que des paroles, notre pain et notre jouissance.

M. Delérable distribuait sans compter cette denrée à ses fidèles. Dans le Temple de l'Eloquence, sur le maître-autel, une niche est vide entre celles où se dressent les statues de nos illustres parleurs.

Ne soyons pas ingrats: M. Zéphirin Delérable a bien mérité de la Race.

IV

Ce n'est pas au détour mal famé d'un chemin, mais à l'angle loyal des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, que son Destin attendait, un midi, l'honnête M. Delérable. Son Destin prit la figure d'un journal nouveau-né. Oh! un modeste journal, mais qui présentait une physiologie inédite, inconnue de M. Delérable, et qui l'intriguait fort.

La DISCIPLINE... M. Delérable, en dépit de sa fièvre raciale, se savait un homme profondément discipliné. Il acheta donc le nouveau journal. Un peu par curiosité, un peu par sympathie pour le titre. Il le lut en dinant. Mal lui en prit! Pour la première fois en quarante ans, M. Delérable ne digéra point. La DISCIPLINE — oh! sacrilège horreur! — ne reflétait pas l'ambiance. La DISCIPLINE troublait « l'air du temps », critiquait, CRITIQUAIT (M. Delérable connut la chose avant le mot), introduisait le désordre, la division, dans le cerveau jusqu'à ce jour si merveilleusement un de M. Delérable. Comment rendre sensible sa stupeur? Evoquerons-nous le soliveau chutant dans la mare aux grenouilles? Saint Paul renversé sur la route de Damas?... Faibles métaphores!...

D'abord, oui, il éprouva de la stupeur. Suivit une généreuse indignation: M. Delérable, la main sur la conscience — là où il sentait ce maudit diner qui ne digérait pas — se promit de ne plus acheter cette « feuille » — d'ailleurs, il était sûr qu'elle ne vivrait pas un mois. Ce dont il était moins sûr, c'était la « couleur », l'esprit de la feuille. Devait-il la classer anticléricale? communiste? pro-juive? Première incertitude de sa vie, cruelle énigme! Vraiment ce « papier », sous la couverture de la DISCIPLINE, abritait quelque descendant de Voltaire, cachait quelque supputé de Moscou ou de Jérusalem.

Le soir de ce midi mémorable, M. Delérable prêcha à sa communauté d'ahurés l'effroyable danger des idées subversives répandues par une nouvelle feuille, sous des aspects trompeurs — démoniaques, aurait-il dit s'il avait lu Massis. Il dénonça la DISCIPLINE comme un organe soudoyé par les ennemis de la Race et de la Religion. Il n'était pas sûr de cela, mais « mieux vaut prévenir que guérir », n'est-ce pas?... Or, levant soudain les yeux, M. Delérable aperçut un jeune homme qui l'écoutait fulminer avec un sourire ironique. Il n'en continua pas moins, mais la lame de ce sourire persistant lui coupait ses moyens. Brusquement, à la stupefaction de ses fidèles, il s'interrompit, sortit. Dans la quietude de sa chambre, il voulut se remettre dans sa lecture quotidienne: ô effroi! la meilleure des bonnes presses n'avait plus la rapidité habituelle.

M. Delérable se coucha, les entrailles du cerveau troublées. J'abrège. De jours en semaines, de semaines en mois, la DISCIPLINE, comme un chancre, rongea M. Delérable. La mélancolie, la tristesse, l'envahirent. Il s'absenta des réunions du restaurant, il maigrit, il se leva le matin à neuf heures, puis à huit heures, puis à sept heures, pour acheter plus tôt la DISCIPLINE, son angoisse, son tenace cauchemar, son calvaire.

Il se voyait pâlir, dépérir; il allongeait le pas vers la tombe... ou l'asile. Situation intolérable. S'il avait été seul en jeu, il aurait accepté la mort. Mais la Race réclamait ses offices, son dévouement, ses lumières. Le premier venu peut disparaître sans dommage. Mais nous avons trop besoin de chefs et de guides pour qu'il soit permis à un M. Zéphirin Delérable de mourir. Son devoir, impérieusement, lui commanda une grave décision.

V

Consulté, le directeur de conscience de M. Delérable n'osa se prononcer carrément sur la DISCIPLINE. Il se borna à des réticences et il mit son client en garde contre les sordides entreprises de déchristianisation poursuivies dans l'ombre par les ennemis de la Race. Il ne savait rien de positif... Il ne pouvait pas encore diagnostiquer... Mais... Cependant... Toutefois... la DISCIPLINE...

Ces réticences accrurent la perplexité de M. Delérable, familier des étiquettes lim-

pides: Poisson, Inoffensif, Un velours pour le cerveau.

Ami lecteur, je vous signale ici — après M. l'abbé Bethléem, critique littéraire de nos familles — les conséquences funestes des mauvaises lectures. Une fois de plus vous en pouvez mesurer les tragiques effets en considérant la déchéance graduelle de M. Zéphirin Delérable, naguère lecteur assidu d'un journal éminent, et membre de notre chère élite.

Déchéance graduelle. Le matin, il apprend à douter, à critiquer, à former des jugements personnels, à penser par lui-même. L'âme surcanadienne qui lui donne d'affreux maux de tête, l'emmêle en d'inextricables écheveaux. Il perd la paix de la bonne conscience et le béatification croupissement de l'esprit. Il commence à revoir son vocabulaire, à analyser ses actes, il s'intéresse au procès des institutions tabou qui font la gloire et l'honneur de la Race, il découvre l'existence de l'Europe, des politiques et des littératures étrangères, il apprend qu'il existe non pas une Race, mais des races, des nations et des peuples. Il apprend à distinguer, à faire l'analyse des événements, à les rassembler en synthèse. Bref, il révèle tous les symptômes les plus alarmants d'un homme en train de devenir intelligent, d'un esprit qui se décorrique et s'éveille.

Ces châtiments d'une mauvaise lecture sont peu de chose en regard du dernier: il maigrit!

Considérate, omnes gentes... Désespéré, hâve, douloureux, la Race vénéra M. Zéphirin Delérable, son nouveau héros, son récent martyr, lié au poteau de la DISCIPLINE.

EPILOGUE

Durant cinq lustres, il avait connu la joie introuvable de ceux qui ne pensent pas. De ces derniers il avait eu les invincibles convictions, il avait pratiqué le verbalisme, goûté les plaisirs innocents. Il avait aimé la Race d'un amour absolu. En elle, il avait déposé ses espoirs et sa foi, son aveugle fanatisme. Comme d'autres ont pour idole le parti rouge ou bleu, il avait eu pour sienne la Race. Il avait cru en la perfection de celle-ci, son idolâtrie ne tolérant pas la moindre critique. Il ne comprenait pas qu'on pût voir un objet parfait là où il voyait un objet parfait. A son cerveau réfractaire aux gymnastiques, la DISCIPLINE imposait chaque jour un violent exercice.

Ce martyre quotidien se prolongea. La « feuille » cervidie ne manifestait aucun affaiblissement. Au contraire! Elle se montrait plus agressive, serrait sa dialectique, affina la pointe de ses satires. Elle répandait aux quatre coins de la province la curiosité intellectuelle, fécondait dans les cerveaux les germes du discernement, nous contraignait durement à reviser les problèmes essentiels, déterminait les gens à agir, rendait effervescente la jeunesse. Un rayon lumineux perçait les ténèbres des vieilles hypocrisies, un grand vent tourmentait la séculaire apathie. Partout, à tous, elle enseignait la nécessité de construire et la folie de vouloir élever une construction durable sur les ruines. La DISCIPLINE suscitait les rages dans la mesure où elle éveillait les frousses, indignait dans la mesure où elle ne permettait plus une béate satisfaction de soi.

Les Zéphirins Delérable, sentant venir le coup de mort, se déhaisaient.

Rendons justice à M. Zéphirin Delérable. Il réagit héroïquement. Il fit tout ce qu'il put pour nier la lumière, raturer l'évidence. Mais, trop longtemps méprisées, ignorées, la lumière et l'évidence se vengèrent. Chaque jour, la DISCIPLINE en assurait le triomphe, l'une devenant de plus en plus crue, l'autre de plus en plus criante. Cette fulguration nouvelle brûlait l'entendement de M. Delérable; ces cruelles évidences crevaient son tendre cœur. Après onze mois d'une lecture suivie de la DISCIPLINE, il se sentit devenir fou: ses conceptions de la vie croulaient...

Un midi, au restaurant, courbé sur le texte fatal, M. Delérable, claquant des mâchoires, s'aperçut que le mal était accompli: il était devenu intelligent!

Son cerveau, surchauffé depuis près d'un an, ne put supporter cette brusque découverte. Il sauta sur une table et hurla: « La Race, messieurs, la Race, c'est une blague, une blague, vous m'entendez! » Et il se mit à dépaüter avec une verve horrible nos plus pures gloires nationales, nos luttes homériques, Dollard et ses seize

compagnons, jusqu'à la crème de nos valeureux refranciscateurs. Il était magnifique d'éloquence, de fureur. Porte-voix de tous ses obscurs ancêtres, et lui-même se déhaisant, dans une seule explosion, de vingt années de sottise. Au seuil de la folie, M. Zéphirin Delérable, pour la première fois de sa vie, discernait la juste hiérarchie des valeurs.

On dut lui passer la camisole de force.

* * *

Trois jours plus tard, la DISCIPLINE célébrait son premier anniversaire.

Rex DESMARCHAIS

7 mars 1935.

La Commission des produits forestiers

La Commission des produits forestiers instituée par le gouvernement de Québec est appelée à jouer un rôle important dans l'économie de l'industrie forestière. Elle répond à un besoin que la crise a mis en pleine évidence. L'on sait que dans les cours de chemins de fer et le long des voies se sont accumulés des stocks importants de bois. On ignore pas que les pays scandinaves et particulièrement la Russie ont, avec leurs bois de sciage et leurs bois de pulpe, fait sur les marchés mondiaux une grande concurrence aux produits de nos forêts. Ceux-ci se sont dévalorisés et d'une façon générale notre industrie du bois de sciage a presque partout marqué le pas. Cette industrie comporte nécessairement, surtout en Amérique, un volume de déchets plutôt considérable, ce qui contribue pour beaucoup à augmenter le coût de la production.

Si cette industrie pouvait, par des produits accessoires, tirer parti de ces déchets, elle se valoriserait elle-même et réduirait ses frais de production. Une campagne de publicité, de propagande, était nécessaire pour faire connaître les qualités de nos produits forestiers et pour montrer qu'ils ne sont aucunement inférieurs aux produits qui nous viennent d'ailleurs et dont une habile campagne de presse et de tracts a su mettre en lumière, voire exagérer les avantages. Les fabricants de bois de sciage, n'ayant pas tous un outillage uniforme et approprié, ne sont pas tous en état de produire des bois de sciage de qualité uniforme correspondant aux exigences des architectes et des entrepreneurs en bâtiments.

La classification des bois, il faut le dire, laissait à désirer sur certains points. Aussi bien, la fondation de la Commission était justifiée. D'après la loi, elle a mission de « d'étudier les problèmes économiques qui se rapportent à l'approvisionnement en bois de commerce; 2° de suggérer des procédés, des méthodes pratiques de fabrication, de classification, de vente et d'utilisation des produits forestiers de la Province, tant au pays qu'à l'étranger. »

Cette Commission fonctionne sous la direction de l'honorable ministre des Terres et Forêts. Elle se compose de M. L. A. Daigle, président, de M. J. M. Desmarais, vice-président, de MM. Gerard Power, J. S. Buck et G. C. Piché, commissaires. Ce dernier, chef du Service forestier, remplit la fonction de secrétaire-trésorier de la Commission.

Conformément au programme que nous avons indiqué plus haut, la Commission s'occupe de faire des enquêtes et des suggestions. Elle s'est d'abord employée à rechercher auprès de tous les producteurs de bois de sciage dans la province ce qu'il leur restait de produits commerciables dans leurs cours ou à proximité des chemins de fer. Elle a ainsi recueilli des statistiques qui ont rendu des services non seulement aux industries, mais encore aux banques. Cette première enquête a eu pour conséquence de ramener un peu d'optimisme dans le commerce. Les approvisionnements, en effet, étaient de beaucoup inférieurs à ce que l'on s'était imaginé. Ils n'avaient pas la diversité à laquelle le commerce s'attend généralement, ni la variété qu'exige l'industrie du bâtiment. Les enquêtes subséquentes ont complété celle-ci et permis une

amélioration non seulement dans la production, mais encore dans la distribution du matériel ligneux. Maintenir la production des bois de sciage dans des limites raisonnables, éviter le retour des calamités analogues à celles qu'a produites la crise et auxquelles la surproduction a donné plus d'acuité, voilà ce que se propose en somme la Commission des produits forestiers.

Elle se préoccupe également de combattre la concurrence qu'on nous fait à l'étranger, de faire connaître les qualités des bois du pays, qualités qui malheureusement sont souvent ignorées ou dépréciées, même chez les architectes et les constructeurs qui se sont laissés convaincre, par d'abominables prospectus, par des tracés savamment illustrés, que les bois de l'étranger l'emportent sur les nôtres. Rien de tel cependant. Plusieurs de nos bois, tant par leur texture que par leur durabilité, par leur force, leur aptitude à recevoir la peinture ou le vernis, ne le cèdent en rien aux bois importés. Retenons qu'on sait à l'étranger priser plusieurs de nos bois, par exemple l'ébène et le merisier, pour certains travaux de menuiserie et d'ébénisterie.

Si les producteurs veulent donner à leurs marchandises le fini qu'ils constatent chez les produits étrangers et classer celles-ci suivant les règles posées par les diverses associations de producteurs de bois de sciage, les acheteurs ne manqueront pas d'apprécier les qualités de nos bois.

Une inspection des scieries, pour mettre les producteurs au courant des améliorations qu'ils devraient réaliser dans leurs méthodes de fabrication et d'industrialisation et pour les amener à se procurer un outillage plus perfectionné, constitue une des préoccupations de la Commission des produits forestiers. Dans ce dessein, elle publie des études pour faire connaître toutes les qualités de nos bois et les procédés par lesquels celles-ci peuvent être le mieux mises en lumière. La réalisation d'un pareil problème exige un crédit substantiel que le Gouvernement a mis à la disposition de la Commission. Peut-être ce crédit serait-il ultérieurement accru par les industriels eux-mêmes. Mieux pourvue, la Commission pourra accomplir une œuvre qui, en favorisant une utilisation plus complète des produits de la forêt et en trouvant pour ceux-ci de nouveaux débouchés en rapport avec



À l'occasion de son premier anniversaire, nous souhaitons à l'"Ordre" succès et longue vie.

Lorsque vous célébrez un anniversaire, marquez cette étape d'un joli diamant.

T. SABRA

JOAILLIER — DIAMANTAIRE
181 est, rue S.-Catherine, LA 4957

CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE (1899) Société de rentes viagères (1934)

Bilan au 31 décembre 1934

ACTIF	
En caisse et en banque.....	\$ 29,995.92
Placements: Obligations de:	
Provinces, cités, villes, municipalités, commissions scolaires et municipalités scolaires, œuvres et fabriques et syndics, garantis par répartitions, corporations épiscopales (dans le Québec).....	\$3,057,873.33
Placements: Hypothèques:	
Prêt aux fabriques paroissiales, aux corporations, aux particuliers (le prêt, dans ce dernier cas, n'excédant pas les 3/5 de l'évaluation municipale).....	5,354,460.66
Intérêts payés, dus et accrus.....	174,491.57
Immeubles.....	731,892.42
Autre actif.....	51,472.38
	9,370,195.54
	\$9,400,191.46

PASSIF	
Capital social:	
Première et deuxième périodes.....	7,645,555.03
Première période: Réserves.....	1,430,757.42
Deuxième période: Réserves statutaires.....	150,626.00
Surplus.....	18,574.76
	199,200.76
Comptes payables.....	27,593.82
Rentes non réclamées —	
Années 1926 à 1934.....	90,000.00
Nantissement — Emprunt à la banque.....	
	\$9,400,191.46

CAISSE DE REMBOURSEMENT

(1903) Fonds de Garantie (1935)

Bilan au 31 décembre 1934

ACTIF	
En caisse et en banque.....	\$ 15,016.10
Placements: Obligation:	
Cités, villes, municipalités, commissions et municipalités scolaires, œuvres et fabriques, syndics de paroisses, garantis par répartitions, corporations épiscopales (dans le Québec).....	537,365.79
Placements:	
Prêts hypothécaires.....	109,930.00
Autre actif.....	8,553.16
	\$671,165.05
PASSIF	
Contributions non distribuées.....	1,769.01
Réserves pour contributions anticipées.....	684.42
Surplus et Réserve — Fonds de garantie.....	577,037.57
Surplus — Fonds contingent.....	91,674.05
	\$671,165.05

Nous serions reconnaissants à nos abonnés de payer leur abonnement aussitôt que nous leur en faisons la demande, ou plus tôt s'ils le veulent bien.

Songez à leur avenir



Épargnez en prévision de l'avenir. Ce n'est pas tant le revenu qui compte que ce qui reste en disponibilité pour dépôt à la banque ou pour fins de placement.

Quiconque a des enfants doit pourvoir à leurs frais d'entretien, d'éducation et à ceux de leur établissement. C'est pendant que les enfants sont jeunes, que les charges qu'ils imposent sont minimes, qu'il faut prévoir, qu'il faut épargner.

Contracter l'habitude de l'épargne méthodique et confiez-la à la banque. Constituez-vous un capital qui vous servira plus tard à acheter la maison que vous convoitez, à faire poursuivre à vos enfants l'éducation que vous ambitionnez pour eux, ou à vous procurer les sommes requises pour saisir une occasion favorable qui s'offre, soit pour établir l'un ou l'autre de vos enfants.

Mettez à l'usage de vos enfants une de nos petites banques à domicile. Recouvrées en currence de six couleurs différentes, ces banques attrayantes, commodes et pratiques fournissent le moyen de recueillir les sous qui créent les dollars.

La Banque Provinciale du Canada

¹ M.E.C.F.: Membre de l'élite canadienne-française.

Satire et caricature

JE SERAIS bien en peine de vous dire quelles en sont les origines. Sans doute le rire remonte-t-il au jardin de nos premiers parents puisqu'il distingue, s'il faut en croire Rabelais, l'homme de l'animal. D'autre part, la méchanceté, qui en est souvent la cause, nous vient sûrement du péché originel. Tout nous ramène donc au Paradis terrestre.

Il s'agirait maintenant de suivre ce fil tenu dans la nuit des temps jusqu'à nos jours, mais comme je n'ai pas d'Ariadne à ma disposition pour me guider dans ce difficile labyrinthe, je n'y pénétrerai pas et vous mènerai tout de suite à ce que je crois être les premières œuvres figurées que nous ayons conservées.

Vous n'ignorez pas que l'art grec archaïque et classique s'est consacré presque exclusivement à l'étude du corps de l'homme, et de la femme il va sans dire. A la fin du IV^e siècle, les moyens d'expression se développent avec rapidité; le paysage entra dans l'art, mais humanisé, sans caractère propre. Ce n'est encore qu'un décor. On discute encore sur l'importance du rôle de l'Asie, particulièrement de Pergame, dans l'évolution de l'art vers le « réalisme » et le pittoresque; mais des découvertes récentes, faites à Alexandrie et qui démontrent l'exactitude des hypothèses de Schreiber, nous permettent d'assurer que c'est dans la capitale cosmopolite de l'Égypte que l'on inventa le relief pittoresque et que commença l'observation plus aiguë des types ethniques. Les sculpteurs de la Grèce propre restèrent cependant très longtemps fidèles aux types anciens, si bien que l'on peut suivre assez facilement l'évolution de chaque dieu. A la fin de l'époque classique, Aphrodite, la grande déesse, échappa à l'académisme car son culte sert de prétexte à de savantes variations: Aphrodite accroupie, pudique, callipyge, à la toilette, sans parler du dévoilement progressif de ses formes. Dans le même temps, l'art hellénistique fit une autre découverte, celle de l'enfant.

La cosmopolite Alexandrie était habitée par un peuple riche qui ne se gênait pas pour moquer les Lagides, ses rois, à qui il donna des surnoms pleins de malice, et même ses dieux. Aussi leurs sculpteurs rendirent-ils le déclinement des vieillards, l'immobilité mais plaisante posture de la Vieille femme et transformèrent-ils, par exemple, les jeunes satyres en vilains lurons. Bienôt le sens de la déformation du corps et du visage apparut et nous donne les grotesques de Madhia et de la Collection Fouquet: danseurs et danseuses, pugilistes burlesques, joueuses de croquet, bouffons aux énormes attributs phalliques, types étranges et même têtes de Juifs caricaturales (il y avait à Alexandrie une importante colonie juive, et peut-être l'antisémitisme était-il déjà né?). « Appuyé sur une observation impitoyable de la réalité, dit M. Jean Charbonneau, cet art recherche le caractère et l'expression plus que la simple vérité: il veut émouvoir ou amuser. »

On pense bien qu'une acquisition pareille ne se pouvait perdre. Les bas-reliefs, les fresques, les panneaux peints sur les murs en portent la trace. Il ne faudrait cependant pas retomber dans l'erreur d'où les archéologues contemporains nous ont tirés, c'est-à-dire de ne voir partout dans l'art hellénistique que pittoresque alors que la majeure partie des sujets sont, en général, religieux ou marquent tout au moins une intention religieuse.

Les empereurs romains furent plutôt des bâtisseurs et, comme leurs sujets étaient sévères et guindés, l'iconographie resta d'une grande tenue et ne montra guère de « réalisme ». Avec la décadence de l'Empire, on revint même à la frontalité, à la stylisation, à la froide majesté. La sculpture décorative, encombrée de commandes d'architectes, produisit alors en quantités industrielles et l'on comprend qu'elle se soit bornée à la reproduction des types hellénistiques et n'ait guère en le temps d'innover, si bien que la satire se réfugia dans la littérature.

Ce goût pour la satire et la caricature passa ensuite en France. Le moyen âge en est tout rempli, tant dans les œuvres plastiques que littéraires. Il semble qu'elles convenaient à merveille au caractère de la race, et l'on a souvent noté que le Français aime toujours à rire, même dans les situations les plus dramatiques. Sans oublier l'inclination de beaucoup de Flamands pour la déformation et la charge énorme, ni non plus Goya avec ses terribles *Désastres de la guerre*, ni Hogarth, créateur de la caricature morale, il me paraît qu'aucun pays du monde ne fournit, dans tous les domaines artistiques, une aussi longue et aussi persistante tradition satirique que la France. Il suffit de citer Villon, Rabelais, Ronsard, d'Aubigné, Du Bellay, Matheron, Rénier, les auteurs de la Satire Ménippée qui mêlèrent curieusement la satire écrite à la caricature dans la description des tapisseries qui ornaient la Salle des États, Boileau, La Fontaine, Voltaire, Chénier, Victor Hugo, Veillon et les autres terribles polémistes des quatre-vingts dernières années.

Le mot de caricature, qui vient de l'italien *caricare* (charger), désigne l'art de faire rire aux dépens d'autrui par le dessin, selon la définition d'Arène Alexandre. Florissante depuis l'invention de l'imprimerie, c'est surtout depuis le premier tiers du XIX^e siècle et la diffusion du journal qu'elle a atteint son apogée. On a fait remarquer, avec juste raison, qu'elle est de-

venue une partie très importante de l'histoire des mœurs et de celle de la politique.

Il y a deux ans environ, le Syndicat de la Presse artistique organisait une exposition très complète intitulée *Un Siècle de Caricature*. Elle faisait suite à une autre exposition du même genre, organisée en 1888 par Armand Payot, et s'étendait en fait à toutes les œuvres du XIX^e siècle et à celles des artistes contemporains disparus: Boilly, Carle Vernet, Daubigny, Cham, Henri Monnier, Gavarni, Delacroix, Lami, Pigeat, Traviès, Grandville, Bertall, Grévin, Gill, Steinlen, Lautrec, Willette, Forain, etc. C'est dire que cette tradition essentiellement française n'est pas près de s'éteindre.

L'auteur de la préface du catalogue fait une remarque curieuse. « C'est chose surprenante », écrit-il, « que les femmes, si expertes à saisir le travers et à lancer le mot piquant n'aient pour ainsi dire pas laissé de trace dans la caricature. » Et on ne voit même pas à l'heure actuelle l'indice d'un mouvement caricaturiste féminin. Serait-ce que la femme, si habile à trouver le mot assassin, hésite à le fixer, par bonté d'âme?

Un autre fait qu'il convient de noter, c'est que la caricature, qui vise surtout à saisir l'actualité de la rue, du salon, du théâtre ou du parlement, perd rapidement, par là même, son sens de telle sorte qu'il devient vite obscur, sauf pour les rares érudits. Au strict point de vue artistique, ce détachement de la signification a son bon côté puisqu'il ne laisse à l'œuvre d'art que sa transcription formelle. C'est, en définitive, sur celle-là seule que l'on juge et que s'opère cette décantation, ce classement mystérieux qui ne laisse subsister que les plus grands, soit que les sujets traités aient une valeur d'universalité, soit que le rendu les classent dans le petit nombre des élus.

On peut se demander comment il se fait que le Canada français n'ait pas encore produit de grand caricaturiste. Il y a eu Henri Julien, mais ses caricatures étaient généralement bien bénignes. Je mets tout d'abord de côté une explication par le bon garçonnisme qui me paraît insuffisante. En effet, notre compatriote aime fort dépeindre le voisin et le concurrent, mais en petit comité: il raffole de l'engueulade écrite ou orale, mais surtout des belles envolées fleurant bon le poncif, l'emphase, le ronron. Mais, à la suite de l'influence du milieu ou d'un contact prolongé avec un élément ethnique trop « poli », notre petit peuple n'a plus le sens du ridicule, il ne sait pas rire, s'il reste quelques honorables exceptions, surtout à la campagne.

Encore une qualité de la « race » qu'il faut s'efforcer de faire revivre et de cultiver. Je n'ai pas besoin de vous dire que l'ORDRE s'y emploie de son mieux.

Jules BAZIN

La bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales

L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales possède une bibliothèque économique extrêmement intéressante. Ses quelque 32 mille volumes, ses nombreux annuaires et périodiques, tous soigneusement catalogués, constituent pour l'homme d'affaires, le commerçant ou l'industriel, ainsi que pour le public en général, une documentation complète. La centaine de milliers de fiches de référence se classent sous les rubriques suivantes: administration, agriculture, assurances, commerce, comptabilité, économie politique, enseignement, finance, géographie, histoire, industrie, législation, littérature, marine, philosophie, science, sociologie, statistique, technologie et transports.

La bibliothèque reçoit tous les jours plusieurs nouveaux volumes. Parmi ceux qui ont été reçus au cours du mois dernier on lira avec intérêt:

Un volume de M. Henry Bordeaux, membre de la mission française au Canada lors des fêtes de Gaspé: *Nouvelle et vieille France*; deux ouvrages sur les banques: *Treasures and Central Banks*, de D. W. Dodwell, et *Le système bancaire anglais et la place de Londres*, de R. J. Trupit; une nouvelle édition de *Dickens's Auditing* par S. W. Rowland; *Auditing — A Practical Manual for Auditors*, un volume de plus de 1000 pages. Signalons encore: *Japon 1934*, étude sur la politique intérieure et extérieure de ce pays, par M. Lachin; *Moscow 1911-1933*, ou les mémoires de l'ingénieur anglais Allan Monkhouse, exécuté pour espionnage par les soviets; *Government Experimentation in Business*, par W. M. Persons; *Le problème du commerce international*, de Firmin Cullès; *Le siècle du corporatisme*, doctrine du corporatisme intégral, par M. Manolesco; enfin, une intéressante étude de Pierre Charignan sur les *Investment Trusts and Holdings* en face de l'épargne individuelle et de l'intérêt général: *Sociétés de placement et sociétés de contrôle*.

La bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales est située au numéro 530, rue LaGauchetière. Elle est ouverte au public tous les jours de 9 h. du matin à 10 h. du soir; le samedi, de 9 h. à 5 h. Entrée libre.

L'« Ordre » n'a jamais offensé délibérément un homme d'esprit. Si quelqu'un vous dit qu'il n'aime pas l'« Ordre », c'est au moins un indice que c'est un sot.

L'URBANISME



M. H.-A. Terreault

président de la Commission d'Urbanisme de Montréal

Le Huron chez les Civilisés

SOLITAIRE en son wigwam, le Huron a toujours dédaigné les divertissements du siècle. Les missionnaires venus convertir les aborigènes à la civilisation des Facs-Pâles les avaient mis en garde contre ses pompes et ses embûches. Aussi le vaillant guerrier, après avoir à son tour reçu l'enseignement des robes noires, a-t-il toujours été d'une extrême prudence: il s'est confiné au wigwam, et on n'a-t-on lu son nom dans les échos monda-

Néanmoins, grâce à sa puissante dialectique, une de ses fidèles lectrices a eu raison du guerrier impavide et bronzé. Après l'avoir assuré qu'elle ne reçoit jamais chez elle de Dô-Vardres-et-Squameux ni d'Iroquois-Mal-Lavés, elle lui arracha la promesse de se rendre *icognito* à un powwow de Visages-Pâles.

Vint le grand soir. L'intrépide scalpeur passa un haut-de-chaussure blanc, se botta de noir, se couvrit le torse et le chef de voiles blancs et rouges. Et sous la personnalité empruntée de Hadji Mourad, cheik-ul-benibutjur d'Arabie (em)Pétrée, le Huron s'en fut chez les Civilisés.

C'est avec force effusions qu'il fut reçu par son hôte, qui lui tendit aussitôt le calumet rouge (symbole de paix, on ne l'ignore pas). Puis le seigneur et maître d'icelle, craignant que le vaillant guerrier n'eût pris froid sous ses voiles d'Arabie, l'invita à tremper ses lèvres dans une coupe d'incomparable eau-de-feu. Après quoi, on le présenta à la compagnie.

Au powwow des Facs-Pâles se trouvaient des personnages de marque devant qui le Huron s'inclina en prononçant le salut rituel. Avec le maharajah de Shiturgipara, cependant que la charmante maharani, fidèle aux usages de l'Orient, écoutait en silence, il eut l'honneur de s'entretenir des amputations qu'il conviendrait de faire subir aux Indes, sinon aux Indous. Un illustre savant du Céleste-Empire, chargé de veiller sur la santé publique de la bourgeoisie d'Hochelaga mollement étendue au flanc de la Colline amochée, le docteur Fu Man Chu, lui expliqua comment il réussit à sauver d'une mort lente et atroce les Facs-Pâles-et-Li-vides à qui le virus Tubercule ose s'attaquer.

Après ces deux entretiens remarquables, le vaillant guerrier se mit en quête de l'Expert en matière balkanique, à qui il adressa voici quelques lances une épître mémorable, fort goûtée de son destinataire. Il pensait bien le trouver dans cette éminente compagnie. Mais l'Expert, invité, avait prié qu'on l'excusât. Le soir même du powwow des Visages-Pâles, il devait, travesti en Kolontai, faire deux causeries suivies d'une généreuse distribution de ses remarquables ouvrages en vers et en prose: l'une devant la loge maçonnique des Zouaves, en tenue de

gala pour la circonstance, sur un sujet du plus passionnant freudisme: L'influence de la couleur des pyjamas du « Carol sur les états d'âmes de Mme Lupescu; l'autre devant les Gardes « Indépendantes » et « Incorporées », en tenue de campagne à cette occasion, sur un sujet non moins croustillant: Les grands et petits couchers de Marie de Roumanie ». Nouvelle consolante pour l'intrépide scalpeur.

Sur le minuit, chacun ayant retiré son loup, de jolis minois apparurent. Et le Huron, après s'être réconforté d'une nouvelle coupe d'incomparable eau-de-feu, s'en fut, impavide et bronzé, à la recherche du Beau, dont il rencontra diverses expressions.

Ce fut d'abord une exquise et spirituelle Colombine que son Pierrot vint bientôt lui enlever. Puis une Cléopâtre à l'épaule ravissante qui ne tarda pas à prendre le large avec Marc Antoine. Les yeux de velours d'une jeune fille au teint de pétale de rose retinrent ensuite quelque temps le vaillant guerrier, qui découvrit en elle une fille d'Euterpe.

Poursuivant ses recherches, le scalpeur rouge s'arrêta soudain, sidéré. Il avait devant lui un « jeune être harmonieusement construit » dont émanait « une chaleur pétillante ». Un miracle d'eurythmie: tour à tour Narcisse et Apollon. « Une allégorie animée... » Une chemise brune dont la manche s'ornait d'une croix gammée recouvrait un torse parfait. Une courte culotte mettait en valeur des jambes impeccables, divines, qui faisaient oublier celles de Mistinguett et de Jeannette MacDonald. Et ce jeune être tendit au cheik d'Arabie une carte où se détaillaient ces mots: Herr von R... veuve du capitaine Roehm.

Le Huron comprit alors bien des choses. Il comprit qu'il venait de trouver le Beau; il comprit l'admiration que portaient aux jeunes éphèbes, à la palestra et dans la staturale, les Grecs de l'époque classique; il comprit les séductions de la Porte étroite et de Corydon, immortalisés par Gide; il comprit enfin le sens profond de cette incomparable Eglogue dont les vers remontaient du fond de sa mémoire:

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim,
Delicias domini...

Le vaillant guerrier invita le jeune nazi à se tremousser aux sons de la musique: « O formose puer... » Mais le rythme des danses huronnes différait beaucoup... l'intrépide scalpeur s'en rendit compte — de celui des transports nazis. Aussi le jeune hitlerien s'en fut-il en disant: « Rusticus es, Corydon... Invenies alium... »

Le Huron, attristé, fut consolé par une femme pirate douée d'un charme séduisant et incomparable... Mais trêve d'indiscrétions.

Le vaillant guerrier se rend compte qu'on lui avait caché les charmes de la civilisation des Visages-Pâles. Il prévient ses charmantes lectrices qu'il ne refusera plus aucune de leurs invitations. Ce sera pour lui le moyen d'aller « ad augusta per angusta ».

Le HURON séduit et convaincu.

« Bootlegging »

La police de New-York a découvert en un mois, dans cette seule ville, 1095 violateurs de la loi sur les boissons alcooliques. On voit que, malgré le rappel de la prohibition, les États-Unis n'en ont pas fini avec le « bootlegging ». Ces arrestations ont rapporté \$17,000 en amendes; mais même à ce compte-là, l'État est encore bon perdant. — J.-C. M.

Le salut par les pamphlétaires¹

IL EST amusant de lire dans tous les dictionnaires et jusque dans mon vieux Littré que *pamphlétaire* est un mot qui a toujours un sens défavorable. Il faudrait pourtant s'entendre, et je ne pardonne pas à mon cher Littré de s'être rangé, ne fût-ce qu'une fois, du côté des académisards et des lèche-parquets.

Voltaire, esprit fin et assez juste, marque bien toutefois la différence qui existe entre les bons et les mauvais pamphlétaires lorsqu'il écrit: « Ce qui me fâche, c'est que le nom de Mme de Châtelet soit indigne livré à la malignité d'un pamphlétaire comme Desfontaines. »

On n'en a pas moins continué par la suite à traiter de *vil pamphlétaire* tout écrivain violent, courageux et libre, qui fustige les mœurs et les idées de son époque, recourant même jusqu'à l'honorable coup de pied au derrière pour châtier comme ils le méritent les fripons, les médiocres et les lâches.

L'écrivain de combat se découvre à ce signe qu'il est naturellement courageux et qu'il pousse souvent la bravoure jusqu'à l'audace la plus imprudente. Il use de l'invective, il n'en abuse pas. L'insolence et le beau cynisme le caractérisent au point qu'il se rit toujours des menaces. Vous le verrez s'attaquer, une torche ou une trique à la main, aux théories et aux doctrines qui ont reçu l'approbation des forts, des régnants et, par répercussion, l'assentiment du peuple aveugle. Le pamphlétaire est seul contre tous. Ses relations sont restreintes, et c'est là sa force. Il est extrêmement hostile dans le jeu de ses vocables et de ses gestes. Un destin semble peser sur lui. N'espérez aucun ménagement de sa part, puisqu'il est seul et qu'une sainte colère le précipite dans la mêlée. Il écrasera son adversaire aussi sûrement que le loup dans la forêt étrangle le renard pilleur et sournais.

Les véritables pamphlétaires, et tels que la France les a fournis, se lancent à fond de train dans les personnalités, se rendant bien compte, les Braves, que seules les polémiques *ad personas* ont du prix. « Si l'on veut nuire à une doctrine pernicieuse, crie le catholique Balmès et après lui l'éventreur Daudet, il importe de s'en prendre à ceux qui la propagent. » Voilà la ligne droite, la seule ligne que les polémistes doivent suivre. Cherchez à travers les luttes politiques et littéraires des peuples et dites-moi s'il existe un mode plus pratique et plus rapide de destruction. On sait ce que vaut l'œuvre d'un Anatole France depuis que Brousson a exposé son auteur en plein jour — « nu et priapésque », devait ajouter le gros Léon en se tapant sur la bedaine et en buvant un cru vermeil de Chinon ou de Mont-Louis! Que la vie nous semble belle alors et la vérité réconfortante!

A différentes époques, les pamphlétaires apparaissent pour venger la justice et la beauté. Ils sont nécessaires, ils sont indispensables. D'une botte solide ils écrasent la vermine grouillante des médiocres politiques et littéraires. Ils réagissent contre les enlèvements ou mieux, pour parler avec plus de modération, contre l'avachissement total de l'individu. Que l'on prenne bien garde surtout de chercher revanche en jouant du poignard dans le dos, car le vrai polémiste se retourne avec la vitesse du tigre (il en a d'ailleurs le flair) et vous déchirera de sa griffe royale: le style.

Le style! Première puissance du pamphlétaire. Si le mot ordinaire de la langue lui manque, il inventera tout de suite au courant de la plume, et avec une virulence enchanteresse, le plus beau des vocables. Les académisards, les pleutres et les consacrés se scandalisent de pareilles licences. N'ont-ils jamais songé que si le polémiste parlait et écrivait comme eux le monde moral n'existerait pas. On comprend la force d'un Rabelais toujours si vivant, si résonnant et si percutant à travers les âges, quand on le voit utiliser le langage du trimard et du bon populo, dont le débrail même accuse la Vérité de n'être pas assez vraie. L'œuvre d'un Léon Daudet est remplie de cette merveille toujours présente, toujours nouvelle et chaque fois saisissante. C'est un enchantement. Permettez-moi de plaindre les estomacs débiles qui n'ont pas goûté à ce mets d'enfer.

Des polémistes comme Rabelais, Pascal, même Guindé, Voltaire, Veillon, d'Aureville, des pamphlétaires tels que Bloy, Vallès, Drumont, Rochefort, Hugo dont les *Châtiments* sont le plus formidable pamphlet en vers qui ait jamais été craché sur le monde, Péguy, Daudet, Benjamin, Bernanos, Béraud, Maurras dont, entre autres pamphlets, la *Lettre à Shrameck* est le chef-d'œuvre de l'invective contemporaine, nous assure Léon Daudet, et je le crois: tous ces hommes devant qui palissent les plus habiles assembleurs de situations dramatiques ont provoqué et provoquent encore des enthousiasmes délirants, des haines éternelles, des fureurs et des paniques qui semblent donner au monde actuel sa seule raison d'être.

D'autres pays se font gloire de posséder des pamphlétaires violents, d'un bel élan de pensée, mais qui manquent souvent de composition. Swift et Carlyle percent difficilement les brumes qui les ont vu naître. Mais Chesterton et surtout le troubant Belloc sauvent l'Angleterre en la fustigeant avec un art du supplice qui sera difficilement égalé. Papini de même, dans sa claire Italie. Je remarque tout de suite et avec beaucoup de plaisir que les pamphlétaires les plus violents, passionnés de l'invective et de l'injure directe, sont

des écrivains catholiques. On devine qu'ils ont une mission à remplir, qu'une idée morale les poursuit sans cesse, les domine royalement et les force à faire œuvre utile et grandiose.

Mais c'est la France qui a produit les plus beaux pamphlets. Le genre se prête merveilleusement à l'ironie des Français, à leur raillerie mordante, à leur courage. Comme ils sont les meilleurs soldats du monde, ils sont aussi les plus grands écrivains de combat. L'incomparable clarté de la langue donne à leurs écrits une poussée de sang vif et pur, abondant et pur, qui semble régénérer la nation entière.

Les pamphlétaires politiques de France, et le premier de tous, Léon Daudet, sont incomparables. Lorsque après le « coup de foudre du chèque Duval » le directeur de l'ACTION FRANÇAISE écrit au Président la fameuse lettre de dénonciation où il est dit que « Malvy, ex-ministre de l'Intérieur, est un traître; qu'il trahit la défense nationale depuis trois ans avec la complicité de M. Leymarie et de quelques autres », on comprend que c'est l'aboutissement logique de la campagne formidable que l'A. F. menait depuis deux ans contre la clique du BONNET ROUGE.

Je suis certain que si Daudet et Maurras eussent écrit des articles modérés au lieu de pamphlets virulents, sabrés à coups de poing barbare, les sieurs Malvy, Caillaux, Bolo et Cie régneraient paisiblement au sommet de la République sacrée. Il faut l'admettre sans peine, à moins d'être des républicains canailles, c'est la polémique violente, roulant comme un tonnerre et lancée par Daudet, pour se continuer pendant deux ans, qui finit par démasquer les traîtres et les ennemis de la France au sein même du gouvernement. Nous sommes encore trop près de cette tragédie pour juger la portée du secours et du bien immenses qu'aura rendus à sa nation un pamphlétaire de race. Auprès d'un tel acte, on peut mesurer l'importance de l'œuvre stérile et dégoûtante d'un Gide ou d'un Paul Valéry, par exemple. C'est vous avouer franchement que je ne goûte guère les faiseurs de lettres, si habiles ou amusants soient-ils. La vie est trop courte pour qu'on la passe à déchiffrer des logographies ou à se griser d'une philosophie dont l'auteur ignore lui-même le premier mot. Les pamphlétaires seuls, romanciers, poètes ou journalistes, mais essentiellement pamphlétaires, me donnent raison de respirer, de croire et de vivre.

J'aurais voulu ne pas dire un mot de la littérature canadienne (qui existe, mais laquelle, mon Dieu!). Cependant, je me vois obligé de satisfaire certains critiques d'Académie. Je l'ai dit souvent et je le répète: ce sont les plates louanges, c'est la critique béneuse, c'est l'avachissement total des esprits les plus éclairés, qui ont causé le plus de mal à nos lettres. La carence de pamphlétaires chez nous a provoqué nécessairement une incubation épouvantable d'idées de la plume. Il est vrai que Fournier et Asselin auront crevé quelques grosses bedaines littéraires et qu'ils auront empêché quelques autres vessies d'étonner et d'encomber notre monde de salonnards, mais ce n'est pas encore suffisant. A chaque carrefour, il eût fallu un pamphlétaire armé d'un fouet et tapant sans relâche et sans pitié sur le dos des médiocres et des fols afin de décourager une fois pour toutes le journalisme, M. Jourdain et ce Pégase ailé qui a gâté de si belles promesses.

D'avantage en politique les pamphlétaires s'imposent chez nous.

J'admets encore que des écrivains comme Fournier, Asselin et Bourassa (le Bourassa de 1910-1920) ont abattu de la « belle ouvrage » en écartelant des politiciens et des profiteurs éhontés. L'histoire dira quels crimes ces trois journalistes ont empêché de se perpétuer. Mais il reste beaucoup à faire et l'avenir n'est pas souriant. Quand on songe surtout que le directeur de l'ORDRE est le seul pamphlétaire que nous ayons.

Je ne désespère pas du salut. Franchement.

VALDOMBRE

¹ Des morvaillons de l'écritoire, des invertis de l'esprit, des efféminés de nos lettres, ne manqueraient pas de bavayer par ce titre, et dans un autre ordre d'idées, je plagie le plus grand pamphlétaire de tous les temps. Je leur crache donc mon mépris et mon dédain. — V.

Est-ce la mort des phares?

Une voiture phosphorescente, assez étrange, a été exposée récemment au rond-point des Champs-Élysées, à Paris. Elle a soulevé, à juste titre, la curiosité de la foule. N'est-elle pas une curieuse anticipation d'une nouvelle technique de l'éclairage des automobiles et même de la signalisation routière?

Eclairée, la peinture de cette voiture se charge de lumière; plongée dans l'obscurité, elle change de couleur et devient lumineuse!

Cette phosphorescence rend la voiture intégralement visible dans la nuit.

Verra-t-on bientôt passer dans les campagnes, telles des lucioles, des voitures lumineuses?

Vous voulez sans doute que l'« Ordre » soit moins imparfait. Aidez-le en faisant à un ami cadeau d'un abonnement à l'« Ordre ».